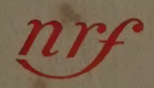
ANNÉE Nº 270 1er MARS 1936

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

— CHRONIQUES —

— NOTES —

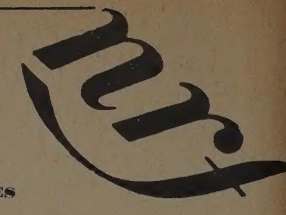
— L'AIR DU MOIS —



ANCE : 6 FR. ÉTRANGER : 7.50

Table analytique des Annonces

(Les chiffres indiqués sont ceux des pages)



IBRAIRIE  GALLIMARD

5, BOULEVARD RASPAIL — TÉL. : LITTRÉ 24-84

R C. SEINE 35.807

BULLETIN MENSUEL DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES

Dans cette liste sont indiqués, chaque mois, les ouvrages récemment parus ou à paître qui, à divers titres, nous paraissent dignes d'être signalés à l'attention des eurs et des bibliophiles. Un bulletin beaucoup plus complet est envoyé régulièrement gratuitement sur la demande de toute personne nous honorant de ses ordres.

NOUVEAUTÉS

LITTÉRATURE GÉNÉRALE, ROMANS, ETC.

A. BARINE. Névrosés.......... 7 fr. 50
M. BARING. La solitaire de Dulwich. Prix .... 15 fr.
P. BELLOC. Sous les ponts de la Tamise. Prix .... 15 fr.
G. BERNANOS. Journal d'un curé de campagne .... 15 fr.
J.-J. BERNARD. Théâtre : Nationale 6. Prix .... 12 fr.
R. BLECH. Le collier de cuir, roman. Prix .... 12 fr.
L. CABRERA. Contes nègres de Cuba. Prix .... 15 fr.
Lieutt-Col. H. CARRÉ. Mademoiselle fille du régent, duchesse de Berry (1695-1719). Prix .... 15 fr.
B. CENDRARS. Hors la loi ! .... 15 fr.
J. CHARDONNE. Les destinées sentimentales, tome III : Porcelaine de Limoges. Prix .... 15 fr.
COLETTE. Textes choisis....... 20 fr.
M. CONSTANTIN-WEYER. Telle qu'elle était en son vivant.......... 20 fr.
A. DÉCAUX. Le tendre amour de Napoléon.......... 15 fr.
. DECREST. La petite fille de Bois-Colombes.......... 12 fr.
G. DUHAMEL. Fables de mon jardin. Prix .... 12 fr.
ERASME. Eloge de la olie, nouvellement traduit et préfacé par P. de Nolhac. Prix .... 15 fr.
E. FABRE. Le Théâtre....... 12 fr.
M. GRIAULE. La peau de l'ours. 15 fr.
A. HERMANT. Savoir parler.... 10 fr.
A. JOSSET. Elisabeth, la femme sans homme .... 12 fr.
R. JOUGLET. Soleil levant..... 15 fr.
. DE LA BRÈTE. Les tournants. 12 fr.
D. H. LAWRENCE. L'Amazone fugitive. Prix .... 24 fr.
24. Abbé LEPIN. Le problème de Jésus. Prix .... 15 fr.
25. M. MAETERLINCK. Le sablier... 12 fr.
26. M. MATVEEV. Etrange Pamyre. 15 fr.
27. A. MAUROIS. Textes choisis.... 20 fr.
28. G. MAZELINE. Les îles du matin. 15 fr.
29. F. DE MIOMANDRE. Le cabinet chinois. Prix .... 15 fr.
30. H. DE MONFREID. Les guerriers de l'Ogaden, illustré de photographies en héliogravure .... 15 fr.
31. G. MOORE. Confessions d'un jeune anglais.......... 15 fr.
32. LECOMTE DU NOUY. Le temps et la vie.......... 18 fr.
33. Aldo PALAZZESCHI. Les sœurs Materassi.......... 15 fr.
34. R. PITROU. La vie de Mozart... 20 fr.
35. G. PORTAL. Un protestant..... 35 fr.
36. R. REGIS. Madame de Montbaron. Prix .... 12 fr.
37. P. RIVAL. Les six femmes du roi Henri VIII .... 15 r.
38. SAINTE-BEUVE. Correspondance générale. Tome II : 1836-1838..... 48 fr.
39. C. SILVE. Le palertin......... 15 fr.
40. SIMÉNON. L'évadé.......... 12 fr.
41. STENDHAL. Journal, tomes I et II, chaque volume.......... 15 fr.
42. STENDHAL. Chroniques italiennes, collection du « Génie de la France ». 5 fr.
— — Sur Arches.......... 15 fr.
43. A. SUARÈS. Vues sur l'Europe.. 15 fr.
44. L. TROTSKY. Vie de Lénine. Tome I : Jeunesse.......... 16 fr.50
45. XXX. Journal d'une infirmière sur le front russe .... 15 fr.
46. P. VÉRY. Les disparus de Saint-Agil. Prix .... 12 fr.
47. J. VIGNAUD. L'Ange du treizième jour. Prix .... 15 fr.
48. VLAMINCK. Le chemin qui mène à rien. Prix .... 12 fr.

es conditions d'abonnement à *La Nouvelle Revue Française* figurent aux pages 96 et 97 du cahier d'annonces

BULLETIN DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES (SUITE)

POLITIQUE — SCIENCES — DOCUMENTATION

49. L. BERTRAND. Hitler.............. 3. 50
50. H. BORDEAUX. L'épopée noire........ 6 fr.
51. G. DIMITROV. Lettres, notes et documents datant de ma détention et du procès de Leipzig................ 12 fr.
52. Dr E. GROMIER. La vie des animaux sauvages de l'Afrique.......... 40 fr.
53. P. GUILLAUME. La formation des habitudes........................ 15 fr.
54. Le Hockey sur glace, 12 photographies. Prix........................ 15 fr.
55. A. KERENSKI. La vérité sur le massacre des Romanov................ 18 fr.
56. R. H. LOWIE. Manuel d'anthropologie culturelle........................ 25 fr.
57. R. PALME DUTT. Fascisme et révo-tion........................ 15
58. F. PAYEN. Raymond Poincaré. 25
59. J. RENAUD. La terre soviétique. 5
60. SAPIENS. Une hypothèse : La dévaluation française de 1936.......... 12
61. Général R. TOURNES. Histoire de guerre mondiale, tome IV.... 25
62. R. de TRAZ. De l'alliance des rois à ligue des peuples............ 15
63. J. TURMEL. Histoire des dogmes, tom Prix........................ 60
64. L. VAUNOIS. Vie de Louis XIII. 30

ÉDITIONS DE LUXE — OUVRAGES D'ART

65. M. AYMÉ. La jument verte, illustrations de Chas Laborde.............. 75 fr.
66. P. BENOIT. Axelle, illustré de bois originaux gravés en camaïeu par Renée Benoit........................ 375 fr.
67. R. BORY. La vie de Franz Liszt par l'image, précédée d'une étude biographique par Alfred Cortot...... 100 fr.
68. J. CALLOT. Étude de son œuvre gravé, suivie de 46 planches dont quatre en sanguine........................ 10 fr.
69. Mme CHEVALLIER-VEREL. Sculptures Musée de l'Acropole : les Archaïq Prix........................ 30
70. A. LEROY. Histoire de la peinture f çaise au XVIIe siècle.......... 20
71. P. LOUYS. Aphrodite, illustré de grandes aquarelles de A. F. Ma Prix........................ 40
72. P. VALÉRY. La jeune Parque, édi commentée par Alain.......... 8

BULLETIN DE COMMANDE

FRANCO DE PORT A PARTIR DE 50 FRANCS POUR LA FRANCE ET LES COLONIES

Veuillez m'envoyer (1) — contre remboursement — ce mandat — chèque joint — par le débit de m compte (2) — les ouvrages indiqués dans le BULLETIN DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES sous numéros ....

....

....

....

....

....

....

....

NOM .... **Signature**

ADRESSE ....

....

(1) Pour économiser du temps et de l'argent, utilisez notre carnet de commandes. Pour ce suffit d'avoir un compte-courant. — (2) Rayer les indications inutiles. (3)

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

HAUTE SOLITUDE

A GEORGES FENESTRE

Me voici planté devant cette nature morte : l'armoire à glace, le lit, la tenture couleur d'oiseau triste, les larmes d'un jour cholémique et pluvieux sur les vitres. Un petit bruit de ville bout au ras de l'immeuble. Des caresses de vent, courtes et pressées, filent, pareilles à des mèches de feux follets. La nuit est d'un noir de route d'usine. Au loin, sur la toile cirée d'une rue déserte, l'ombre des arbres s'allonge pour dormir.

Hier, je n'étais pas si loin... Il me semblait apercevoir des côtes encore, un horizon de têtes d'hommes, entendre des glissements de voitures qui frottaient ma route vers l'obscur. Aujourd'hui déjà, l'écorce du souterrain s'est rapprochée, les fantômes de grand fond rampent à flocons sournois sur les mystères familiers, l'encoignure, le chambranle, le renfoncement. De brusques remous me donnent à penser que toute la machine s'enfonce dans une autre existence, qu'il y aura pour moi de nouveaux frères, de nouvelles anciennes maîtresses, de nouveaux amis au bout de la course. Je cours aux fenêtres de l'exil mouvant. Mais les lointains se mangent. Je me porte comme une dépouille jusqu'aux

hublots aqueux percés dans l'éternité pure. Les mirages s'effacent comme des buées sur les glaces. Aucun phare silencieux ne regimbe sur la route des asticots. La ville, bourrée de vivants comme de comédons le visage d'un foie pauvre, n'est plus qu'une bricole, un haillon de pierres, quelque vague opacité juteuse au milieu de quoi je tourbillonne.

Je n'ai plus de terre sous mes pieds. L'un après l'autre, ceux qui disaient mon nom sous les lampes, ceux qui m'ouvraient des portes, ceux qui me souriaient aux terrasses, ont plongé. Je n'ai plus de place nulle part, et la vie me pousse, me donne de l'épaule, comme si j'avais quelque chance encore de voir une longue poignée de main se dresser comme un barrage...

La vie ne me laisse pas m'arrêter. Elle ne me permet pas de construire des paliers dans ma solitude. Il faut que je descende. Mon destin m'encercle, me cerne déjà, me jette dans la direction qu'il veut, et que j'essaierai de comprendre jusqu'à la fin. Toutes ces fenêtres, et tous les jours l'approche de la nuit. Tous les jours... Chaque jour bat les mêmes cartes, finit par en perdre, en ajoute de nouvelles, qui ressemblent aux autres. Ces descentes et ces remontées, du jour à la nuit, comme des wagonnets dans une carrière, me vident d'un sable nécessaire...

Les seuls instants réchauffants, les seuls prolongements maternels sont les heures de nuit, où, pareil à un mécanicien dans sa chambre de chauffe, je travaille à ma solitude, cherchant à la diriger dans la mer d'insomnie où nous a jetés la longue file des morts. A mesure que l'on s'enfonce dans ces couches de silence et d'abandon, d'où jamais, jamais l'on ne remonte, il faut prendre de nouvelles habitudes, trouver une autre place pour sa forme. On passe de l'écorce à l'aubier, de la chitine au cœur, du cœur au néant comme une vrille de coléoptère, en faisant attention au moindre geste, sans quoi

tout s'écroulerait. Ce monde neuf, où se dissout l'encre de ma vie intérieure, est pareil à une cathédrale de verre, qu'un sentiment trop fortement éprouvé trésaillerait. Il y a chez les grands solitaires un capitaine au long cours qui me plaisait dès mon enfance. Aujourd'hui que je navigue à mon tour, j'aperçois qu'il faut apprendre à être seul, de même qu'il faut apprendre, comme une langue étrangère, la mort des êtres chers.

Ce soir, un grand ressac de squelettes et de rafales humaines secoue l'esquif. La table est triste, molle la fenêtre. Les os du silence craquent. Je croyais que la solitude était une sorte de steppe surnaturelle, un grand désert de soif qu'allongeaient encore d'interminables délires. Non. C'est un moule qui se resserre, comme de la terre à blé autour d'un corps de soldat abandonné. La solitude, l'isolement, l'ennui, ce sont des pelletées de vide sur un cheminement de taupe.

Je m'invente une horloge, un baromètre, des mots de passe : il ne fait plus froid pour moi quand il fait froid pour les autres. Des foules se plaignent d'événements que je n'entends plus. Ce journal que j'achète fond dans mes mains comme un beignet de neige. Les rues que j'emprunte sont d'autres rues. Les passants sur lesquels je trébuche se hérissent de problèmes. En voilà encore un paquet noir qui arrive, puis un homme seul, puis des hommes avec une grosse dame, puis une jeune fille solitaire. Il suffit de s'asseoir à la terrasse d'un café pour voir les passants redevenir des bêtes. Ah ! je ne savais pas ce que c'était que tout cela, je ne savais pas ce qu'il y avait là-dedans ! Je le sais parfois, le temps d'une seconde, mais je n'arrive pas à *l'arrêter*. Je cours parfois à leur rencontre. Mais une sirène que j'actionne, une sorte d'*Attention à la solitude*, les avertit ! Ils fuient.

Et moi, qui n'ai pas le premier sou des fortunes endormantes, je suis condamné aux navettes devant

des foules qui ne me voient plus. Parfois, je regarde les garçons de café décrire des courbes violentes aux terrasses avec dix consommations en équilibre sur les biceps. Je vois les penseurs attablés, les juifs qui collent à tout, qui ne gazent à rien, les bâillements de bourgeoises pour qui la vie n'est ni plus précieuse, ni plus éloquente qu'une pile de mouchoirs dans l'armoire immortelle. Alors, je demande à la forteresse de s'entourer d'un mur de plus, de s'accroître d'une épaisseur supplémentaire. Ce qui torture a des tentations aussi. Alors, je me demande comment j'ai été arraché de la vie des autres. Quelle rafale, à partir de l'instant où les premiers noms ont manqué à l'appel ! Au commencement était la rue du Colisée, dont je revois souvent des façades d'images. J'y reviens souvent. Tout y est mort dans le changement : la porte au fond de la cour, les écuries en tournant à gauche, la salle à manger avec son poêle. Et, au fond, à droite sur la rue, nos deux fenêtres aux rideaux bleus. Voilà, et c'est si vieux, et c'est si près. Nous avons remué là dedans, moi et les autres, nous y avons été heureux, malheureux... Que de millions de nous-mêmes dans toutes les villes, dans toutes les maisons, avec leurs robinets, leur cuisine, leur tête agitée, leur cœur qui s'éclaire et se fonce sans qu'on puisse y voir, leur tête qui embrouille ses bourrelets, ses ficelles, ses filets de rainures, ses caillots de sang, ses crémaillères crayeuses. Le cœur qui se met à sauter, à cogner à la porte. Ils sont tous heureux, malheureux, avec leurs doigts, leur corps qui bascule dans le lit plein de rage, plein de chagrin, la lumière éteinte, le matin qui ôte son chapeau, leur corps qui se rhabille, qui remonte sa montre, son petit moulin de la mort. Et qui repart, qui descend l'escalier à grands coups de pilons, qui se perd, qui se dissout dans la rue. Voilà donc... et ces sacrés regards qui nous ont fait tant de peine.

Ainsi, chaque soir, j'accueille mon corps et je le plains.

Las de l'avoir attendu, patient et sans coquille, c'est à peine si je peux me traîner jusqu'à lui, c'est à peine si je trouve la fissure par où je plongerai jusqu'à sa fatigue. Pour un revenant qui serait moins seul et moins éprouvé, il semble que les choses elles-mêmes s'agiteraient. Quel est celui qu'un cauchemar ne guette pas, tapi dans la poche de quelque chambre... Moi, je n'attends que moi-même, et quand mon corps tout baigné de ville, tout juteux de contacts me revient, halant ses escaliers d'efforts, je ne lui trouve qu'une saveur de noyé qui coule à pic.

La durée est si longue encore à me retenir parmi ceux qui ne sont pas seuls, que je la vois passer sous les fenêtres de ma chambre, pareille au paysage liquide qui s'écoule des trains. Pour les autres, la durée est immobile. Ils ont le temps de payer leurs notes et d'inventer des romans. Ils ne sortent pas d'eux-mêmes. Leur cerveau rend des services. Ils achètent l'amour avec des proverbes, en expliquant leur caractère, en mentant, en rendant mystérieux leur rachitisme, leur tuberculose. Ils s'invitent, ils croient aux remèdes. Tout leur sourit, tout est famille, même les voix de l'autre chambre, ces voix sans mots qui sont comme des roulements d'armées naines... Ils vont aux denrées, aux idées, aux émotions, on les sert bien, on emballe les achats, on les leur porte à domicile. Mais moi, je vois des monstres...

Là où cet autre aperçoit des dents affectueuses, des yeux moelleux, des livres entr'ouverts, là où le passant va s'étendre au long d'une chair, comme une barque à côté d'une autre barque, je ne vois plus que baillouzes crochues, chouettes fouillenloques, dodues, misogluques et draules...

Voici des jours que je n'ai pas relevé le couvercle de ma trappe. La musique muette du chagrin nasille au fond de la turbine. Le monde est arrivé à son état

minuscule. Je tournoie dans une miniature. Le reste de l'énergie flanche, et je me demande avec qui je ronronne dans mon enclos. Je suis si seul, que déjà je me prends pour un autre.

Le monde me quitte comme le sang de celui qui s'ouvre les veines dans une baignoire. Et le matin, lorsque je m'approche du miroir gélatineux de quelque chambre de palace, à cette heure où l'on se jure de tenir bon, je me vois dégradé, sans boutons, sans épaulettes. Des hommes et des femmes ont passé devant moi, qui m'ont arraché un à un les sentiments, les tendresses, les bourrades amicales. Quel vent a donc soufflé sur ces galons, qui fait tourbillonner de pauvres images ?

Aussi loin que je me revoie dans la rue, aussi profondément je trempe dans le tintamarre d'un siècle, mêlé aux passants, pendu aux parents, c'est-à-dire au début de ma pauvre fameuse existence du dehors, cette existence dont on me parle tant, quand on ne me la reproche pas, quoi donc ?... Un enfant, faubourg Saint-Honoré, tenu en laisse par sa mère. J'avais encore dans le nez, ce jour-là, l'odeur de teinture d'un tissu neuf. Je me devinais petite fille. Et je voyais en marchant un gros petit nuage blanc au-dessus de l'église Saint-Philippe du Roule. Nous laissions à gauche la pharmacie de mon camarade Midy, nous arrivions sur la droite devant la pâtisserie Coquelin-Dalloyau, qui sentait si bon le pâté chaud. Mais le voile s'écarte encore...

C'est une impression de traversée du marché de l'Alma qui remonte des décombres, un matin torride, dans une étendue de soleil, de macadam interminable...

Je me vois aussi rentrer à la maison au bras de ma bonne anglaise, propre et lisse comme une selle, et qui venait me chercher à l'institution d'un pas ravissant de cheval d'équipage. Ici, parfois, les souvenirs se chevauchent, pareils à des billes dans un sac. On n'arrive pas à

en sortir une. Les Champs-Elysées où je secouais mes camarades comme des grelots. C'est encore le poignet de ma mère, un après-midi, dans les grands magasins, qui caressait ma tête malade. C'est la montée vers le collège, un jour, dans une longue allée de gosses, le cartable dans le dos.

Ces endosmoses entre le passé et moi, ces retours vers le vécu, le révolu, le moulu, j'en suis harassé, j'en suis débordé, j'en suis soûl. Quel rouage a cloché dans ces enchaînements pour que j'en sois sorti dans l'état qui m'habille aujourd'hui ? J'aurais peut-être pu m'y retrouver, si j'avais fait ce que, tout adolescent j'avais projeté de faire : noter tous les jours, tous les soirs, ce que j'avais fait dans la journée. J'aurais retrouvé peut-être un jour, dans ce pétillement, dans ce massacre, le dessin de moi-même, le secret de mon labyrinthe mental, j'aurais vu peu à peu se détacher, se dessiner, se fixer les formules sensibles, les lois se sérier, se denter les ressorts. Mais la vie déjà vous pousse, vous culbute comme un sable de brouette. Déjà votre destin vous cerne, vous encercle en douce, de plus en plus près, vous pose le doigt sur le cou, vous y appuie de plus en plus dur, vous aiguille sur la voie de fer qu'il veut, que vous n'avez pas à discuter, et sans consentir que vous compreniez jamais un mot de vos aventures, de votre service dans l'existence, de votre fonctionnarisme d'homme, rien, rien, rien, rien, jamais rien, pas même à la fin.

Oui, vous auriez dû noter tout cela, vous auriez dû courir derrière cette avalanche la plume à la main, coudre ces odeurs l'une à l'autre : odeurs du matin, du fiacre, des manches à gigot, des maillots noirs, des premiers mannequins de couturiers, des petits pains, des hommes d'alors ; odeur de la main chaude frottée sur le fer du balcon, odeur du café qui vous attend de l'autre côté, odeur de miel du soleil, tout au bout du parquet ciré, odeur soucieuse de la rue, odeur de con-

cierges, de proviseurs pauvres, de brocanteurs, odeurs de caves, de bureaux de poste, odeurs de pastille, odeurs poudreuses des courants d'air d'été, que laminent les gros tonneaux d'ombre...

Hélas, tout est perdu, tout est piétiné. Je sais bien que beaucoup d'hommes sentent vivement. Quelques-uns sont des magiciens et des prophètes. En aurais-je été ? Ou plus simplement aurais-je été sincère ? Aurais-je bien voulu tout dire, essayer de tout dire ? Et puis, j'étais si peu aidé, si peu entouré, si seul déjà dans un cirque de visages soucieux, d'oreilles studieuses, de paroles tristes. J'étais bien trop préoccupé de me débattre aux sources mêmes de ma pauvre vie intérieure, de ramer autour de moi, d'écarter les empoisonneurs ou les fantômes que je pressentais, de réchauffer la vie dans ma propre niche, de me barricader de choses vives, de m'armer de motifs de vivre. Trop préoccupé, pour embarquer un excédent. Alors chaque fois que j'essayais, c'était le faux départ et ses processions de culbutes. Je n'arrivais jamais à trouver le tremplin, à donner le fameux appel du pied...

J'avançais dans le passé. Aujourd'hui, je n'ai plus que lui, et j'y tiens comme à une vieille médaille ; j'en fais un diplôme jauni. Je tourne encore dans les images mères, les souvenirs. Et j'entrevois par intervalles, quand le bateau menace de sombrer, j'entrevois bien, j'entrevois clairement qu'il n'y a rien de plus vrai que les souvenirs. On a très bien parlé de matière et mémoire. Il n'y a pas de premier signe de l'Univers pour nous. Ces MM. ont beaucoup cherché ce que serait aujourd'hui sans hier. La crème des professeurs, et un peu plus : Taine, Spencer, William James. Ne faisons pas de peine aux vivants, écrit Karin.

Ce sont mes passe-partout. Les chimies, les tractations, les trocs des cerveaux les plus frisés sont secs, circonscrits, manquent de suc auprès de certains raccourcis,

de certaines ellipses d'images, de certaines prises, de certains chocs lointains de musique. Et puis, nous avons si peu d'idées en-deçà de nous, à peine plus en nombre que les générations, pas plus de variété, pas plus de richesse que dans les multiples combinaisons de mécano que l'on peut faire avec un petit nombre de lettres, avec les dés, ou les allumettes de la boîte, et qui peuvent se ramener toutes à des tables, à des logarithmes, à des polynomes. Quelle pauvreté, quelles évidences tristes, quelles poussiéreuses recettes pour le crâne de bonne femme de M. Renseigné, de M. Je sais Tout, de M. Je fais de la Politique Expérimentale, de M. et Mme Minable.

Ce soir, comme les autres soirs de la chaîne, il vaut mieux rentrer chez soi le long de la lumière éteinte miteusement, pieusement. Personne ne m'attend dans la hutte, mais ici personne ne me retient. J'ai dîné chez les Dedouluze-Legaillard, marchands de vins de luxe ou de bijoux pour pauvres. J'ai goûté chez la baronne Selfmadegirl, à l'œil de lait. Depuis cent et cent ans je dîne et je redîne entre un oculiste de génie et un zozo sirupeux. Ici et là, je rencontre des camarades journalistes, prix Nobel de Chantage, des alligators de boudoirs, des monstrillons en ébonite. Je serre des mains à en avoir des collections d'ongles sur la conscience. Non, je préfère être seul.

Et le soir aussi, quand le café se résorbe comme un mégot, je préfère ma solitude à leurs renvois intellectuels, à leurs suros, à leurs éparvins de danseurs mondains. Mes amis, sans doute, oui des amis, mais dans le tas, que d'épluchures, que de faux témoins, que de fausses tripes. Je les laisse à leurs causeries, à leur Droite, à leur Gauche. Je ne vais jamais au spectacle. Je n'entre pas dans les théâtres, ces gares de la solitude. Je redoute l'accolade mouillée de l'auteur, encore un ami, sans doute, ou un petit jeune homme à succès,

mais dont l'inspiration est d'une telle qualité que j'en ai pour trois jours à m'en remettre. J'aime ma solitude, comme une maison de campagne, comme une retraite vigilante. Les larmes que je verse sont closes.

Oui, promener son propre fantôme, un fantôme confortable et sain, une belle méduse à lambrequins, rongée de peine à l'intérieur, un brasero sous cagoule, un scaphandre fraîchement fourbi qui n'est oxydé qu'au revers. Un vieux frère enfin. Mais il est tard. Je n'ai plus d'autre joie que celle d'échanger quelques mots de rencontre avec le portier de l'hôtel, brave tirailleur aussi, bonne rosse humaine sur laquelle on peut encore compter. Je m'attarde encore, avant de m'embarquer pour la nuit, avant de monter la garde autour de mon sommeil. Si tu pouvais savoir, toi qui me lis, tout l'art que j'apporte à différer le moment de monter, là-haut, dans ma géode d'hôtel, comme un pagure dans une coquille étrangère, comme la conscience d'une caverne...

Alors, on y va...

LÉON-PAUL FARGUE

PAGES DE JOURNAL

Cuverville, 6 octobre 1935.

Mais non ; mes sentiments ou opinions sur *les familles* ne sont dictées par aucun ressentiment contre la mienne. Ici encore j'ai été favorisé ; je n'ai pas à me plaindre de *ma* famille ; tout au contraire.

Mes arguments contre les familles, sont, entre autres, ceux-là même qui faisaient Maurras écrire son petit livre sur les *Monod*. L'esprit de famille s'oppose aussi bien à l'individu qu'à l'état ; l'héritage aidant, les intérêts qu'il met en jeu sont presque toujours sordides ; ou plus exactement, il fait dominer partout *l'intérêt*. Il invite à une sorte de favoritisme et d'entr'aide sans souci de la valeur réelle des gens. Il bute chacun et l'enfonce dans un sens où déjà l'hérédité le portait, et dont il ne se peut tirer le plus souvent que par un effort de redressement très pénible, par une révolte qui risque de compromettre dans l'autre sens l'équilibre de la pensée.

Mais : « où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ? » — Parbleu ! Honnis soient ceux qui cherchent avant tout dans la vie le confort.

M. L. est venu me trouver avant-hier ; son travail à l'usine ne le laisse libre que le Samedi après-midi, ou le Dimanche. J'étais heureux de pouvoir lui dire tout le bien que je pensais de son livre, lu très attentivement cet été. C'est un garçon tout jeune encore,

solide, au visage ouvert et riant, au regard droit. Je me sens aussitôt parfaitement à l'aise avec lui et lui sais gré de ne me traiter point en bourgeois, mais en camarade. J'éprouvais avec Jef Last déjà cette sorte de sympathie subite et violente qui bondit par dessus les barrières factices et à laquelle les odieuses différences sociales semblent ne donner que plus d'élan. Il entre, dans les relations entre « bourgeois », un peu de connivence, (j'allais dire : de complicité), un peu de ce sentiment abject de ceux qui « ont gardé les cochons ensemble » ; on a les mêmes habitudes et l'on chausse les mêmes souliers. Tandis qu'ici la communion s'établit soudain au plus profond et au plus sincère de l'être.

Le « On vient trop tard » et « Tout est dit » de La Bruyère, si souvent et trop complaisamment cité — fait oublier le très important paragraphe 107 des *Jugements* :

« Si le monde dure seulement cent millions d'années, il est encore dans toute sa fraîcheur, et ne fait presque que commencer... Quelles choses nouvelles nous sont inconnues dans les arts, dans les sciences, dans la nature, et j'ose dire dans l'histoire ! Quelles découvertes ne fera-t-on point ! Quelles différentes révolutions !... Quelle ignorance est la nôtre ! et quelle légère expérience que celle de six ou sept mille ans !... »

Pourquoi ne cite-t-on jamais ce passage ? — sur lequel je tombe en arrêt, hier soir — 28 Octobre 1935.

Le Réfugié.

Il arrive au moment que j'allais sortir. J'ai rendez-vous avec le dentiste ; suis déjà en retard. Personne pour ouvrir et dire que « Monsieur n'est pas là ». J'arrive en laçant mes souliers. Le réfugié commence une histoire interminable pour m'expliquer que son cas

devrait m'intéresser particulièrement. Il sort d'une serviette de cuir un album où déjà figurent maintes signatures de célébrités, m'invite à y ajouter la mienne, ce qui m'est odieux. Quant il entend que je renifle, il croit faire marque de gentillesse en s'écriant : « Vous êtes enrhumé ? » Il voudrait m'apitoyer ; mais je n'ai pas le temps d'être ému. — Revenez un autre jour, vous voyez bien qu'aujourd'hui je ne ... — J'étais déjà venu hier. — A présent qu'il me tient, il veut profiter, c'est maladroit à lui ; il ne parvient qu'à m'irriter ; il le sent et perd encore un peu plus de temps à s'excuser. Tout l'espoir qu'il mettait dans mon conseil, mon aide, mon secours, se dégonfle. Sa voix tremble, il cherche ses mots.

Et tout le long du jour, je traîne le remords de cette insuffisante assistance, de ma brusquerie, de mon impatience. Si encore j'avais relevé le nom et l'adresse de ce malheureux, comme je fais d'ordinaire. Mais non, pas moyen de réparer...

Insupportable *sensation morale* de déficience, d'indigence (l'indigent ici, c'est moi).

Sitôt dans le train, vers Marseille, ma pensée, libérée enfin de ces tracas constants qui m'obsèdent, redevient agile, active, créatrice. C'est une volupté indicible, et incomparable à aucune autre.

J'imagine une suite aux deux chapitres de ma *Geneviève*, que j'emporte dans ma valise ; après avoir lu le fort bon article de J. de Saint-Chamond dans le *Mercure*, sur les « Conversations à Leningrad ».

Grande tendance, comme souvent, à prendre pour de la paresse le sentiment de ma fatigue.

Par quelle complication ai-je hier, en descendant du train, refusé mes bagages au porteur, tenant à trimballer moi-même ma lourde valise et le gros sac jus-

qu'à la voiture qui nous a menés Jef et moi de Menton à Roquebrune, et cela sachant fort bien que cela me fatiguerait le cœur — avec lequel je suis décidément forcé de compter.

Est-ce à la faiblesse de mon cœur que je dois ces brusques attendrissements devant la beauté de certaines fleurs (dans le charmant jardin des Bussy, quelques plantes inconnues, d'une étrangeté surprenante — et abondance de fleurs très belles, encore, en dépit de la saison). Je pressens une sénilité larmoyante.

Il y a là de quoi m'émerveiller sans cesse : comment, dès que l'homme cesse, sinon de s'en mêler, du moins de contrarier et contrecarrer la nature, le moindre élan de vie, chez la plante et chez l'animal, et dans tout le monde organique trouve-t-il des expressions si ravissantes (et j'entends ravissantes par rapport à l'homme, c'est-à-dire : susceptible de ravir nos sens) — ou si l'on retourne les données du problème : comment ce qui est le plus capable d'apporter le ravissement à nos sens, est-il précisément ce qui, d'autre part, satisfait le mieux à la joie (la forme d'un coquillage, d'une nageoire, d'une aile...) et qui dirait si, pour les couleurs, de même que pour les formes, ces harmonies qui nous enchantent ne travaillent pas, d'une manière que nous ne pouvons comprendre, à l'intime satisfaction de la créature qui les revêt ?

Les vers, exquis entre tous, de Baudelaire,

Mainte fleur épanche à regret
Son parfum doux comme un secret
Dans les solitudes profondes.

que je préfère encore à ceux de Gray, qu'ils traduisent si miraculeusement :

Full many a flower is born to blush unseen
And waste its sweetness on the desert air.

Ces vers témoignent d'un anthropomorphisme sournois d'une charmante naïveté : il semble, à entendre Gray ou Baudelaire, que le parfum de la fleur et la suavité de ses couleurs n'aient d'autre fin que de caresser l'œil ou les narines de l'homme, et peu importe si les « solitudes profondes » où cette fleur s'épanouit sont peuplées de mille autres fleurs semblables à elle, à l'assentiment desquelles il serait pourtant naturel qu'elle fût plus sensible qu'aux regards et aux reniflements des hommes — si tant est qu'elles soient sensibles à rien. Mais là précisément gît le mystère : pourquoi, comment tout cela devient-il, en passant par les sens de l'homme, harmonie ?

Celui qui, dans le *Temps* du 1er Décembre, signe R. K. pour brouiller les cartes et réduire à l'absurdité ma phrase : « La chenille qui chercherait à bien se connaître ne deviendrait jamais papillon », (à quoi Brunschwicg, fort pertinemment, m'écrit que la chenille ne se connaît bien que si elle parvient à connaître en elle jusqu'à sa possible transformation) — je l'invite à méditer sur ceci : que la locution « Je me connais » n'est jamais employée que dans un sens restrictif (« Je me connais : je ne... pas ») et que, dans un sens d'élargissement, au contraire « Je ne me connaissais plus... » suit toujours l'affirmation de quoi que ce soit dont on ne se serait point cru capable.

Et ceci me permet de croire que ma paradoxale boutade renferme malgré tout et en dépit de ce que R. K. en peut dire, une importante part de vérité.

Non, il serait faux de dire que mes opinions, mes pensées, n'ont pas changé et je serais de mauvaise foi de le prétendre.

Le grand, le très important changement est celui-ci : J'avais cru jusqu'à ces derniers temps qu'il importait d'abord de changer l'homme, les hommes, chaque homme ; et que c'était par là qu'il fallait commencer. C'est pourquoi j'écrivais que la question morale m'importait plus que la question sociale.

Je me laisse persuader aujourd'hui que l'homme même ne peut changer que d'abord les conditions sociales ne l'y aident — de sorte que ce soit d'elles qu'il faille d'abord s'occuper.

Mais, il faut s'occuper des deux.

C'est aussi, c'est beaucoup la bêtise et la malhonnêteté des attaques contre l'U. R. S. S. qui font qu'aujourd'hui nous mettons quelque obstination à la défendre. Eux, les aboyeurs, vont commencer à l'approuver lorsque précisément nous cesserons de le faire ; car ce qu'ils approuveront ce seront ses compromissions, ses transigences et qui feront dire aux autres : « Vous voyez bien ! » mais par où elle s'écartera du but que d'abord elle poursuivait. Puisse notre regard, en restant fixé sur ce but, ne point être amené, par là même, à se détourner de l'U. R. S. S.

Quand « ça ne vient pas », je marche de long en large dans la chambre, puis, par impatience un peu, je saisis presque au hasard un livre de ma bibliothèque (non point un de ces livres qui gisent sur ma table et que je suis « en train » de lire, mais un de ces vieux compagnons contants, qui sont toujours là, que je retrouve à travers tout) et je l'ouvre vraiment au hasard. Ce « hasard » me ferait croire au diable ou à la providence, car je tombe à pic presque à coup sûr, sur la page, sur la phrase, ou les mots, dont j'ai précisément besoin pour rebondir. C'est ainsi que, hier, Browning m'a offert un court poème que je n'avais encore jamais

lu : *The Lost Leader*, qu'il semblait qu'il eût écrit pour moi spécialement, et précisément pour l'heure présente. (Ce n'est pas la première fois que Browning me soutient et me conseille). J'ai compris qu'il s'agissait ici de Wordsworth (Ne fais donc pas le malin : une petite notice du livre te l'a dit explicitement) — qui, après s'être enthousiasmé pour la révolution française, avait tourné casaque et s'était rangé du côté des défenseurs de « l'ordre ». Tous les vers de ce poème, dit fort justement la notice, ne s'appliquent du reste pas précisément à Wordsworth — qui n'a servi à Browning que de prétexte, sa défection que de point de départ pour un poème, une occasion de plus pour Browning de se dépersonnaliser pour s'incarner momentanément dans autrui. Cet autrui n'est pas ici Wordsworth, mais celui qui s'indigne de sa défection. En dépit de ses perpétuels alibis, à travers eux, c'est pourtant bien toujours Browning qui nous parle, et particulièrement ici ; c'est sa voix que je reconnais :

« Shakespeare était un d'entre nous, Milton était pour nous.

Burns, Shelley avec nous — toujours vigilants dans leurs tombes !

Toi seul tu trahis, désertant l'avant-garde des hommes libres.

Pour tomber à l'arrière parmi les rangs des esclaves.

Nous continuerons d'avancer — mais ce n'est plus toi qui nous guides.

De nouveaux chants nous exalteront — mais ce ne seront plus ceux de ta lyre.

Des prouesses encore s'accompliront — tandis que tu dégusteras ton repos.

. . . .

Donc, effacez son nom — comptez à perte encore une âme.

Un échappement de plus au devoir — une tâche non accomplie.

— Une victoire pour le démon — un chagrin de plus pour les anges,

Un nouveau préjudice à l'homme — une insulte de plus à Dieu »...

Je m'arrête, car, du frémissement de ce poème, je sens bien qu'il ne subsiste, dans ma traduction, pas grand chose. Et je n'en parlais que pour ceci :

Quelle étonnante anthologie ne ferait-on pas (où figurerait par exemple la page de La Bruyère que je copiais récemment) qui grouperait et ferait ressortir de tous les grands écrits du passé l'élément révolutionnaire. Il semble que le travail scolaire soit d'apprivoiser les classiques, ils paraissent tempérés, assagis, adoucis, inoffensifs ; leurs armes les plus acérées, l'accoutumance les émousse. On ne les lit pas *bien* sans leur redonner du tranchant.

ANDRÉ GIDE

ALFRED

OU LE CAFÉ

Il faisait un temps dans le genre petites gouttes d'eau par ci par là, il faisait un temps de nuit humide. La lumière des réverbères bavait en flaques sur les trottoirs. Au coin de la rue Dante et du boulevard Saint-Germain, un vieillard hésitait, n'osant traverser. Un camion lui frôla le parapluie ; grimpé sur des caisses, un chien aboya aux baleines. Le bonhomme recula en grommelinant dans sa moustache qu'il portait épaisse et tombante. Il en passait de toutes les sortes, des véhicules ; des taxis, des voitures de maîtres, des voitures de serviteurs, des bicyclettes, des hippomobiles, des tramways. Il les haïssait tous. Il n'y avait pas bien longtemps encore, il fait failli recevoir un triporteur dans les côtes, et depuis ce frôlement, il jouissait d'une respiration segmentée et d'une prudence accrue ; il se promettait de supprimer un jour d'une façon radicale ces funestes bolides, mais ce jour restait incertain. Parfois, il pensait à sournoisement crever les pneus de ceux qui stationnent le long des trottoirs ; avec un petit canif, on peut faire ça très facilement. Mais il ne réalisait jamais ce projet, peut-être à cause du risque, des coups de pied aux reins possible. Tout ce qu'il espérait encore, c'est que par un de ces temps vaches qui graissent les pavés, un de ces instruments chavirerait et sous ses yeux se transformerait en miettes boueuses, écuyer compris. C'était d'ailleurs bien un temps à ça. Octobre se terminait

en queue de poisson, en queue de poisson à l'huile, en queue de sardine à l'huile. Bien bonne, celle-là. Dirait-on pas de l'huile, cette pleuvination ? Il n'aimait pas la cuisine à l'huile ; même dans une vinaigrette, il ne faut pas mettre trop d'huile. Un second vieillard vint se placer à côté de lui sur le bord du trottoir, attendant une éclaircie pour traverser.

Ils se ressemblaient comme deux frères. Mais ils ne l'étaient point ; de près, ni même de loin. Peut-être à cause de la moustache épaisse et tombante se ressemblaient-ils ainsi comme deux frères. De même qu'un œil inexpérimenté prend tous les indigènes colonisables pour de multiples exemplaires d'un modèle invariable, de même un autre oeil, autrement inexpérimenté, prend tous les vieillards à moustache épaisse et tombante pour des répliques d'un même individu. Il est vrai qu'inversement, l'un d'eux, ici présent, trouvait, lui, que tous les jeunes gens se ressemblent à cause de leurs faces époilées. Ce n'était pas lui toutefois qui écrivait à la craie dans les urinoirs cette imprécation : aux chiottes, les gueules rasées.

Il se nommait M. Brabbant. Il regarda l'autre qui se nommait M. Tolut. M. Tolut regarda M. Brabbant. Brabbant dit à Tolut :

— On dirait de l'huile, n'est-ce pas ? Moi, je n'appelle pas ça un temps, j'appelle ça de l'huile.

— Depuis la guerre, c'est comme ça ; les obus ont fichu les saisons en l'air. Rappelez-vous les octobre d'avant-guerre. Il y en avait alors des belles pluies. Et le soleil, quand il y avait du soleil, c'en était du beau soleil. Tandis que maintenant tout est mélangé, tout : les torchons avec les serviettes et la Noël avec la Saint-Jean d'été. On ne sait plus où on est.

— Oui, vous avez bien raison. C'est à cause des canons que tout est comme ça devenu de l'huile.

Brabbant regarda Tolut, par dessous son riflard.

— Tiens, il me semble vous reconnaître, cher monsieur. Il me semble vous avoir déjà rencontré quelque part.

L'autre réfléchit :

— Aux Archives, peut-être ?

— Non, certainement pas. Je ne connais pas ça, les Archives. Pourtant, vous avez une tête qui m'est bien connue. Je me demande où j'ai bien pu vous rencontrer.

— Chez mon beau-frère, alors ?

— Votre beau-frère ?

— Oui, comme il reçoit beaucoup. Des écrivains, des peintres, des journalistes, et même des poètes.

Brabbant ricana.

— Oh, les poètes !

— Ce sont des gens très bien, répliqua Tolut.

Ce n'est pas que le lyrisme ne l'effrayât pas quelque peu, mais comme il les rencontrait chez son beau-frère, il se croyait tenu de les considérer. Cependant, un peu lâche, il ajouta :

— Des poètes, bien sûr !

Du ciel noir ne suintaient plus les gouttes oléagineuses. Tolut ferma son parapluie. Brabbant fit de même et dit :

— Ce coup-ci, je crois vous remettre. Tout cet été. Tout cet été, n'étiez-vous pas assis au Luxembourg ?

— Du côté de la pépinière ? C'est ça même. Je vous remets aussi. Vous étiez assis près de la statue de...

— Ah très bien, très bien, dit Brabbant en lui tendant la main. Je m'appelle Brabbant, Antoine Brabbant. Ancien combattant de soixante-dix. J'avais dix-sept ans, à la bataille de Bapaume.

— 3 Janvier 1870. Elle fut gagnée par le Général Faidherbe que les Allemands avaient surnommé *le chiendent* à cause de sa ténacité.

— Ah ah, je suis bien content. Vous y étiez ?

— Non. Je suis — j'étais, professeur d'histoire. Je m'appelle Tolut, monsieur Tolut. Mes élèves me surnommaient la Pastille.

— C'est bête, les gosses, dit Brabbant.

— Il y en a d'intelligents. J'en ai vu qui connaissaient par cœur toutes les dates de l'histoire moderne, celles qu'on demande au baccalauréat.

Ils restaient là à bavarder, sur le bord du trottoir.

— Tenez, je crois qu'on pourrait traverser, dit Brabbant.

Un camion venait de se coincer entre un tramway et un autobus.

— Profitons-en.

Ils avancèrent avec prudence.

— Ça glisse, c'est comme de la graisse. De l'huile. On n'a pas encore trouvé de bon système pour paver les rues.

Ils atteignirent l'autre bord.

— C'est sous Philippe-Auguste qu'on a commencé à paver les rues de Paris, dit Tolut.

— Vraiment ? Je ne l'aurais pas cru. Je suis très heureux d'avoir fait votre connaissance, cher monsieur. Je me disais en vous voyant tous les jours au Luxembourg : tiens, qu'est-ce qu'il peut bien faire, ce monsieur-là ? Commerçant ? Fonctionnaire ?

— Vous n'aviez pas trouvé, eh ? Professeur d'histoire, je suis. J'étais. Pendant trente-cinq ans, monsieur, j'ai enseigné l'histoire. L'ancienne, la moderne et la contemporaine, la française et l'universelle, la grecque et la romaine. Et la géographie aussi, monsieur, j'ai enseigné la géographie, la France, l'Europe, les Grandes Puissances du Monde. Je suis même l'auteur de quelques petits travaux sur l'histoire de la Révolution Française dans la Charente-Inférieure,

car j'ai enseigné au Lycée d'Angoulême, pendant dix années révolues.

— Charente-Inférieure, chef-lieu Angoulême. Sous-préfectures Cognac, Confolens, Ruffec et Ribérac, dit Brabbant, très vite.

Tolut s'arrêta, l'air inquiet ; il hésita un instant, puis reprit son chemin, les yeux fixés sur les œillets de ses chaussures. Son compagnon se retourna sur une petite jeune fille ; il fit ensuite quelques moulinets avec son parapluie.

— C'est bougrement intéressant l'histoire, s'exclama-t-il d'un air enjoué, ça vous donne une connaissance des hommes... et des choses. Je suis rudement content d'avoir fait votre connaissance, cher monsieur, conclut-il.

Ils étaient arrivés boulevard Saint-Michel. Ils montèrent vers le Luxembourg. La pluie se remit à tomber avec plus d'insistance. Tous deux ouvrirent leurs pépins.

— Cette fois-ci, c'est de l'eau, dit Brabbant avec satisfaction.

— Le canon a gâté toutes les saisons. Ah, cette guerre ! et ça n'a pas l'air de vouloir cesser.

— Ça n'en a pas l'air.

— Qu'en pensez-vous, cher monsieur : si nous allions, comment dirais-je, nous attabler devant quelque breuvage réconfortant ?

— Tiens, tiens, bonne idée. Voilà une bonne idée, mon cher monsieur Tolut.

— Allons au plus près. Au Soufflet. J'y allais jeune homme, j'y reviens, vieillard !

— Vieillard, comme vous y allez !

— Je ne suis tout de même plus un enfant !

Ils entrèrent dans le café, l'âme joyeuse, et d'un air déluré fermèrent leur parapluie. Il n'y avait guère de place ; aux patères, les pardessus se dépouillaient

de leur humidité. Ça sentait le chien, le chien mouillé, un chien mouillé qui aurait fumé la pipe. Les deux arrivants trouvèrent difficilement une table entre un groupe de jeunes gens de provincialité certaine et une putain. Le groupe faisait du bruit pour avoir l'air de quelque chose ; la femme rêvait. On entendait la pluie tapoter l'asphalte. Brabbant et Tolut prirent contact avec la banquette, en poussant de petits soupirs de satisfaction. La femme, soulevant ses lourdes et voluptueuses paupières, les mesura de son regard ruminant. Puis elle retourna dans son rêve. Eux, les jeunes provinciaux, ne firent aucune attention à ces vieillards.

— Pour moi, ce sera un pernod, dit Brabbant.

— La même chose, dit Tolut qui n'en buvait jamais d'habitude.

— Ça ne vaut pas l'absinthe, bien sûr.

— Bien sûr, dit Tolut.

Saisis par la chaleur, ils commençaient à somnoler. Le pernod les réveilla.

— Est-ce que vous avez fait la guerre, mon cher monsieur Tolut ?

— Quinze ans à l'une, soixante à l'autre. L'Entre-deux guerres, si vous voulez. J'ai fait mon devoir, à ma façon ; mon métier, c'était pour moi un apostolat !

— C'est beau, ça.

— J'ai formé la jugeotte à pas mal de jeunes gens, monsieur. Je leur ai appris à connaître les hommes. Les enseignements de l'histoire... les défaites, les victoires... la chronologie...

Dépassé par ces suggestions, Brabbant se versa dans le gosier quelques lampées d'alcool vert.

— C'est ce qui manque à nos hommes politiques, c'est de connaître l'histoire. Et la géographie. N'ou-

blions pas la géographie. Vous savez ce qu'on dit des Français ?

Brabbant fit semblant de l'ignorer. Tolut le lui apprit. La définition les amusa. Ils s'aperçurent qu'ils n'y répondaient point car, si tous deux décorés, soixante-dix d'un côté, palmes de l'autre, ils possédaient par contre une connaissance développée de la géographie, ce qui pour l'un n'était que normal et même peut-on dire nécessaire, mais ce qui pour l'autre ne paraissait pas évident. Brabbant s'en justifia ainsi :

— A force de voyager, vous comprenez.

— Vous avez beaucoup voyagé ?

— Enormément.

— Moi, je n'ai pas énormément voyagé. Presque pas. J'aurais bien voulu...

Sa physionomie pensive se pencha vers le glaçon qui fondait dans son verre.

— J'aurais bien voulu voyager, reprit-il. Ah monsieur, j'en ai vu des navires disparaître à l'horizon ; Et d'autres revenir des Indes, des Amériques. Comme on disait autrefois : des Amériques. Pendant quinze ans, j'ai été professeur au Lycée du Havre, ce grand port. Je dis ce *grand port* de la ville et non ce *grand porc-ke* du Lycée.

— Ah ! ah !

— Le proviseur, figurez-vous monsieur, était un imbécile. Je ne pousserais pas l'irrespect jusqu'à dire de lui ce *grand porc-ke*, non. Mais il m'a créé bien des ennuis. Je vous raconterai ça. Qu'est-ce que je disais ? Ah oui, le Havre. Oui, monsieur, j'en ai vu partir des vaisseaux pour de lointains périples, oui, oui, périples. Les uns s'en allaient vers les pôles et d'autres vers les antipodes. Et, moi, je n'ai même jamais mis le pied sur le bateau de Trouville. Maintenant je suis trop vieux. Je suis trop vieux.

Il était prêt à pleurnicher. Brabbant toussa. L'autre rattrapa un peu de sa dignité.

— J'ai des élèves qui sont devenus marins ou qui sont aux colonies. Il y en a qui m'ont envoyé des cartes-postales d'un peu partout, d'un peu partout.

Sur cet écho, il se tut. Son compagnon, prenant la parole, lui énuméra quelques régions où il disait avoir séjourné, mais il aurait tout aussi bien pu lui raconter que le pays qu'il connaissait le mieux c'était certaine colonie française de l'Amérique du Sud, à cause des quinze ans de bagne qu'il y avait faits.



Lorsque Vincent Tuquedenne débarqua du train du Havre, il était timide, individualiste-anarchiste et athée. Il ne portait pas de lunettes bien qu'il fût assez myope, mais laissait croître sa chevelure afin de témoigner ses opinions. Tout ça lui était venu en lisant des livres, beaucoup de livres, énormément de livres.

Supportant mal au bout de son bras le poids d'une valise trop lourde pour ses muscles inexercés, il marcha d'un pas hésitant vers le petit hôtel de la rue de Caboul, près de la gare Saint-Lazare. Ses parents lui avaient retenu là une chambre, car ils connaissaient bien Madame Sabord, la directrice, et savaient qu'elle ne passerait à leur fils aucune infraction, même légère, à ce qu'ils considéraient comme les règles d'une conduite pure. Madame Sabord reçut Vincent Tuquedenne avec les signes conventionnels de la plus grande amabilité et lui donna la plus mauvaise chambre de sa boîte, une qui était obscure et près des cabinets. Tuquedenne eut l'idée que ce n'était pas celle que son père lui avait retenu, mais il n'osa protester et s'inclina devant la tromperie.

Il ne séjourna pas longtemps en sa mansardeuse

chambrette et s'en alla prendre le Nord-Sud pour se rendre au Quartier Latin. Il commit une erreur en descendant à *Rennes*, croyant qu'il pouvait changer pour *Saint-Michel*. A part cela, il ne se débrouilla pas trop mal. Il prit sa première inscription de licence ès-lettres, (nouveau régime). Il y passa sa journée, considérant avec mépris la folle jeunesse qui l'entourait, avide de diplômes et stupidement chahuteuse. Ce n'était pas très différent de la rentrée des classes au Lycée du Havre.

Vers les quatre heures, il se trouva en possession d'un livret universitaire et d'une carte d'étudiant ornée de sa photographie. (Il ne se trouvait pas mal sur cette photo ; il y avait bien l'air d'un lecteur de Stirner et de Bergson). L'horloge de la Sorbonne lui apprit qu'il était quatre heures cinq ; il ne sut que faire jusqu'au dîner. Il monta le boulevard Saint-Michel jusqu'à la rue Gay-Lussac, puis le redescendit jusqu'à la Seine. Ensuite il le remonta jusqu'à la rue Gay-Lussac, puis le redescendit jusqu'à la Seine. Il essaya le trottoir de gauche après avoir arpenté le droit. La nuit se coucha sur la Ville. Vincent Tuquedenne continuait à tuer le temps à coups de talon, à piétiner ces minutes désastreusement vides qu'il ne savait pas encore remplir avec des cafés-crème. A sept heures tapant, il pénétra dans le Chartier de la rue Racine, à lui conseillé par son père, et y absorba, assis à une table au premier étage à gauche en montant, un filet de hareng à l'huile, une andouillette aux pommes, un mendiant et un quart de vin rouge. Puis il alla prendre la place Saint-Michel et rentra sans difficulté à l'Hôtel du Tambour, comme ça se nommait.

Lorsqu'il eut derrière lui refermé la porte de sa chambre, il constata qu'il n'y avait enfermé que lui-même. Il essaya de détruire sa solitude en rangeant ses objets de toilette, ses vêtements, ses livres. Il

tenta de s'exalter en pensant qu'il logeait rue de Caboul et que cette ville est la capitale de l'Afghanistan ; ça ne réussit pas. Il entendait tout le temps fonctionner la chasse d'eau. Il installa une petite table sous la lampe, prit un cahier tout neuf et s'assit devant la page blanche. Il voulut raconter cette première journée, mais il n'y parvint pas. Il avait un sacrément trop sacré cafard qui lui suçait la moelle du crâne. Il s'était imaginé, il avait cru, il pensait que le premier jour qu'il passerait à Paris ou plutôt la première nuit, eh bien, c'est simple, il coucherait avec une femme. Il n'en avait pas été ainsi. Il n'en serait pas ainsi. A moins que la boniche ne monte en lui demandant d'un air hypocrite s'il ne désirait pas un cendrier, et cela voudrait dire que, frappée d'amour, elle venait s'offrir à ses caresses.

Ça n'en prenait pas le chemin.

Il entendit quelqu'un tirer la chaîne, à côté. C'était bien la plus mauvaise chambre de l'hôtel et, lâche, il n'avait pas osé réclamer. Il est vrai qu'il n'y passerait qu'un mois et demi ; ça pourrait se supporter un mois et demi, une chasse d'eau. Il ne parvenait pas à mettre sa journée en prose. Alors il écrivit un poème. Pas un sonnet à la démode, mais un poème à la moderne, et qui n'était pas très bon.

Il erra parmi les quelques mètres carrés de sa chambre, se déshabilla, se brossa les dents, chastement se coucha et s'endormit, le cœur dévasté, les reins mélancoliques, et en songeant que les usages familiaux exigeaient de lui qu'il allât au plus tôt saluer sa grand-mère qui habitait rue de la Convention.

***

Il faisait frisquet, un petit temps de Novembre quoi. M. Martin-Martin se rendit à pied jusqu'au boulevard Sébastopol prendre le 8 pour le Luxem-

bourg. Un petit vent sec glaçait bancs et chaises et chassait du jardin les derniers promeneurs. M. Tolut n'était pas de leur nombre. M. Martin-Martin quitta ce lieu, quelque peu maussade. Mais n'étant pas homme à se décourager facilement, il se dit qu'un petit grog ne lui ferait pas de mal et que d'ailleurs, c'était un excellent remède contre la grippe. Pour prendre sa pharmacie tout à son aise, il choisit le Soufflet. Tout en déglutissant l'américain qu'Alfred lui avait servi, M. Martin-Martin regardait négligemment autour de lui. Cette fois encore, il fut déçu. Alfred s'approcha de lui.

— Monsieur cherche quelqu'un ?

— Non, Alfred, je vous remercie. Nous voilà en plein hiver.

— Un bien mauvais hiver, allez, monsieur.

— Vous croyez que l'hiver sera mauvais, Alfred ?

— Oui monsieur, à cause des planètes.

— Voilà qui est bien intéressant.

— C'est un véritable télescopage de planètes, monsieur. Allez, nous aurons un bien mauvais hiver.

— Combien vous dois-je, Alfred ?

M. Martin-Martin lui laissa généreusement quelque chose pour boire. Il revint le lendemain vers la même heure. Vincent Tuquedenne était assis à une table. Le froid était devenu plus froid.

— Vous voyez, monsieur, ce que je prévoyais hier, lui dit Alfred en lui servant un américain. Et ça deviendra pire.

— Vous ne jouez pas aux courses, Alfred ?

— Monsieur a deviné tout de suite.

— Naturellement, j'ai deviné.

— Monsieur est très fort. En effet, je ne joue pas aux courses. Ce fut un drame dans ma famille, monsieur. Mon père se ruina avec les chevaux comme d'autres avec les poules, avec les cocottes comme on disait dans

ce temps-là. C'était bien avant la guerre. Monsieur s'en souvient certainement ?

— Ah, les cocottes, soupira M. Martin-Martin.

— Mon père se ruina, monsieur. Je dirais même mieux : il se suicida. Ce fut terrible. A son lit de mort, je jurai de ne jamais jouer aux courses. J'avais quinze ans. J'ai tenu ma promesse jusqu'à ce jour, mais...

— Mais ?

— Je prépare en secret un système infaillible pour gagner à Longchamp, Vincennes, Auteuil et Enghien. Et lorsque ce système sera bien au point, je regagnerai tout l'argent que perdit mon père, en tenant compte de la hausse du coût de la vie, naturellement.

— Et sur quoi basez-vous votre système ?

— Tout d'abord sur la situation géographique des champs de course, et l'orientation des courants magnétiques qui les traversent ; puis sur la marche des planètes ; enfin, sur toute une série de recherches statistiques portant sur tous les éléments constitutifs, du sport hippique.

— Vous pensez avoir bientôt fini ?

— Dans deux ou trois ans, monsieur.

— Vous me servirez un petit café bien noir et bien chaud, dit la voix aigrelette d'un consommateur qui venait de s'asseoir.

— Ah par exemple ! s'exclama M. Martin-Martin. Mais c'est M. Tolut !

— Il me semble vous reconnaître, dit ce dernier d'un air soupçonneux.

— Je suis M. Brabbant. Vous savez bien, la bataille de Bapaume, les voyages au long cours...

— Oh très bien, très bien. Je suis enchanté de vous revoir. J'ai si peu de relations à Paris que cela me fait plaisir de rencontrer quelqu'un de connaissance.

— De même pour moi. Pas de parents, pas d'amis —

seul au monde. Permettez-moi, cher Monsieur, de vous appeler mon cher Tolut !

— Mon cher Brabbant !

Ils se regardèrent d'un œil ému. Tolut avait son idée.

— Savez-vous jouer au billard, mon cher Brabbant ?

— Comment donc !

— Eh bien, allons nous mesurer.

Il paraissait très excité.

Ils allèrent tous deux au Ludo et durent attendre un certain temps, aucun billard n'étant libre. L'ancien combattant de soixante-dix dut s'incliner devant l'officier de l'instruction publique qui le battit de vingt-sept points sur cent. Ils se séparèrent fort satisfaits l'un de l'autre. Tolut qui s'était mis en retard, se sauva. Brabbant, lui, sortit sans se presser. Il dîna dans un restaurant quelconque, puis revint s'asseoir au Soufflet. Alfred lui servit un café noir.

— Croyez-vous, Alfred, que l'on puisse prévoir le succès de ce qu'on entreprend ?

— Cela dépend des planètes, monsieur. Et aussi des statistiques.

— Lesquelles ?

— Cela dépend, monsieur. Si monsieur veut me donner quelques détails sur cette entreprise, je pourrais peut-être le renseigner.

— Eh eh, c'est que ce n'est pas facile à dire.

— Voilà déjà un détail.

— Je vous dirai même, Alfred, que cette entreprise doit rester secrète.

— Très important, mais ça ne suffit pas. Pourriez-vous me dire par exemple quand elle commencera ?

— Elle est déjà commencée. Elle est commencée depuis quelques jours.

— Vous souvenez-vous du jour et de l'heure ?

— Le onze novembre vers six heures du soir.

— Vous ne vous souvenez pas exactement de l'heure ?

— Il devait être à peu près six heures.

— Du matin ?

— Du soir.

Alfred regarda le plafond.

— Doit rester secrète. Commencée depuis le 11 novembre à dix-huit heures.

Il sortit de sa poche un carnet dont chaque page, couverte de chiffres, portait de multiples traces d'empreintes digitales. Alfred le feuilletait de son index droit mouillé de salive.

— Il faudrait, expliquait-il, que je fasse de longs calculs pour vous donner une réponse absolument précise, c'est-à-dire combien vous avez de chances sur mille pour que votre affaire réussisse. Maintenant, je peux vous donner tout de suite une réponse plus vague, c'est-à-dire combien vous avez de chances sur dix.

— Ça me suffit, dit Brabbant, ça me suffit.

— Alors c'est très facile. J'ai là des comptes-faits, comme qui dirait des tables de logarithmes. Voyons voir. Ah, voilà.

Il sourit.

— Monsieur est né un jour impair ?

— Oui, un premier.

— Et un mois impair ?

— Comment ça ?

— En janvier ? en mars ? en mai ?

— Vous y êtes.

— Monsieur est né le 1er mai ?

— Exactement.

— Eh bien, il y a neuf chances sur dix pour que votre entreprise réussisse ; mais pas de la façon dont vous croyez.

Brabbant s'en alla pensif et coiffé d'un melon.

***

ALFRED :

Ce monsieur-là, ça n'aurait aucun intérêt de vous dire au juste depuis combien de temps il vient ici. Tout ce qu'il y a, c'est qu'il vient et chaque fois qu'il vient, il me parle et on cause ; il s'intéresse à ce que je lui dis, et moi j'ai l'air de m'intéresser à ce qu'il me dit, bien qu'il ne me raconte jamais ce qu'il fait, ce qu'il est, d'où il vient, où il va, ni quelle est sa profession. J'ai beaucoup de clients, des vieux et des jeunes, des hommes et des femmes, des gros et des minces. Au début de l'année, ça se renouvelle un peu ; des étudiants partent, d'autres arrivent, des vieillards meurent, des hommes vieillissent. Quand vient le mois de janvier, c'est pour ainsi dire toujours les mêmes qui viennent à mes tables. Cette année, il y a un groupe de jeunes gens qui s'occupent de politique et puis un autre qui s'intéresse à la littérature et puis un autre qui s'intéresse aux sports et tous parlent femmes ; c'est toujours comme ça chaque année ; quoi qu'il advienne, chaque espèce est représentée. Même pendant la guerre, c'était comme ça. C'est pourquoi je m'occupe de statistique. Ils sont comme ça cette année, eh bien ! je suis sûr que l'année prochaine, parmi les nouveaux les uns parleront de trucs littéraires, et les autres de trucs politiques, et les autres de machins sportifs, et tous des petites poules, et il y en a toujours un qui a des cheveux longs, qui est myope et qui pense, sans compter ceux qui ne disent pas grand'chose et qui sont toujours représentés. Ceux-là on se demande quelle sorte d'études ils font et ce qu'ils ont dans la tête, mais après tout, ça ne me regarde pas. Et puis, il y a les vieux, ceux qui viennent depuis des quinzaines d'années et qui ont pris des habitudes, à force. Et puis, il y a aussi les femmes. Les unes, ce sont des petites poules que leurs amis amènent ici ; les autres, elles sont en carte et ne font pas beaucoup d'affaires, ma foi. Moi, si j'étais une femme

et que je tombe dans la débine et la prostitution, sûr que je n'éculerais pas mes hauts talons dans le Quartier ; ça ne rapporte pas assez. Elles sont gentilles avec moi ; il faut bien, elles restent là des journées à boire un bock, ça ne fait pas beaucoup de pourboire finalement. Si tout le monde était comme ça, on ne ramasserait pas grand'chose dans sa journée ; d'autant plus qu'au Quartier tout le monde a tendance à être comme ça. Ce qui peut s'en perdre du temps dans un café comme ici, c'est à ne pas croire.

Cette année, il y a une chose que je trouve drôle. Aucun de ces jeunes gens n'a fondé de revue. Je crois bien que c'est la première fois que ça se passe comme ça. Ce que j'ai pu en voir fonder des revues ! Mais je me suis laissé dire que maintenant ça ne se passe plus au Quartier et que la jeunesse à la page, la jeunesse qui s'y connaît, ne vient plus du tout par ici et préfère des quartiers plus excentriques. Enfin, ça la regarde ; voir fonder des revues ou ne pas en voir fonder, ça ne me fait ni chaud ni froid, vous comprenez bien.

Pour revenir à ce monsieur, il a commencé à venir au début de l'année dernière, de l'année scolaire naturellement. Moi, forcément, je compte par années scolaires ; en octobre on arrive et puis en juillet on part. C'est donc vers octobre qu'il a commencé à s'habituer ici. Il vient tantôt seul, tantôt avec un autre monsieur dans son genre. Tous les deux, ce sont des messieurs âgés et qui parlent bien. J'ai l'impression que ce n'est pas par hasard qu'ils ont fait connaissance, mais que c'est lui qui le voulait ainsi. Lui, c'est le premier dont je parlais. Il s'appelle M. Brabbant et l'autre s'appelle M. Tolut. Eh bien, c'est une impression que j'ai, mais je pense que M. Brabbant a voulu faire la connaissance de M. Tolut. Et pourquoi ? Ça ne me regarde pas, bien sûr et pourtant je me souviens qu'un jour de cet hiver, M. Brabbant me demandait comme ça si je croyais que son

entreprise réussirait et moi je lui ai demandé quelle sorte d'entreprise c'était ; alors il m'a répondu que c'était un secret. J'ai sorti mon carnet de ma poche et je lui ai répondu qu'il y avait bien des chances pour que ça réussisse, mais pas de la façon qu'il pensait. Mais il ne m'avait pas dit de quoi il s'agissait. En tous cas, ma réponse était exacte, et c'est sûr qu'il y a bien des chances pour que ça réussisse mais pas de la façon dont il croit. Depuis ce temps-là, je les revois bien souvent tous les deux ; ils viennent vers les six heures et demie, sept heures et ils prennent l'apéritif ensemble. Avant, ils jouent au billard et après ils viennent ici. C'est tous les jours comme ça. Ils bavardent et j'ai appris que M. Tolut est bien plus fort au billard que M. Brabbant. Tous les soirs, ils sont là ; je m'arrange pour qu'ils aient leur table, ils s'assoient, bavardent et boivent leur pernod. Ils ont l'air de vieux camarades et pourtant moi je sais que ça ne fait pas six mois qu'ils se connaissent. M. Brabbant, je l'appelle l'entrepreneur, puisqu'il entreprend quelque chose. Bien sûr que c'est un jeu de mots et qu'il n'est pas très bon. Eh bien donc, ils viennent là tous les deux quasiment tous les soirs et je leur sers le pernod. Eux, ils bavardent. Ils discutent politique, littérature et du temps qu'il faudrait qu'il fasse et puis aussi à propos de Landru. Les sports, ils n'ont pas l'air de s'y intéresser beaucoup et des femmes, ils n'en parlent qu'avec un petit air cochon. Je comprends ça qu'ils ne s'intéressent pas aux sports, mais ils pourraient parler des femmes sur un autre ton. Ils ne font guère qu'en parler parce que pour la chose ils ont l'air plutôt fatigués, sauf M. Brabbant qui court après les petites filles à ce qu'il me semble. Je crois que ça dépend des planètes. Ceux qui naissent sous une planète, ils vont fort avec les femmes jusqu'à un âge avancé, ceux qui naissent ailleurs, ils vont mou dès leur jeunesse. C'est comme ça partout dans la vie ; on est ci ou ça à

cause des planètes et des étoiles. Et puis, faut tenir compte de la statistique. Mais naturellement la statistique avec les chevaux ça va, puisque c'est imprimé et que ça se fait officiellement. Quand il s'agit de savoir qui c'est qui fait l'amour et combien de fois par semaine et depuis quand, alors bien sûr qu'il n'y a plus de chiffres officiels et qu'on ne peut plus en parler qu'un petit peu au hasard, sans base scientifique sérieuse. Naturellement, moi, si je voulais, je pourrais faire aussi des statistiques là-dessus, mais je m'occupe surtout d'une autre branche de la science. A propos de science, j'ai lu les articles dans les journaux à propos de cet allemand qui se nomme Einstein et de sa relativité. C'est à la mode en ce moment et il paraît qu'il n'y a rien à y comprendre. J'ai entendu dire à un monsieur qui se dit très au courant que ça ne tenait pas devant les faits et quand il était huit heures dans une gare, il n'était pas huit heures moins cinq dans le train, même si ce train allait très vite. C'était son raisonnement. Il paraît que cet Einstein mesure la vitesse du temps avec des trains, des horloges et des coups de canons si bien qu'on finit par ne plus s'y reconnaître. Moi, mon système sera scientifique et avec mon système on gagnera aux courses à coup sûr. Il sera basé à la fois sur les courants magnétiques, sur les planètes et sur la statistique, ce qui fait que, tout étant prévu, on sera sûr de gagner. Avec mon système, je regagnerai tout l'argent qu'on a volé à mon père, plus les intérêts composés, et après j'irai m'installer à la campagne à moins que je ne revienne ici, ce qui n'aura plus aucune importance.

Pour revenir à Einstein, j'ai entendu des jeunes gens qui disaient comme ça : Ça bouleverse toutes les conceptions admises jusqu'à présent. Mais je connais l'antienne, et dans dix ans d'ici, je sais bien que leurs jeunes frères viendront boire des cafés-crème en se sentant le cœur déchiré par quelque cruelle ou par une

grande ambition et ça ne sera pas la relativité qui y changera grand'chose. Car je suis un philosophe et on ne se doute pas quelle expérience du monde peut avoir un vieux garçon de café. Rien ne bouleverse rien. Même la guerre. J'ai passé la guerre ici, eh bien, il y avait les gothas et puis la Bertha, la clientèle était un peu différente, il venait des aviateurs et des Américains, moi, je restais garçon de café. Ce n'est pas Einstein et sa relativité qui me feront être autre chose.

Pour revenir à l'entrepreneur, j'ai remarqué une chose curieuse, c'est qu'il a l'air très ami avec M. Tolut. C'est peut-être qu'il sympathise avec lui, à moins que ça ne soit pour une autre raison. Enfin, tout ce que je vois là-dedans, c'est que ça me fait deux nouveaux clients, bien fidèles et bien réguliers, ce qui compense la médiocrité des pourboires, car ces messieurs, à ce point de vue, n'ont pas la main très large.

Voilà, ils viennent et ça fait du monde. Il vient des jeunes, des vieux, des hommes, des femmes, des gros, des minces. Moi, je leur sers à boire. Ce que j'entends, ce que je vois, ça ne change rien à ce que je pense. J'ai déjà tout vu. Ce que j'entends, ce que je vois, ça ne me regarde pas. Je leur sers à boire et je fais mes calculs. Dans deux ou trois ans, j'appliquerai mon système et je reconstituerai la fortune de mon père, Après ça, je me retirerai à la campagne à moins que je ne revienne ici, ce qui n'aura plus aucune importance.

RAYMOND QUENEAU

CONNAISSANCE

Le ciel n'était encore
qu'une grande pâleur
sur la face de l'ombre
et la terre et la mer
étaient au creux de l'ombre
des montagnes d'odeur

le temps n'était encore
qu'une grande pâleur
et les formes étaient
des lignes de chaleur
dans le ventre de l'ombre
quand le vent se leva
sur la plaine de l'ombre
les yeux pleins de semences
et les paumes creusées
par la chaleur de l'ombre

les dieux n'étaient encore
qu'une grande vapeur
et la peur se tenait
à la gauche de l'ombre
comme une énorme nuit
quand le vent se leva
et fit tourner son corps
sur la plaine de l'ombre

le temps n'était encore
qu'une grande chaleur
dans la pâleur de l'ombre
les formes se traînaient
dans la boue des odeurs
lorsque le vent tourna
ses yeux pleins de semences
sur la plaine de l'ombre

il a posé sa main
sur l'épaule de l'ombre
il a gonflé son corps
il a creusé son corps
dans l'effort des semences
et la terre et la mer
entrèrent dans son corps
et la terre et la mer
furent un vent d'odeur
sur la plaine de l'ombre

les dieux n'étaient encore
qu'une grande chaleur

le vent posa sa main
sur le ventre de l'ombre
il appela le monde

sa langue fut fouillée
de cris et de semences

il appela le monde

les odeurs se penchèrent

il appela le monde

les formes en brillant
d'odeur et de chaleur
se montrèrent dans l'ombre

et le vent en riant
se pencha pour mieux voir
la mesure de l'ombre
il a levé le bras
il a tourné la tête
et l'ombre fut soudain
l'étendue de son corps

et le vent parcourut
l'étendue de son corps
et ses yeux en chantant
appelèrent le ciel
il appela la terre
il appela la mer

les odeurs se posèrent

il appela la mer

la mer fut un brouillard
de chaleur et d'odeur

il appela la terre

et la terre se tint
comme une grande table
sur la plaine de l'ombre

ainsi le vent connut
l'étendue de son corps

il appela le ciel
et le ciel se leva
dans la pâleur de l'ombre
le vent posa sa main
sur l'épaule du ciel
il a levé le bras
il a tourné la tête
et dit : C'est moi
c'est moi

c'est moi

Alors dans un grand cri
les odeurs se fendirent
et l'ombre se pencha
et la terre et la mer
et la peur se mêlèrent
dans le cri des odeurs
puis le vent se fit dur
sur la peur de la terre

alors les dieux sautèrent
sur le plein de la terre
la bouche grande-pâle
et les yeux fourmillants
de silence et de voir
ils ont levé leurs bras
et la grande blancheur
qui montait de leur corps
s'est posée sur la mer
le ciel a reculé

le vent s'était couché
sur le dur de la terre

ils ont monté très haut
la blancheur de leur corps
et la terre et la mer
tremblèrent d'un grand rire
sous le poids de leur corps
la peur était encore
dans le noir de la terre

ils ont monté leur corps
et levé sur la terre
la blancheur de leurs bras
la terre ne fut plus
qu'une grande blancheur
sous la pente de l'ombre

Alors les dieux crièrent
leur volonté de voir
le monde fut levé
par l'effort de leur langue
et les arbres se tinrent
la terre résonna
comme une grande table
le vent fut sur la terre
une bête rampante
et les formes montèrent

et les dieux en riant
tournèrent sur le monde
la saison de leur corps
et le monde fut blanc
de chaleur et de corps

GEORGES PELORSON

HISTOIRE DE MES PENSÉES [1]

Il faut maintenant que j'explique ce que j'ai trouvé dans les Stoïciens. Non pas seulement cette fière résignation que l'on sait, qui est comme un enivrement de pouvoir. Certes ce n'est pas peu. Mais cette doctrine en suppose une autre. qui mette au-dessus des disputes la fonction de vouloir. Car la doctrine de la nécessité, ou du destin, qui est évidemment une partie de toute sagesse, ne manque pas de tout envahir dès que l'on a perdu de vue les raisons assez cachées qui font comprendre que le destin tout seul n'est plus rien. Car, disent les malheureux, il ne dépend point de moi de me résigner ; je suis toujours ce que je peux être. Or cette idée a tué plus d'un esprit ; je l'évitai toujours comme on échappe à un coup mortel, mais je n'étais pas assuré d'esquiver si bien dans la suite tant que je n'eus pas regardé aux racines de l'idée. Aristote est tout liberté ; mais par cela même que la liberté est cachée au fond de la nature, peut-être alors n'y peut-on croire. Un dieu, même libre, est toujours un péril pour la liberté de chacun ; je dis un dieu extérieur. Les Stoïciens il me semble ont serré de plus près, cherchant ce que serait la connaissance même du monde sans la volonté de connaître. Et leurs formules sont bien frappantes quoique très obscures. Car cherchant, c'était l'objet des polémiques en ce temps-là, le critère de la vérité, ils

1. Voir la *Nouvelle Revue Française* du 1er Février

disaient que la vérité est dans la tension même, ou le ton, de la volonté qui la cherche ; ajoutant, comme pour redoubler le paradoxe, que le sage ne se trompe jamais, même quand il dit le faux. Cela est violent. Un de leurs exemples m'a éclairé l'idée par son contraire ; car ils disaient qu'un fou, qui crie en plein jour qu'il fait jour, ne tient pas la vérité pour cela. Tout le reste est à deviner. Car que la main ouverte, et puis fermée, et puis serrée, et puis serrée encore par l'autre main, représente avec force les degrés de la connaissance, ce n'est toujours qu'une invitation à réfléchir. Et ce qui pour moi faisait scandale en ce temps-là, c'est que je voyais que des gens à prétention de penser touchaient ces textes sans se brûler. Depuis j'ai compris que le souci premier de presque tous était de trouver une philosophie nouvelle, ce qui supposait que les anciennes sont seulement à critiquer. Je n'ai jamais cru pour ma part qu'il fût possible de trouver une philosophie nouvelle ; et j'avais assez de retrouver ce que les meilleurs avaient voulu dire ; cela même c'est inventer dans le sens le plus profond, puisque c'est continuer l'homme. Mais avant que j'eusse bien compris cette immense idée de Hegel, que tout est vrai dans les doctrines, et qu'il faut en prendre le train et l'élan quoi qu'on veuille penser ou chercher, il me suffisait de formules émouvantes comme des proverbes pour me faire creuser sur le lieu même d'après cette idée fulgurante que tout est vrai et que tout semble faux. J'appliquai donc les maximes stoïciennes à nos connaissances modernes, par exemple à l'astronomie Copernicienne, et je reconnus alors nombre de fous qui disaient le vrai. Mais à quoi les reconnaître ? A ceci, pensais-je, qu'ils croient avoir le vrai ; au lieu que celui qui sait ne prend jamais son idée que comme un moyen pour saisir de plus près le monde. Comme je voyais que ceux qui savent la géométrie croient savoir quelque chose, alors qu'ils ne tiennent

qu'un moyen de savoir, merveilleux à la vérité, mais qui veut aussi qu'on l'applique. En quoi je ne faisais qu'expliquer « l'image saisie et saisissante » qui était finalement le signe du vrai pour Zénon et Chrysippe. C'est la même chose que de dire que l'énergique recherche est le signe du vrai. J'ai retrouvé cette doctrine dans Descartes, qui certes ne l'a pas prise là. Et Descartes m'a paru là-dessus plus obscur que les Stoïciens, et peut-être volontairement obscur. Car, chose digne de remarque, il y a accord en tous les temps entre les marchands de vérités pour réfuter de haut ce qu'ils ont nommé le Volontarisme ; et c'est bien une sorte de maladie à leurs yeux.

Puisque par là au contraire je trouvais le moyen de m'expliquer à moi-même la doctrine de Lagneau, là-dessus très abstraite mais très ferme, on comprend que ce n'est point par humeur que je rompis tout de suite avec tous les doctrinaires sans exception, n'ayant point de temps à perdre en leurs disputes, et n'ayant point charge de les surveiller. J'ai fait mon chemin dans la compagnie de quelques grands hommes authentiques, et le reste n'a pas existé pour moi. Il faut bien que je me moque de ce qu'on en a dit et de ce qu'on en dira. J'ai pris au sérieux une seule chose, qui est de ne pas dire de sottises autant qu'il se peut, et de ne pas enseigner ce que je ne comprenais pas moi-même. Cela, qui est évident tout de suite si l'on m'écoute sans préjugé, est ce qui m'a valu de n'être jamais discuté comme professeur ; on s'en tirait par là. Mais je n'en appelle à personne, pas même aux meilleurs de mes élèves ; car je ne reconnais point de juges, et je n'en demande point. Sous ce rapport je pousse jusqu'à une indifférence qui m'étonne moi-même. Car bien plus d'une fois j'ai remarqué que mes raisons ne plaisaient point à un genre de public. Par exemple cette vue sur les religions, mise en forme bien plus tard dans *Les Dieux*, ne

plut guère aux instituteurs, pour qui je l'avais d'abord exposée. Ma pensée réelle sur ce sujet-là est celle-ci : « Peut-être après tout ont-ils raison. » Je veux dire par là que l'ordinaire critique des Évangiles, et l'ordinaire politique contre le prêtre, sont un moyen de culture et de réflexion qui peuvent convenir à quelques-uns. Non pas à moi ; et tout est réglé par là, sans que je cesse d'être l'ami de tous ceux qui refusent de croire et prétendent examiner.

J'insiste à présent sur cette doctrine, certainement prise de Lagneau, de la volonté dans le jugement. Je pense l'avoir bien éclaircie, au moins pour moi. Ce que je crois, c'est qu'elle n'intéresse presque personne. Et ce que je veux dire, c'est que ceux qu'elle n'intéresse pas ne trouvent aussi rien de neuf à dire en aucune question, ni aucun moyen de réveiller les morts et les vivants. Au lieu que j'ai su par l'expérience que je pique toujours le lecteur en quelque point sensible, même si je traite d'Économique ou de Littérature. Et je veux dire ici ce que j'expliquerai le mieux que je pourrai, c'est que toute idée seconde ou troisième, que je trouve dans l'expérience, vient toujours en réalité de quelque philosophie tout à fait obscure et ignorée, que je nomme la philosophie première, et dont je tirerais le plus clair de l'art de ranger un bureau ou d'accrocher des rideaux, si j'en traitais. Ce lien secret, je le vois toujours bien ; je ne sais pas toujours le montrer.

Je touche ici aux rapports des idées à l'expérience. Je veux dire seulement que je ne comprends pas ce que pourrait être une connaissance qui ne serait pas d'expérience. J'ai connu hommes et choses autant que j'ai pu, et souvent sur un indice, et avec une promptitude qui étonnerait si l'on ne tenait pas compte des lentes préparations. En ces dernières années, c'est-à-dire à plus de quarante ans de mes études supérieures, j'ai reçu d'un historien connu et qui ne me devait rien un

compliment inattendu. « A Alain, écrivait-il, qui connaît les réalités et qui ose les dire. » Je fus ravi. Mais cela me rappelle une autre aventure, qui finalement me donna encore une vue sur l'homme, et une plus grande amitié pour cette espèce à bon droit soupçonneuse.

Un critique non sans autorité, dans le temps que je commençais à être lu dans *La Dépêche de Rouen*, c'est-à-dire vers les années 1906-1910, commentant un mot du prince de Ligne, qui disait qu'on ne peut rien penser des grandes affaires si l'on n'y a été mêlé, ajouta qu'il connaissait deux exceptions à cette maxime, Renan et Alain. Cela était ridicule, et je le sentis. Mieux, c'était de quoi tuer un auteur. Et c'est bien ce qui m'arriva en ce qui dépendait de lui ; car bien longtemps après, et au voisinage de ces années-ci, le même critique, je l'appris par hasard, disait à mon sujet qu'un professeur ne connaissait rien de la vie ; et qu'il espérait seulement que, dans ma retraite, je m'approcherais un peu de l'humanité réelle, des intérêts, des passions, et qu'alors je n'écrirais plus. Voilà comment un excès corrige l'autre. Certainement ce critique rougit de ce qu'il avait dit en premier, et il avait raison d'en rougir ; et il en vint peu à peu à ce trait final de sévérité, certainement plus juste que l'éloge, et qui n'est pas sans portée. L'enseignement n'est pas un très bon poste ; on y pense souvent sans matière, et de toute façon sans contrôle ; de sorte qu'il se peut que d'année en année, et à mesure que l'on compose mieux ses propres idées, on soit de plus en plus étranger aux choses de la rue et à la réelle situation. Je n'ai pu échapper tout à fait aux inconvénients du métier. Ce que je veux dire maintenant, c'est que si je me suis tenu tant bien que mal en alignement avec mes semblables et en communication avec le temps présent, c'est, à ce que je crois, que j'ai pensé toujours par de très vieilles idées qui ont chance d'être bonnes à tout ; et j'ajoute qu'ainsi préparé j'ai

tiré peut-être de mon expérience, qui est celle de tout homme, des connaissances que manquent, au contraire, ceux qui essaient de courir après la dernière idée. J'espère expliquer mieux, dans la suite, comment j'ai beaucoup tiré de mes méthodes de l'âge de pierre. Lagneau me disait un jour qu'au cours d'une convalescence il n'avait eu comme objet qu'un treuil dans une cour et que cela l'avait instruit. Peut-être d'après cet exemple je n'ai jamais cessé de demander au treuil le secret de toutes les mécaniques, et je l'entends en ce sens que c'est encore aujourd'hui pour moi un vif plaisir d'esprit que de tirer de l'eau d'un puits. Et quant aux grandes affaires, je croirais bien qu'il n'y en a point, et que la ruse d'un Napoléon ressemble à celle d'un marchand de marrons. Faites bien attention qu'en écrivant cela je ne veux point rabaisser l'homme. Au contraire.

L'occasion est bonne pour que je dise un mot des critiques et du pouvoir des critiques. On peut savoir que je n'ai jamais adressé aucun de mes ouvrages à un critique. Ce n'est point par mépris. C'est plutôt que je reconnais à un critique le pouvoir de me détourner de publier un ouvrage ; et, parce que ce pouvoir me semble injuste, je ne suis jamais curieux de connaître l'opinion d'un critique, ni de qui que ce soit. Mon plaisir est d'écrire, et de voir mon manuscrit transformé en imprimé. Mais jamais je n'ai conseillé à personne de lire mes ouvrages. Et il suffit souvent d'un incident, d'une page de manuscrit qui ne me plaît pas, ou d'un retard de l'éditeur à répondre, pour qu'un écrit soit laissé dans son enveloppe et que je n'y pense plus. Tant que j'écris, je ne me soucie de personne ; mais, pour que je passe à la publication, il me faut des éloges et d'instantes demandes. C'est dire que les méchants Génies, toujours occupés de leur gloire ou de leur ennui, m'auraient très aisément réduit au silence, si je n'avais été entouré

toute ma vie par de Bons Génies, qui m'ont pour ainsi dire tiré un ouvrage après l'autre.

Lorient.

Je pense avoir donné une idée suffisante de mes trois années d'École. Le succès final ne fit jamais question. Je n'eus donc point les angoisses de l'examen, ni aucun genre de rancune. Je me montrai comme j'étais ; je pensai très imprudemment, sans seulement concevoir le risque, et au fond sans aucun risque. Je me souviens d'une leçon sur l'Égoïsme et l'Altruisme, qui me fait encore rougir quand j'y pense. La jeunesse doit savoir qu'un immense crédit lui est ouvert.

J'arrive aux années d'apprentissage. Le métier m'attendait, et je n'en soupçonnais rien. Je versai d'abord tout mon paquet, qui contenait Platon et Aristote surtout ; et je crus avoir traité toutes les questions du programme quand j'eus fait revenir des enfers ces deux ombres vénérables. Cela se passait à Pontivy, et j'enseignais à deux classes réunies, ce qui faisait trois élèves en tout, dont l'un approuvait de la tête et ne comprenait rien. Tous furent bacheliers, et cela ne m'étonna point. Je découvris un paysage d'idées étonnant. Je compris alors tout à fait qu'en commençant par les anciens on commençait bien. Or Platon est de notre temps aussi bien ; je n'y ai jamais vu rien à corriger ; au lieu qu'Aristote est bien le recueil des erreurs vénérables qui se sont changées en vérités au contact de l'expérience. Je n'en veux pour exemple que ses astres, dieux subalternes, qui cherchent et aiment le mouvement circulaire, le plus parfait de tous ; et encore mieux son dieu physique, qui n'est qu'un mouvement en cercle de vitesse infinie, et immobile par cela. Tout est faux ici, mais par réflexion tout sera vrai, car il est vrai que le cercle est le père des courbes. Aristote semble quelquefois, sous couleur de l'histoire du monde,

écrire l'histoire de l'esprit. Je m'enivrai de cette idée. On revient à Platon ; il le faut. Mais Platon est aussi trop sévère ; car il ne cesse de ramener les prétendues erreurs de l'expérience à des fautes et presque à des injures de soi à soi. C'est alors, c'est devant Platon l'éternel, que l'on ne songe plus à invoquer l'histoire, le lent progrès, le lent changement dont il faut prendre le pas. Chimères que tout cela devant le Socrate de la République, qui donne toute la justice et toute l'injustice à choisir en un moment, qui est tous les moments. Il n'y a plus de destin ici ; il y a la faute et la punition, et le lavage tout à neuf si l'on veut. Qu'est-ce que mille ans ? Les temps sont courts à celui qui pense, et interminables à celui qui désire. Nul n'aime beaucoup ce genre de pardon sans aucune pitié. Chacun d'un coup de sa hache se coupe le doigt. Et Dieu est innocent. Je m'éblouissais de cette claire prédestination, qui n'est que si nous le voulons bien. Mais quelle dangereuse et quelle éternelle vie !

Sachant bien que cette philosophie de la lumière restait toujours en réserve, je me remis avec Aristote à gratter la terre comme un paysan. Je trouvais à la bibliothèque une édition convenable. J'entrepris un commentaire (après tant d'autres !) ligne à ligne de ces textes mutilés dont on dirait qu'ils traduisent les hésitations, les digressions, les répétitions du professeur. Mais quels poèmes ! Il dit des philosophes qui ont précédé : « Tous ont raison ; car qui pourrait manquer la porte ? » Et c'est lui qui, par d'étranges chemins, et des raisons qui font rire, nous jette dans la pensée la plus profonde peut-être qui ait jamais été écrite. « Il (Dieu) se pense donc lui-même ; et la pensée est la pensée de la pensée. » D'après ces merveilles, je tentais donc de tout comprendre et de tout sauver. Mon Aristote et mon grand cahier étaient ouverts sur ma table. La peinture était mon seul repos ; je courais avec un camarade

retrouvé là ; nous gâchions des couleurs et de la toile. J'apprenais que je n'étais pas plus fait pour la peinture que pour l'art des vers. Revenu dans ma chambre j'ajoutais page sur page ; et de là je courais enseigner à toute voix et à toute éloquence à mes trois élèves. C'est alors que je sentis, environ après six mois de ce régime, les premières atteintes de la fatigue ; je n'en avais pas la moindre idée, parce que jusque-là je n'avais jamais travaillé dans la solitude, ou pour mieux dire dans une cellule de moine. Je me crus mort. J'eus un mois de maladie et trois mois de congé. Je ne savais pas vivre.

A Lorient, où je vins après cette première année d'apprentissage, je trouvai d'abord la même vie de moine, avec le jeu d'échecs et la peinture pour distraction, et un peu plus de travail par le nombre des élèves et la nécessité de maintenir l'ordre, chose qui, pour le dire en passant, m'était facile en apparence, mais en réalité m'irritait continuellement et me rendait soupçonneux en dedans, quoique j'aie toujours eu ce qu'on nomme autorité ou prestige. C'est que je voyais les causes ; la frivolité toujours née du dernier matin ; le bonheur de rire ; la contagion toute physique du bruit ; la légèreté aussi de l'estime et de l'affection que l'on aime à supposer dans les élèves, et qui y sont bien, mais faibles, sans racines dans la nature, et emportées comme des fétus à la moindre occasion. Ces réflexions amères, qui ne cessèrent de m'occuper pendant tout le temps de mon métier, contribuèrent à me le rendre très pesant. D'autant qu'avec cette prudence très justifiée j'ai toujours été imprudent de nature, improvisant même quand j'avais préparé, et ne me refusant pas le trait comique. Choses dangereuses ; mais je jouai toujours ce jeu. C'est une des raisons pour lesquelles j'ai quitté le métier sans regret, et même, pour être franc, avec plaisir.

On conçoit que ces jeux d'acrobate m'épuisaient en deux heures de temps. Et comme je continuais d'y ajouter le travail du commentateur, qui ne cesse jamais, qui se grossit par ses propres progrès, qui voit avec bonheur d'énormes livres, et qui écrit à fatiguer la main, il arriva que je me sentis malade pour tout de bon, et que je connus le désespoir de me voir mourant à la fleur de l'âge. Je me trompais du tout au tout. Me voilà hors d'âge, après avoir fait la guerre de quarante-sept à cinquante ans, et réellement plus content de mon animal qu'en ce temps-là. C'est que j'ai connu le secret, il y a trois ans, de ces prétendues fatigues. C'étaient, comme je sus par le paroxysme, des vertiges résultant d'une affection de mon oreille gauche. Mais comment deviner cela ? Réellement on croit mourir. En revanche, quand on sait bien ce qui en est, on redresse l'imagination, on ne la laisse point courir sur la trace des causes fantastiques. J'ai cru utile de noter ici cette cause très réelle d'une fatigue presque toute imaginaire, et qui m'a suivi, en tout mon enseignement. Certainement ma méthode de travail fut changée par là, et aussi mes ambitions de tout genre furent modérées, sinon annulées. Et en même temps j'appris à vaincre l'idée noire, ce qui est l'épreuve du philosophe. J'étais bien loin, au temps dont je parle, de faire de telles remarques. Simplement je me voyais condamné à une vie courte et difficile. Mais de toute façon, et même si je n'étais pas bien assuré dans ces pensées mélancoliques, je dus à ce moment-là renoncer aux travaux étendus ; et ce fut un bien. Sortant donc de ma retraite, je mis le pied dans une ville très gaie et très remuante. J'y retrouvai deux camarades. Et ce fut une espèce de fête nocturne pendant six ans, qui me guérit de mes humeurs. Alors je connus un peu le monde des coloniaux et des navigateurs. Je me mis à penser navires et canons, sans aller bien loin ; c'était toujours mon treuil. J'admirais, et

j'admire encore, que l'obus qui s'élève ne cesse pas un seul moment de tomber selon la loi de toute chute. Je revenais de là à l'astronomie. Je me heurtais partout. J'avais le bonheur de ne pas comprendre comment l'orbite d'un astre est une trajectoire d'artillerie ; choses qui semblaient tellement simples à un capitaine que je connus un peu, spécialiste de ces choses. Oui, mais, quand je lui demandai quelque explication, je reconnus que ce polytechnicien ne s'entendait pas lui-même. Platon m'éclaira soudain ; je compris que l'opinion vraie n'est pas la science. Ce capitaine n'a jamais su ce que je lui dois, mais pourquoi chercher une pensée sous les habits dorés, où l'on ne peut jamais trouver qu'ambition, pouvoir et flatterie ? J'ai fait vingt fois l'expérience, et je me suis rappelé le sévère Platon me disant : « Ce que tu voudras, tu l'auras, malheureux ! » C'est à la suite de ces humiliations, bien plus sensibles à moi dans mon semblable que dans moi-même (Platon dit que chacun porte sa condamnation écrite sur son dos !), c'est à la suite de ces humiliations devant le miroir que je pris par précaution un genre de fausseté dont je m'accuse, et qui fut bien dangereux pour ceux qui m'ont connu. Je pris pour règle de ne jamais croire que je susse la moindre chose ; je pris pour règle aussi de croire ce que disait l'autre, et de ne jamais discuter que pour éclairer ce que disait l'autre. Le remède n'était pas bon pour l'autre, car souvent il ne se connaissait plus et disait plus de bêtises qu'il n'en pensait. Remarquez qu'à d'autres moments je galopais, chargeais et bourrais les contradicteurs, car on ne peut pas toujours être sage. D'où il vint que j'inspirai toujours une extrême défiance à ceux qui ne me connaissaient pas bien. Tant pis ! Le monde de Platon n'est pas mauvais, ni bon, mais il est terrible par l'éclairage. On ne cesse pas d'y avoir honte de tout et même du bien, puisque l'opinion vraie n'est pas la science. Peut-être donnerai-je à la fin

quelque idée de ces scrupules de conscience, tous en clair, tous concernant l'idée, tous éclairant soudain une bêtise qui n'est rien, et sans aucune profondeur ; car les organes qui sont nos compagnons, et mains et mâchoires, et longues jambes, et ventre insatiable et foie aussi, miroir du malheur, n'ont point de profondeur du tout ; ce sont des diamants sans pensée, si l'on sait voir. J'ai marché comme j'ai pu, par des chemins raboteux, sous la clarté redoutable du paradis. Je n'ai pas chargé mon âme de mes organes. Elle avait assez à faire de tout ce clair où l'on ne voit rien. Mais je remarque ici en hommage à tous les Aristote, et pour être juste, que les enfants de Platons sont légers et insolents, tant ils sont assurés de leur salut « s'ils le voulaient bien ». Au fond ils n'ont point de religion ; ils ne savent pas épaissir la faute. Vous leur faites reproche d'être où ils sont ; ils n'y sont déjà plus. Les vices ne leur tiennent pas plus que les vertus. Je demande pardon à tous les tristes de n'avoir jamais su être triste.

On comprend comment je revins à Platon, peut-être par frivolité. Mais j'eus d'autres occasions. Un congrès de géographie, où je figurai en amateur et sans gloire, me jeta dans les recherches géologiques. J'étudiai pièce à pièce le terrain breton ; je cherchai et je trouvai des traces d'anciens glaciers dans les sauvages vallons de l'île de Groix. De là je vins, comme il était naturel, à l'idée de savoir tout. C'est de ce temps-là que j'ai pris des connaissances sur la terre, sur les bêtes, sur la physique de tout cela, et, aussi sur la mathématique. J'eus en ces années-là un élève tout simple et modeste, qui était un génie mathématicien. Je lui enseignais vaille que vaille la philosophie de ces choses ; il comprenait aisément tout cela et ne faisait jamais d'objection. Il m'apprit beaucoup sur ces méthodes d'aigle ; car j'observai l'aiglon encore petit. Il est mort il y a quelques années calculateur à l'Observatoire de Paris, et auteur

d'une thèse qui fut comprise peut-être de deux hommes dans le monde. Il s'appelait Fatou. Selon mon opinion il est mort de l'ennui mathématicien. Et il n'est pas le seul. Je veux donner ici à tous les génies en herbe une espèce de solennel avertissement. Qu'ils travaillent à développer en eux ce pour quoi ils ne sont pas doués. Alors ils auront du plaisir, et un avenir royal.

J'habitais, comme on voit, de beaux nuages, d'où je jugeais le ciel et la terre. La diversion fut politique, et assez brutale. Je me souviens d'un jour où Deville, un collègue qui était aussi interprète pour toutes langues dans l'armée, me dit en me montrant le journal : « Dreyfus n'a cessé de crier qu'il était innocent » (c'était le lendemain de la dégradation). « Moi je connais les militaires, ajouta-t-il, et je soupçonne quelque erreur énorme dont jamais ils ne voudront revenir. » Ces paroles d'un homme qui aimait l'uniforme jusqu'au ridicule m'orientèrent aussitôt ; d'autant qu'il jugeait brutalement, mais presque toujours bien. Toutefois je dois dire que ses immenses lectures ne faisaient point culture. Il est vrai qu'il était batailleur. Il a fini au Grand Quartier pendant la guerre, disputant contre tous, et fort de ses connaissances linguistiques. Avec cela ancien étudiant et praticien de physique. Le seul vrai militaire que j'aie connu ; et il n'était pas militaire.

On sait que sa prédiction sur Dreyfus se réalisa de point en point. Je veux noter là-dessus une suite étonnante. Je connus après la guerre un capitaine à tous poils, bon camarade, et d'esprit libre à ce qu'il semblait. Or il me dit un jour : « Je n'ai point de parti-pris. Ainsi, si vous lisez ma petite Histoire, vous verrez que sur le sujet de l'affaire Dreyfus j'ai résumé, et je crois impartialement, les thèses des deux partis opposés. » Je lui dis : « Vous êtes bien bon. Mais enfin l'innocence de Dreyfus est un fait non contesté. » Il changea la conver-

sation. Je suppose qu'il pensa : « Voilà un dreyfusard, et c'était bien à prévoir. »

Il se trompait. Je ne fus dreyfusard que malgré moi, et par l'abondance de naïves sottises qu'on lisait dans les journaux du parti militaire. Autrement j'apprenais avec calme qu'un officier d'état-major s'était pincé le doigt dans son propre tiroir. Car j'avais travaillé en passant sur l'histoire militaire ; je n'avais pas grande opinion de ces hommes violents et prudents ; et je méprisais particulièrement tout ce qui touche à l'espionnage et au contre-espionnage. Je me trouvais ainsi dans la position d'un arbitre sans chaleur. Toutefois quand il fut évident que les grands chefs s'honoraient presque d'une erreur, et en tiraient occasion de nous rappeler qu'ils nous gouvernaient, je me jetai dans la révolte, et je rattrapai mes amis dreyfusards. Nous jurâmes qu'on ne crierait point Vive l'Armée aux retraites militaires. Et discourant sur des bancs de square, avec l'appui des ouvriers de l'arsenal et des marins, nous fûmes maîtres de la ville ; et même nous préparâmes d'assez près une commune autonome, pour le cas, non invraisemblable, d'un coup d'État militaire. Je fus donc livré aux bêtes, je veux dire aux passions. Et dans ce feu je jugeai bien des choses et bien des hommes. Et c'est de là que je commençai à apercevoir les pièges de la politique. Aussi il me fallut lire de Marx et de Proudhon ce que je trouvais, et remonter au *Contrat Social*, où tous les fleuves de la révolte ont pris leur source.

Politique.

On eût dit que le monde des hommes s'éveillait. Une Université Populaire se fonda du jour au lendemain. Tous les jeunes en étaient. Nous parlions à la ville et dans les faubourgs. Non point pour instruire. Nous disions au peuple ce qu'il pensait. Nous dévoilions toutes

les tyrannies. Avec nous une partie de la sérieuse bourgeoisie, quelques officiers même, de terre et de mer. Nous apprîmes alors l'éloquence, qui suppose la fraternité toute généreuse. Jusque dans la campagne bretonne nous allions par voiturées. Je me souviens qu'un dimanche à Guémené-sur-Scorf, qui est une ville du XVIIe siècle, où l'auberge a des vitraux sur plomb, je parlai sous la halle, devant une masse paysanne qui riait aux bons endroits. Je leur prouvai que le diable n'existe pas. Ensuite je ne sais plus quel conseiller d'arrondissement fit danser la dame de pique aux sons du piston ; et puis il leur fit voir le fil noir, et tout le mécanisme du miracle, ce qui me semble encore aujourd'hui un très puissant moyen de mettre les enfants et les hommes en garde contre l'imagination. Un physicien, aujourd'hui très haut placé, en ce temps-là tout feu et tout gaieté, se levait de temps en temps pour certifier que les temps de la raison étaient venus. C'est alors que l'on comprend que le peuple, ce fils d'Esope, n'est jamais abruti ni endormi ; il n'est qu'abandonné. On s'est demandé quelquefois ce qu'il fallait d'abord lui apprendre. Il n'y avait rien à lui apprendre. L'esclavage des uns, l'infatuation et la férocité des autres, sont choses si claires qu'il n'y a qu'à les dire. Ce qui n'empêche que nos idées, vaille que vaille, retentissaient étrangement et merveilleusement dans ces auditoires. Certes nous n'attendions pas l'égalité ; nous la posions et la voulions à tous risques (j'en suis encore là) ; mais bien mieux nous la trouvions toute grande. Je sus à ce moment-là qu'il y a assez de bon sens pour faire une République. J'étais lyrique et violent. Un ami bien cher, qui est mort trop tôt, helléniste, latiniste, et poète, avait encore plus d'action sur nos auditoires, quoiqu'il fût d'abord suspect comme catholique déclaré. Et moi-même je l'entreprenais là-dessus, et il se défendait fort bien, ne voyant pas, disait-il, ce qu'il y avait de particulière-

ment irréligieux et immoral dans la messe. Et parce que nos discussions atteignaient toute violence, il me fallut bien réfléchir ensuite ; on ne réfléchit, en tout cas je ne réfléchis, que sur des paroles imprudemment lancées ; on les sauve d'abord, et là se trouve une certaine sophistique, qui fait partie de la pensée ; mais il faut pourtant rougir de cette facilité. Alors s'élève la doctrine. Or je suis assuré qu'en politique tout au moins il faut choisir d'abord. Encore maintenant je reviens au libre choix, comme si les preuves étaient de peu, et je jure de ma politique avant de l'examiner. Il faut convenir que les difficultés viennent ici, et très justement, d'un parti qu'on a pris ; et c'est pourquoi les arguments ne changent jamais les opinions. En ce temps-là, ce genre de facilité et de difficulté faisait comme un vide sonore devant moi. J'ajournais, sans savoir que j'avais raison d'ajourner. Le courage de penser vient de ce que l'on est d'abord suspendu dans le vide. On choisit le plus beau parti ; toute réflexion porte avec elle des regrets ; mais on a juré. Qui n'a pas juré ne sait pas penser. Ces choses m'étaient aussi sensibles que l'air ; et je n'avais pas peur. Maintenant je comprends qu'au contraire le solide se trouve par là, avec la précieuse résistance. Je devais mettre du temps à débrouiller l'écheveau politique, depuis toujours livré au chat.

(à suivre) ALAIN

LE BON VIN
DE MONSIEUR WESTON [1]

XIV. — Luke Bird demande Jenny.

Parce qu'il était jeune, les pensées de Luke Bird étaient plus directes, et plus sages s'il se peut, que celles de la plupart des gens. Il avait découvert de sa propre expérience que personne ne l'avait jamais écouté lorsqu'il parlait du salut de l'âme. Cela étant, Luke croyait, et, selon nous, raisonnablement, que si un homme possédait réellement une âme vivante, rien ne pourrait l'empêcher d'accorder la première et la meilleure de ses pensées, et sa préoccupation toute entière — comme un Chrétien se doit de le faire — à ce phénomène merveilleux qui doit le quitter et être emporté vers la gloire ou l'infamie au jour de sa mort.

« Mais un caractère divin de cette nature, poursuivait-il, doit être impossible chez l'homme, car dans presque toutes les actions de sa vie, l'homme dément catégoriquement une telle hypothèse. Par sa conduite, il a prouvé, et au delà, qu'il n'a pas d'âme. Quant au taureau de M. Mumby, c'est une autre affaire ».

Il était très clair pour Luke qu'à l'instant même où il avait nommé le Christ au taureau, l'âme du taureau s'était éveillée. Le taureau s'était tout de suite couché avec satisfaction, et, depuis ce jour, il avait toujours mangé tranquillement, sans jamais meugler : le taureau était devenu bœuf — sage et paisible créature.

1. Voir la *N. R. F.* des 1er Déc. 1935, 1er Janvier et 1er Février 1936.

Bien que Luke se glorifiât de cette conversion — aussi merveilleuse que celle de Saint-Paul — M. Mumby, qui souvent venait regarder son taureau, avait une autre conception. M. Mumby parlait du taureau à son fils. Il se plaignait de ses manières paisibles et inoffensives. Il le traitait même de paresseux, parce qu'il se préoccupait si peu maintenant des vaches ou des génisses. Il disait qu'il fallait le punir, et menaçait de le faire abattre.

Dans le champ où paissait habituellement le troupeau de M. Mumby, s'élevait un petit tertre qui, en Mai, était toujours couvert de primevères. Luke, parfois, après ses harangues au troupeau, grimpait sur le tertre, et contemplait le village, par les soirs d'été, quand les souffles de l'air sont tièdes. Quand il allait sur le monticule, il emportait un petit livre dans sa poche : l'*Exhortation à la Vie Sainte et Dévote*, de William Law.

Luke avait souvent vu de ce monticule l'une d'abord, puis l'autre ensuite, des filles Kiddle, en route vers la retraite du chêne, accompagnées par un homme qu'il supposait — c'était l'évidence même — être M. Grunter. Du monticule, il était possible de voir tout ce qu'on faisait sur le lit de mousse, et Luke Bird, qui aimait ce monticule, était de plus en plus assuré que les jeunes filles, et surtout les jolies petites Kiddle, étaient tout juste des créatures, et que l'homme, si bien pourvu qu'il fût par ailleurs, ne possédait certainement pas une âme vivante.

« Mais que la vue de ces choses ne vous affecte pas », lisait-il dans l'*Exhortation* de Law — un soir de Septembre où il était monté sur le tertre — « le monde est un grand rêve, et il y a peu de gens qui y soient éveillés ».

Luke Bird s'étendit sur l'herbe, souhaitant que le rêve lui apportât Jenny Bunce. Il regardait les douces fleurs de trèfle blanc qui s'épanouissaient pour la seconde fois de l'année. Jenny était aussi belle, mais son corps était plus chaud, et plus substantiel. Luke se prît à songer qu'il aurait dû la jeter à terre sur le lit de mousse, au lieu de la

laisser s'enfuir en riant, lorsqu'il l'avait aidée à descendre du chêne...

Il regarda les vaches pour se consoler. Toutes ces douces créatures étaient maintenant couchées. Le taureau était là, lui aussi, mais il ne donnait aucun signe de vouloir retomber dans le péché.

Une magnifique vache rousse du Devon, qui l'examinait tout en ruminant, avait un air si paisible et si saint que Luke sentît toute la vérité de la croyance Hindoue, laquelle accorde un caractère divin à ces animaux.

Jenny Bunce avait les mêmes yeux doux, qui savaient faire confiance et aimer tout à la fois — les yeux saints d'une créature de Dieu.

« Comme l'homme pourrait les maltraiter toutes les deux ! », pensait Luke. « Cette généreuse bête, si elle était grasse, on la mènerait sous un hangar tout empuanti de sang et de saleté, et on l'y assommerait... Et Jenny, peut-être en cet instant, était la proie de M. Grunter... ».

Luke descendit aussitôt du monticule, et s'en fut parcourir les chemins du village. Son bonheur avait disparu, et il trouva son nouveau fardeau — l'amour — lourd à porter. Il ne pourrait jamais plus être heureux jusqu'à ce que Jenny vînt à lui. Il avait besoin de posséder, pour lui tout seul, son beau corps potelé.

Luke Bird vécut d'étrange manière après cette dernière visite au monticule. Il n'y retourna plus pour parler de Jésus aux créatures : il se mit à leur parler de l'amour.

Toutes les bêtes reçurent ce nouvel évangile avec encore plus de joie qu'elles n'avaient reçu l'histoire de Jésus, et dès que l'automne fut vraiment arrivé, M. Bird sentit qu'il devait se rendre au cabaret, et avoir le courage de demander Jenny. Il en était arrivé à cette conclusion la veille de là visite de M. Weston à Folly Down.

Le temps était pluvieux ce soir-là, et Luke essaya en vain de boutonner son veston pour se défendre contre le vent qui se ruait le long des chemins en rafales courroucées.

Le vent le cueillit dans la cour du cabaret, et le jeta presque par terre. Après avoir frappé deux ou trois coups à la porte, au lieu de commencer par l'ouvrir, il attendit sous la pluie. Mais, à la fin, il frappa assez fort pour être entendu, et on lui cria d'entrer.

Il ouvrit timidement la porte de la taverne, et entra. Dans la salle, il trouva M. Kiddle, le patron Bunce, et le Squire Mumby. Ces Messieurs trônaient en grande pompe, pareils à trois rois, près du feu, et Christophe Colomb était toujours agenouillé au-dessus d'eux.

Luke Bird fit un pas en avant et parla. Mais personne ne fit attention à lui, puisqu'il ne commandait pas de bière. Par ailleurs, au moment où il était entré, la discussion, qui battait son plein entre le maquignon et le fermier, était beaucoup trop importante pour que les discours d'un amoureux eussent le droit de l'interrompre.

Tous deux parlaient chevaux — sujet qui, dans tous les foyers anglais authentiques, a le pas sur tous les autres. M. Kiddle venait de donner son avis, sanctifié par un juron approprié — un cheval, disait-il, pouvait boire douze gallons d'eau d'un seul trait, tandis qu'une vache n'en pouvait boire que huit.

Le Squire Mumby le contestait. Il croyait, disait-il, que son taureau pouvait boire autant que n'importe quel sacré cheval !

Or, c'était là précisément ce que le rusé Kiddle espérait, et le maquignon répondit séance tenante, plissant ses joues tachetées en une espèce de sourire, qu'il avait un cheval chez lui qui pouvait tarir un étang — « et le taureau n'en ferait pas autant » — et il pourrait le vendre à M. Mumby le lendemain matin, si le fermier se souciait d'acquérir ce phénomène pour trente guinées.

La conversation, que M. Kiddle amenait toujours aux guinées, s'arrêtait habituellement à ce point ; et c'est le moment que Luke choisit pour s'avancer courageusement et demander sa fille Jenny à M. Bunce.

M. Bunce sourit au jeune homme d'un air paternel, car c'était la première fois que Luke entrait au cabaret, et le patron voulait être aimable avec lui.

— Combien d'argent tu as économisé ? dit M. Bunce, en père avisé, qui aborde les questions de plain-pied.

— Pas beaucoup, répondit Luke avec respect, levant les yeux dans sa nervosité vers Christophe Colomb, et souhaitant vivement que le marin pût ajouter à son action de grâces pour avoir atteint l'Amérique, l'amour de Luke Bird pour Jenny. « Pas beaucoup, répéta Luke, mais le peu que j'ai sera pour Jenny... »

Le nom de Jenny fit battre le cœur de Luke ; il s'avança vers M. Bunce.

— Jenny n'est pas humaine, dit-il, elle est bien trop belle pour ne pas avoir d'âme. Tout en elle, la moindre parcelle de son corps est adorable ; les lobes de ses oreilles sont exquis, et son petit pied est fait pour être aimé. Je ne peux pas lui décerner plus haute louange que de vous dire, à vous que je languis d'appeler père, que c'est une créature, une bête des champs.

— Il n'est pas convenable, dit M. Bunce, de traiter de bête la fille d'un aubergiste.

— Je vous dis que c'est la plus haute louange que l'on puisse décerner, répondit Luke plein d'ardeur, car seules les bêtes ont des âmes. Elle aura la moitié de mon argent, elle mangera du pain blanc avec du beurre, et nous boirons l'eau pure du puits qui se trouve sous un saule, au bout du sentier.

M. Bunce se mit debout d'un bond, renversant son pot de bière. Il était très en colère.

— Les chevaux, je le sais fort bien, cria-t-il, et les taureaux détestables de certaines gens boivent de l'eau — parce qu'ils n'en savent pas davantage ! Mais il n'est pas permis, tu entends, de parler de boire de l'eau, même pour une fille, dans cette maison !

Luke parut décontenancé, mais il ajouta avec douceur :

— Je sais, M. Bunce, que Jenny ne sera pas si bien avec moi qu'au presbytère, mais je lui donnerai tout ce que j'ai. C'est la jeune fille que j'aime et je la veux !

M. Bunce se rassit. Il se rejeta en arrière sur le siège, et se mit à siffloter. Il avait l'air d'un sultan à qui un nomade du désert vient de demander une esclave. Il s'arrêta de siffler. Il hocha la tête lentement. Il parut réfléchir.

Luke attendait patiemment, le cœur sur les lèvres.

— Quand le temps viendra, dit lentement M. Bunce, où cette sacrée garce d'eau dans le puits près de la maison du saule sera changée en bon vin, alors Luke Bird pourra épouser Jenny Bunce, et coucher avec elle !

Le patron Bunce leva solennellement la main, avant d'ajouter : « C'est affaire à M. Weston. D'ailleurs, il ira vous voir. »

Luke se détourna avec un profond soupir, mais avant de se diriger vers la porte, il jeta un regard vers Christophe Colomb.

Christophe Colomb priait, et quelle objection à cela ? Quoique Luke fût faible par nature, il était hardi dans ses prières — et il pria pour que Dieu, le lendemain même, dans sa miséricordieuse bonté, remplît son puits de vin, et lui apportât Jenny Bunce pour femme.

XV. — La mort du Lièvre.

Le lendemain matin de sa visite à la taverne, Luke Bird errait par les chemins de Folly Down. Les saules et les fougères étaient tout ruisselants de rosée. Luke avait déjeuné de tartines de pain et de beurre roux, avec maint soupir. Mais dehors, la nature était toute à l'espoir, et il sentait que tout, et même la consommation de son amour pour Jenny, pourrait arriver ce jour-là.

Les litornes, ces oiseaux d'hiver, étaient arrivés à Folly Down. Un vol déjà cherchait sa nourriture dans un des

champs de M. Mumby. Luke aimait ces oiseaux, et il lui était toujours agréable de les voir, car pour eux l'Angleterre était un pays amical et charmant, même en hiver. Luke s'accouda sur la barrière du champ, et il dit aux litornes combien il aimait Jenny.

Luke avait l'habitude tous les matins de ramasser du bois pour son feu, et il choisit aujourd'hui une haie le long de laquelle il espérait que Jenny passerait, si Tamar l'envoyait par hasard à la boutique de M. Meek acheter des boutons, du liseré, ou du cirage. Luke avait une petite hache à la main, et il essayait avec sa hache de couper une branche de prunellier sauvage dans la haie.

Quoique la branche qu'il avait choisie fût morte, elle était solide, et les coups qu'il frappait ne l'entamaient guère. Parfois, un simple bout de bois ou une pierre peuvent avoir la résistance du roc lorsqu'un homme timide s'y attaque.

Cette racine morte de prunellier restait obstinément solide, et Luke avait beau lui porter coup après coup, c'était en vain. La nervosité de Luke s'accrut.

Frapper ainsi stupidement un petit bout de bois dans une haie ferait éclater de rire quiconque le verrait faire. Il aurait pu se procurer son bois à brûler avec bien moins de fatigue dans le bouquet de saules, car le saule est un arbre doux et qui cède, et, de plus, ils poussaient à côté de sa maisonnette. Mais il avait déjà ramassé toutes les brindilles mortes par là, et il ne voulait pas mutiler les douces branches qui, il le savait, se couvriraient de floraisons jaunes au printemps.

Luke était sur le point de renoncer à arracher la souche, quand un rire joyeux dans le sentier lui dit que Jenny, en route pour l'épicerie, s'était arrêtée afin de le regarder. Elle l'avait vu frapper, et Luke, qui n'aimait pas avoir l'air d'une femmelette devant elle, se remit à frapper. Cette fois il fut plus heureux ; il arracha la souche. Jenny lui sourit.

Luke se tourna vers elle, hors d'haleine.

— Est-ce que vous me permettez de vous aimer ? dit-il.

Jenny baissa la tête très bas ; elle se cacha le visage dans les mains et se mit à rire.

— Oh ! les autres disent toujours ça, remarqua-t-elle, dès qu'elle put parler — et Mme Vosper dit que j'ai bien l'âge de savoir ce qu'est l'amour.

Elle fit un léger mouvement du pied, et frappa timidement la boue.

— Ne vous en allez pas, Jenny, supplia Luke, car vous êtes la seule fille à Folly Down qui ait une âme, et vous devez en prendre soin.

— Mais n'ai-je pas un corps aussi ? dit-elle en riant. Regardez ! » Jenny déboutonna son manteau. Sous ce manteau, elle portait une mince robe noire de femme de chambre, assez décolletée. Elle lui sourit.

— Oh ! Jenny ! s'écria Luke en extase, car il était aussi ardent que romantique. Oh ! Jenny ! si seulement je pouvais...

— Ce n'est rien du tout, dit Jenny d'un air détaché. Les filles aiment bien ça...

Luke se mit à trembler. Il jeta sa hache et s'approcha d'elle. Jenny le regarda d'un air grave, son front se plissa. Elle se détourna vivement et disparut en un clin d'œil.

Luke descendit le chemin. Il laissa dans le fossé le bois qu'il avait coupé au prix de tant d'efforts. Il n'était pas d'humeur à se soucier du feu ce soir-là. Il voulait rencontrer quelque créature, une bête brute, pour lui confier son chagrin. Tous les animaux, croyait-il, étaient mieux traités que lui. Ils pouvaient folâtrer tout à loisir.

Luke sortit un peu du village et s'appuya sur une barrière. A peine était-il là, qu'un lièvre s'approcha de lui. Ses yeux noirs exprimaient l'affreuse terreur qui le tenaillait. A bout de forces, il ne pouvait plus bouger. Luke n'avait jamais vu de sa vie créature dont les souffrances fussent plus intenses et plus réelles que celles de ce lièvre. La pauvre

bête regardait Luke craintivement, mais n'avait pas la force d'aller plus loin.

Luke n'eut qu'un instant pour s'apitoyer, car voici qu'un énorme lévrier bondit sur l'animal. Le lièvre poussa un cri de douleur, et le chien le jeta de côté, mort. Le chien avait forcé le lièvre pour s'amuser, et il s'en allait maintenant à grands bonds dans la direction d'où il était venu.

Une brume légère s'abattit. Luke, toujours accoudé à la barrière, regardait un talus verdoyant du côté de la ferme des Mumby.

John et Martin Mumby entraînaient leurs chevaux de chasse, et les montaient en direction d'un petit ruisseau qui faisait couler son mince filet dans la vallée de Folly Down. Les chevaux se détournaient et refusaient de sauter. Les Mumby les cinglaient de coups de cravache. Ils les firent retourner dans la prairie et, de nouveau, les lancèrent vers le ruisseau. Les deux bêtes se dérobèrent. Les Mumby, debout sur leurs étriers, les cravachèrent encore une fois. Ils firent le tour du champ au grand galop, les accablant de jurons et de coups. Enfin, ils revinrent devant le ruisseau, et cette fois les chevaux sautèrent.

Luke Bird rougit. Son cœur l'accusait dans sa poitrine. Deux fois en l'espace de cinq minutes, il avait désiré être aussi brutal que les Mumby, et, lorsqu'il avait vu le chien sauter férocement sur le lièvre épuisé, le chien n'avait rien fait d'autre que ce qu'il avait désiré faire à Jenny Bunce.

Il aurait fait pire que le chien. Le lévrier avait laissé le lièvre mort sur l'herbe, mais Luke aurait déchiqueté Jenny membre à membre dans l'excès de son amour. Et puis, il avait vu les chevaux si cruellement battus. Mais pourquoi Jenny n'était-elle pas une jeune pouliche qu'il aurait fait sauter le ruisseau ? Il la battrait bien plus que les Mumby n'avaient battu leurs chevaux. Pourquoi l'avait-il laissée s'échapper si aisément ? Il aurait pu l'étourdir d'un coup de hache, et alors il en aurait fait à son gré...

Il passa ce jour de Novembre à errer dans les champs.

Il se figurait sans cesse qu'il voyait le chien bondir sur le lièvre, et les Mumby cingler de coups leurs chevaux peureux. La lande, les collines, le clocher, et même les chardons secs et les broussailles jaunies, le faisaient penser à Jenny.

La terre s'était vidée de tout, sauf de Jenny. C'était un pays noir et morne. Il voulait être uni à elle, ou mourir.

Dans tout ce qu'il faisait maintenant ou voyait, il ne pouvait penser qu'à Jenny. Ce qu'il mangeait, c'était Jenny : quand il coupait le beurre roux, c'était sa chair qu'il partageait, et il étendait sa chair sur son pain. Dans sa petite pièce, il était seul au milieu d'un grand vide. Rien, rien sur la terre ne pourrait remplir ce vide, que Jenny.

Il se leva soudain de sa chaise tout en mangeant, se précipita dans sa chambre, et se jeta sur son lit ; il croyait, dans les affres de son amour, que Jenny devait l'attendre là-haut. Il étreignit la couverture, imaginant qu'il couvrait son corps de baisers, depuis la tête jusqu'aux pieds. Il ferma les yeux, accablé par son désir, et crut qu'il tenait encore Jenny, Jenny toute entière contre lui, telle qu'il l'avait eue quand il l'avait aidée à descendre du chêne.

Luke erra sans but à travers la lande où paissait un vieux cheval. Par un heureux hasard, ce cheval, qui au temps de sa jeunesse avait été un cheval de chasse bien dressé, et souvent caressé par les dames, était sorti de l'esprit de M. Kiddle, qui l'avait d'abord offert à bas prix à l'équarrisseur. Aussi, au lieu de mourir d'une mort affreuse sur un cargo, ou dans un wagon à bestiaux en France, ou sous le hangar de l'équarrisseur, il vivait encore en paix, tranquille sur la lande, à écouter les discours de Luke.

— Seule une humble créature comme toi, disait Luke, lui caressant l'encolure, est faite pour m'écouter. Je ne sais pas grand chose de l'amour, sinon ceci maintenant, que dans toutes ses ramifications, dans tous ses aspects multiples, il faut user de lui généreusement. L'amour est la seule chose au monde : tout le reste n'est qu'ennui mortel et amertume d'absinthe. Dans ses envolées les plus folles,

dans ses attitudes les plus grotesques, l'amour reste sans tache. Tous les jeux qui se rassemblent autour de ce merveilleux aimant devraient être traités par tous les Comités du monde entier avec tolérance et grandeur d'âme. Et les aberrations les plus étranges de l'amour, ses expressions les plus déformées et les plus fantastiques, devraient être considérées par les magistrats comme la rage même de Dieu !

A côté de la saulaie, quand il fut assis encore une fois dans sa maisonnette, Luke tendit l'oreille pour saisir le bruit des pas de Jenny dans le chemin.

— Mais à quoi sert d'écouter, murmura-t-il tristement, puisqu'il n'y a que de l'eau dans le puits !

XVI. — Vieilles histoires.

Luke avait été auparavant partisan de l'abstinence, mais le pouvoir souverain de l'amour venait d'opérer en lui un changement singulier... Ses opinions étaient toutes différentes maintenant : il désirait ardemment, de tout son cœur et de toute son âme, que le puits contigu au bouquet de saules fût bientôt rempli de vin.

Luke était tout changé aussi à d'autres égards. Les saules, dont le doux feuillage en été, lorsque souffle le vent, brille comme de l'argent, lui avaient dit que s'il voulait savoir ce qu'était le paradis, il lui fallait le chercher en Jenny Bunce. Il savait que si elle venait à lui, il ne prêcherait jamais plus. Il laisserait toutes les créatures se comporter à leur fantaisie, pourvu qu'il pût écouter le vent dans les saules, en tenant Jenny dans ses bras.

Pour M. Weston, Luke supposa qu'il se pouvait que ce fût le directeur de la brasserie de Maidenbridge, où il était autrefois employé, qui était venu à Folly Down. Il savait que la firme Hop & Cie vendait du vin tout aussi bien que de la bière.

Luke Bird se rappelait bien le dernier directeur, un grand

bonhomme à éclats, avec une énorme barbe, qui se vantait habituellement de boire du porto avec Lord Bullman comme au bon vieux temps, c'est-à-dire jusqu'à ce que les messieurs mis en gaieté roulassent sous la table. Il était plus que probable que M. Burleigh s'était tué à boire, et le visiteur de Folly Down pouvait bien être le nouveau directeur du service des ventes à la brasserie.

Aucun lieu au monde ne peut être plus paisible et coi, et aucun foyer mieux prêt pour l'amour, qu'une minuscule chaumière aux abords d'un humide bouquet de saules. Et aucun lieu au monde n'était davantage fait pour un jeune homme dont le cœur était toute ardeur et soupirs, et dont les désirs allaient tous vers une jeune femme, que la chaumière de Luke.

M. Bird avait laissé sa porte ouverte en sortant, et, allumant une bougie à son retour, il s'aperçut qu'une petite chouette s'était réfugiée chez lui.

L'oiseau s'était perché sur la bibliothèque. Si les pensées de Luke avaient été autres, il aurait parlé de Jésus à l'oiseau, mais maintenant, au lieu de cette histoire, il parla de Jenny à la petite chouette, et le Seigneur dans les Cieux, sachant que Luke était plein d'amour, le loua. La chouette écouta avec attention, cligna des yeux, et s'envola.

Luke Bird était assis à côté de sa table vide ; ses pieds reposaient sur les dalles humides que l'eau faisait soulever. Il regarda dans la nuit qui s'était un peu éclaircie.

Luke avait si souvent contemplé l'acte charnel de l'amour, que son esprit avait été en quelque sorte tout rempli de la cruauté de la nature. Mais maintenant il n'envisageait que la conséquence la plus durable de cet acte, ce long dérou- lement du temps dans la joie, quand tout va bien.

Folly Down, ses chemins adorables, les prairies, la lande, les ruisseaux alertes, les papillons bruns et fauves de l'été, tout le monde serait à lui, s'il épousait sa plus belle habitante. Et elle, si simple, si bonne, lui prendrait la main,

et le guiderait à travers tous les endroits épineux, si d'aventure il s'en trouvait.

En revenant à sa chaumière, il avait passé à côté de son puits et avait regardé au fond. Le puits n'était pas très profond, et bien qu'il fût maintenant plein jusqu'au bord, Luke ne croyait pas qu'il pût contenir plus de trente gallons, et cette quantité de vin suffirait à le remplir.

Luke Bird n'avait jamais eu de sens pratique, mais l'amour lui en donnait maintenant. Il supposait que M. Weston, puisqu'il était déjà venu une fois au village — Luke connaissait les habitudes des brasseurs — ne pouvait manquer d'y revenir une fois par quinzaine. Il décida que s'il achetait un gallon de vin à chaque tournée de M. Weston, le puits serait plein en un peu plus de douze mois, et M. Bunce alors ne pourrait lui refuser Jenny.

Luke ne voulait pas être pris au dépourvu devant tout accident inattendu qui pourrait surgir. Et si M. Weston transportait son vin dans un baril ? Il lui faudrait alors trouver quelque chose pour y verser le vin qu'il espérait acheter. Luke Bird fouilla dans la pièce, et il eut bientôt la chance de découvrir deux cruches de terre qu'il avait achetées à un bohémien. Il les disposa sur la table.

Ensuite, il chercha sa tirelire, et il en sortit toutes les pièces qu'il y trouva. Cela faisait environ deux livres, tout en argent. Il les plaça sur la table à côté des cruches.

Puis, Luke tira sa chaise du côté de la porte ouverte, et il écouta. Une douce brise du soir entra et fit vaciller la bougie. Luke ouvrit l'*Exhortation* de Law, et abrita la chandelle derrière le livre. Si pareille chose était arrivée autrefois, avant de penser à Jenny, il aurait composé un beau sermon pour le taureau de M. Mumby, sur la façon dont l'esprit de lumière était protégé par la religion véritable.

Mais maintenant, son seul désir était que la bougie ne s'éteignît pas, afin que le marchand de vin pût voir la lumière dans sa cabane en passant, et s'y arrêter. Il était sûr que M. Weston viendrait. Il n'avait qu'à attendre, et le

commerçant apparaîtrait. Folly Down est un si petit village que, bien que Luke habitât au bout du chemin, il pouvait entendre toutes les voix qui parlaient à côté du pré communal.

Le hasard voulut que, tandis qu'il attendait M. Weston, Mme Meek finît son repassage et ouvrît la porte. Un instant plus tard, Mme Grunter, ayant entendu le geste de sa voisine, ouvrit la sienne pareillement.

Luke avait déjà écouté ces deux femmes bavarder. Et maintenant, à les entendre, il se mit à penser quel beau sermon, s'il n'avait pas été converti à la nouvelle religion de l'amour, il aurait pu prêcher au taureau de M. Mumby. Un sermon sur les voix du village qui n'en finissent pas de bourdonner, les voix qu'on peut entendre sur le pas de toutes les portes villageoises, d'un bout à l'autre de l'univers. Tous les brins de paille, tous les morceaux de papier déchirés et emportés par le vent, parviennent aux commères pour qu'elles en fabriquent de jolies histoires, et meublent une soirée étouffante. Il faut tout dire, on ne peut rien cacher, et même un chuchotement d'autrefois, complètement oublié, devient à la longue une véritable histoire. Tout en attendant, M. Weston, Luke écouta ce qu'on disait.

— Le soir est long, remarqua Mme Meek.

— Et bien drôle aussi, répondit sa voisine, car mon mari Jean est devenu fou. Le voilà qui vient de prendre sa pelle et sa pioche !

— Il n'est pas saoul, par hasard ? demanda Mme Meek, car un homme qui a bu fait de drôles de choses : mon mari à moi est rentré l'an dernier à Noël avec les deux mains brûlées.

— Un accident, je suppose ? demanda Mme Grunter.

— Eh oui ! et nous avons de la chance de tenir de l'huile d'olive au magasin ! mais c'était parce qu'il avait voulu attraper une flamme ou deux pour se chauffer chez lui, voyez-vous ! C'était Kiddle qui payait la tournée, et plus Meek buvait, plus il s'approchait du feu, et à la fin, au

moment de partir, il a jeté ses mains dans le feu. — Mais pourquoi donc John a pris sa pioche à cette heure de la nuit ?

— Il n'a pas dit grand chose, répondit Mme Grunter. Seulement il a parlé de ce soulier qu'il avait enterré avec Ada Kiddle, et il fallait qu'il allât le chercher.

— On aime bien avoir ce qui est à vous... remarqua Mme Meek.

— Bien sûr, répondit sa voisine, et Grunter n'est pas homme à permettre au sien de reposer en paix, comme il est écrit sur la pierre, et sa pelle et sa pioche finiront bien par le trouver.

— C'est pas de la folie de vouloir le sien, remarqua Mme Meek.

— Mais c'est de la folie, répliqua Mme Grunter, de dire à une bonne chrétienne que Dieu Tout Puissant est à Folly Down, et que deux sacrés soleils brillent dans le ciel !

— Et qu'est-ce qu'il a encore dit ? demanda Mme Meek.

— Seulement un mot, répondit sa voisine — c'est que j'avais pas besoin de me presser pour faire frire les saumons, parce que la vie éternelle était venue et que les poissons pouvaient bien cuire mille ans avant d'être mangés.

— Il parlera différemment quand l'heure de souper viendra, remarqua Mme Meek. Mais comment se fait-il que M. Grunter n'a pas pensé à son soulier avant ?

— Il lui faut des années avant de penser à autre chose qu'aux femmes, répondit Mme Grunter, bien qu'il soit revenu en boîtant à la maison ce jour-là, et maudissant les cailloux.

Le silence s'établit, puis Mme Meek reprit.

— Le temps est lent, têtu comme une bourrique, dit-elle, dans un petit village où il y a pas grande nouvelle à raconter. Le temps va aussi lentement qu'une vieille vache pour nous, et la Ford près du commun ne bouge pas, comme si elle avait pris racine sur la route.

— Le petit Tommy Barker a regardé dans l'auto, et il a dit qu'il avait vu quelque chose qui dormait dedans,

et qui n'était pas une bouteille, remarqua Mme Grunter.

— J'espère que ça n'est pas une vilaine chose, dit Mme Meek avec nervosité.

— Non, non, répondit l'autre. Tommy a dit que ça n'était rien de vilain, et peut-être que c'est pour la vente, parce que les marchands trouvent toujours des acheteurs pour leur camelote.

Mme Meek devint pensive.

— Ce soir a été bien calme et triste, dit-elle, comme le soir où on a trouvé Ada Kiddle morte, et Dieu sait si mes cors m'ont fait mal, et quelque chose arrive toujours quand ils me font mal.

— Je me rappelle quand Ada s'est noyée, moi aussi, dit Mme Grunter, et la veille de sa mort, elle m'a demandé comment une pauvre fille pouvait en finir.

— Et qu'est-ce que tu lui as dit de faire ? demanda Mme Meek.

— J'ai dit à Ada, répondit Mme Meek, qu'à Dodderdown les gens se pendaient, à Madder on se coupait la gorge, mais à Folly Down on préférait se noyer.

— Tu n'as pas parlé de l'étang du Squire Mumby, pourtant ? demanda Mme Meek.

— Si, répondit Mme Grunter, je lui ai dit qu'il n'y avait pas de vipères, comme les gens le racontent, mais seulement quelques gros crapauds.

— Ada était belle dans son cercueil, dit Mme Meek.

— Pas si belle que Jenny Bunce doit l'être sous le chêne, répondit Mme Grunter.

Luke Bird soupira. Il était amoureux, et il ne perdait pas un mot.

Les deux voix continuèrent. Elles semblaient parler d'un festin où chaque plat était succulent. Elles en mangeaient avec délices. Elles racontaient de vieilles histoires. Elles dirent comment Mme Vosper, qui, un jour, ramassait du bois dans la haie du presbytère, avait regardé par un trou dans la serre de M. Grobe. Et il y avait Alice Grobe

qui folâtrait avec son mari, et M. Grobe répondait à ses espiègleries avec douceur et comme il se doit, usant de ces façons simples et discrètes dont un homme simple, depuis l'origine des temps, s'est toujours servi pour calmer une fille amoureuse.

Quand l'histoire fut terminée, Mme Grunter déclara :

— Quelqu'un a mis la voiture en marche, et il vaut mieux que les femmes soient dans leur maison ce soir, si toutefois le patron Bunce dit vrai !

Et, afin de paraître encore plus chaste que sa voisine, Mme Grunter rentra la première.

XVII. — M. Weston lit un chapitre.

Luke Bird contemplait les ténèbres au delà de sa porte, et, de temps en temps, comme le roi Alfred, il regardait sa chandelle.

Il regardait sa chandelle avec anxiété. Il n'avait pas d'huile pour la lampe à la maison, et cette chandelle était la dernière. Si elle s'éteignait, M. Weston ne voyant pas de lumière, passerait sans s'arrêter. Luke n'achèterait pas de vin, et n'aurait aucune chance de conquérir Jenny. Et si Jenny ne venait pas à lui, que ferait-il ?

Il pourrait prêcher aux vers : peut-être ceux-ci, avaient-ils droit au salut grâce à leur prodigieuse industrie — ne faisaient-ils pas et ne défaisaient-ils pas les montagnes ? Non, c'en était fini à jamais de sa prédication ! Il ne pourrait pas, après la perte de Jenny, prêcher même aux vers !

Alors, il lui faudrait prendre le même chemin qu'Ada Kiddle. Si sa bougie s'éteignait, il marcherait dans les ténèbres jusqu'à l'étang de Folly Down.

La bougie n'avait plus qu'un pouce de substance. La douce brise terrestre entra encore une fois dans la pièce, apportant avec elle le parfum des bois humides, la lourde senteur des végétaux pourris mêlée à la suavité rafraîchis-

sante de la terre mouillée. Le vent s'empara de la chaumière et Luke en fut tout caressé.

Il tressaillit sur sa chaise. La douce brise avait alangui ses sens un moment, et maintenant il lui sembla qu'il s'éveillait. Toute sa religion de naguère était devenue cette unique et simple chose : Jenny Bunce. Elle était l'incarnation de la bonté de Dieu envers l'homme. Se pouvait-il qu'une si douce merveille fût faite pour lui? Non ! Il était plus vraisemblable que l'union se consommerait entre lui et les crapauds dans l'étang de M. Mumby. Il fut alors possédé d'une ferveur si puissante qu'il en versa des larmes. Elle pouvait être à lui. Jenny existait dans ce monde, elle était faite et façonnée pour la délectation, et lui seul pouvait la cueillir.

Soudain Luke regarda sa bougie. Il attendait depuis longtemps déjà, pourquoi donc ne s'était-elle pas éteinte ? La bougie brûlait toujours. Luke enfouit sa tête dans ses mains ; il n'osait plus lever les yeux, de peur de la trouver consumée.

Lorsque, de nouveau, il se tourna vers l'extérieur, il vit une Ford arrêtée près de son portail, et un étranger debout sur le seuil, qui évidemment attendait qu'on le priât d'entrer.

Aux yeux de Luke, M. Weston apparut tout de suite comme un vieil ami — que dis-je, bien plus que cela ! il semblait être un ami dont Luke avait beaucoup entendu parler toute sa vie, mais qu'il n'avait jamais vu.

Il ne savait pas à qui M. Weston ressemblait. M. Weston avait en lui quelque chose du Squire de Dodder, et puis Luke pensa qu'il ressemblait légèrement à Sir James Hop.

Mais nulle part, pas même à l'auberge, M. Weston ne se sentit plus à son aise que chez Luke Bird. Il s'assit sur un petit tabouret de bois, avec autant de plaisir que si le siège grossier avait été un trône royal de marbre blanc, et il examina M. Bird de la façon la plus aimable et la plus paternelle.

— Vous me faites beaucoup penser, dit Luke, à notre honnête et bon pasteur, M. Grobe, qui sait tous les hymnes de Cowper par cœur.

— Je les sais moi aussi, dit M. Weston.

— Et vous aimez Cowper autant que M. Grobe ?

— Oui, répondit M. Weston, et j'ai toujours été grandement navré pour lui qu'il fût si acharné dans sa croyance à la Bible.

— Et faisait-il mal ? demanda Luke.

— Certes oui, répondit M. Weston, car nul poète ne doit jamais croire aux paroles d'un autre poète, si vraies qu'il tienne les siennes propres. Le pauvre Cowper n'a jamais compris ça. Les meilleurs livres doivent avoir une fin malheureuse : c'est leur seule chance de succès. Je suis écrivain, M. Bird.

Luke s'inclina.

— Mais ce ne fut point de ma faute si Cowper devint fou, car je place autant, sinon plus, d'espoir dans mon livre à moi (à son grand dam, je le crains) que quiconque. Il faut que vous sachiez que le pessimisme est la meilleure et la plus durable matière du commencement à la fin· Mais vous intéressez-vous à la littérature ? demanda M. Weston d'un ton amusé.

— Je lis *l'Exhortation* de Law, répondit Luke.

— Dans ce cas, s'écria M. Weston enchanté, vous devez un peu connaître mon ouvrage.

M. Weston baissa la tête modestement et regarda par terre. Puis, il leva les yeux vers Luke, et, fixant les siens :

— Michel et M. Grunter, dit-il avec nervosité, ne veulent jamais m'écouter, mais que diriez-vous si je vous récitais un petit chapitre ?

— Rien ne me ferait plus de joie, répondit Luke Bird.

M. Weston se mit debout, et déclama d'admirable façon le psaume Cent-Quatre.

— Etes-vous sûr, vraiment, que vous n'avez pas une trop piètre idée de cela ? demanda-t-il à Luke en se rasseyant.

— Non, répondit Luke, je l'aime beaucoup, je vous assure.

— Je ne voulais d'ailleurs faire qu'un tableau, dit M. Weston, mais si j'avais les épreuves en mains maintenant, quand je pense à tout ce qu'on a objecté à mes écrits, je changerais certainement le dernier verset.

— Je sais ce que vous diriez, dit Luke souriant ; vous diriez : « Que les critiques soient balayés de la terre ! »

M. Weston approuva. Il regarda Luke un moment avec beaucoup de tendresse.

Luke était sûr qu'il pouvait se confier entièrement à M. Weston. Il lui raconta son travail à la brasserie, car bien qu'il ne crût plus que M. Weston fût associé ou directeur là-bas, il savait bien que n'importe quel marchand de vin pourrait comprendre les épreuves qu'un jeune réformiste de la tempérance avait dû subir en un tel lieu.

M. Weston l'écouta attentivement et avec bonté.

Luke lui décrivit son travail de commis, puis il se mit à raconter sa première visite à Dodder, son aventure d'amour là-bas, et sa première tentative de conversion des paysans.

— Mais ici, soupira Luke, j'ai prêché mon dernier sermon au taureau de M. Mumby.

— Je suis heureux que ce soit votre dernier, dit M. Weston, car un taureau est une de ces bêtes qu'une leçon de théologie pourrait bien rendre fou furieux. Mais dites-moi, M. Bird, n'aimeriez-vous pas faire quelque chose dans ma ligne ? Savez-vous ce que je vends ?

— Oui, répondit Luke Bird, j'ai vu votre annonce dans le ciel, et j'aime Jenny Bunce.

— Depuis combien de temps l'aimez-vous ? demanda M. Weston,

— Je j'aime, répondit Luke, depuis le jour où je l'ai vue fuir M. Grunter et rester suspendue à une petite branche du chêne par son jupon. Je désirais alors la prendre toute entière dans mes bras, et je crois qu'elle est la seule, parmi toutes les femmes, à posséder une âme à sauver.

— D'accord, remarqua M. Weston, car, de même que Dieu est amour, l'âme d'une jeune fille, quand elle est jolie, est amour pareillement.

M. Weston rougit alors, comme il arrive parfois à un commerçant lorsque, dans ses efforts pour contenter un client et faire une nouvelle connaissance, il a par inadvertance laissé échapper un secret sur son affaire. Il se trouvait, certes, incapable de rattraper ses paroles ou de les changer. Mais, avec l'esprit alerte d'un marchand, il lui fut aisé de remettre la question sur le terrain pratique.

— Je crois qu'il est de mon devoir de vous dire maintenant, déclara M. Weston, avant que nous traitions, que, à l'exception du clergé nanti, des squires, de la noblesse et des membres du Parlement (que nous pouvons toujours faire payer en leur envoyant certain encaisseur dont je tairai le nom) à l'exception de ces messieurs, la maison ne livre ses marchandises qu'au comptant.

Luke Bird se précipita vers la table. Il tendit à M. Weston tout l'argent qu'il avait économisé.

— Et maintenant, dites-moi, demanda Luke vivement, quelle quantité puis-je acheter avec ? car M. Bunce ne me donnera pas sa fille tant que mon puits ne sera pas plein de vin.

M. Weston se pencha vers Luke, et lui dit avec gravité :

— Que boirez-vous, s'il n'y a pas d'eau dans votre puits, mais seulement mon bon vin ?

— Je n'y ai jamais pensé, dit Luke, le souffle coupé.

— Mais que boirez-vous donc ? reprit M. Weston, avec encore plus de gravité.

Luke resta silencieux. Il baissa la tête et médita. Puis il se dressa d'un bond et tendit la main à M. Weston.

— Si votre bon vin, Monsieur, s'écria-t-il, peut faire de Jenny Bunce ma fiancée, elle dont l'âme est amour, je boirai votre bon vin à jamais !

M. Weston se leva de son escabeau, et serra chaleureusement la main de Luke.

— Vous l'aurez, dit-il. Et maintenant, allez à votre puits, et tirez-moi une gorgée d'eau !

XVIII. — Un mariage a Folly Down.

Luke Bird prit une des grosses cruches de terre et s'en fut dans le sentier.

Comme il passait le portail de son jardin, il entendit un doux soupir. Luke plongea son regard dans l'obscurité, mais il ne vit personne — il crut que le soupir était sorti de la Ford. Mais c'était un soupir si doux, — doux comme celui d'un enfant endormi qui rêverait un rêve de joie.

Le soupir se fit de nouveau entendre, plus assoupi, plus heureux.

— Quel enfant ou quelle jeune fille, pensa Luke, choisirait une Ford pour y dormir ? Et d'ailleurs le son venait-il bien de là ?

Un vent léger se mit à bruire dans les saules — peut-être était-ce seulement ces arbres suaves qui avaient soupiré ? — les saules lui avaient toujours paru soupirer avec lui à tous ses chagrins.

Si tendre avait été pour lui ce petit bois, qu'il avait eu souvent la nostalgie — craignant ne jamais avoir Jenny — d'y creuser sa propre tombe, et d'y mourir, sachant que les arbres le pleureraient et lamenteraient à jamais son amour non payé de retour.

— Oui, pensa-t-il, ce sont les saules qui ont soupiré. Les étoiles qui avaient percé un moment étaient redevenues obscures, et les ténèbres froides et humides enveloppaient toute chose. Luke Bird s'avança dans la nuit et se jeta sur quelqu'un.

— Je suis le patron Bunce, s'écria l'apparition que Luke avait bousculée, et me voilà dehors à la recherche de Grunter. Une fois j'ai cru que je le tenais, car il y avait un homme et une fille sous le chêne, mais quoique je n'ai pu

savoir qui était l'homme, aucun des deux n'était Grunter.

— Je n'en sais pas plus que vous, M. Bunce, qui était l'homme dit Luke, mais j'ai entendu tout à l'heure Mme Grunter dire à Mme Meek que son mari était devenu fou.

— Oh ! ces femmes ne disent rien de vrai, s'écria M. Bunce, et c'est que j'ai, moi, une question à poser à Grunter — je veux lui dire : « As-tu, ou n'as-tu pas fait ce qui est défendu avec une de ces filles ? »

— Et s'il n'est pas coupable, qu'arrivera-t-il ? demanda Luke.

— Alors, c'est Dieu qui le sera, cria le cabaretier.

Luke mit vivement la main sur la bouche de M. Bunce.

— Vous n'avez pas besoin de crier, dit-il. Dieu n'est pas sourd !

— Hé ! ne m'étouffe pas ! haleta le cabaretier. Ah ! c'est une soirée bien étrange, car le Squire Mumby est devenu généreux, ce qui est bizarre et curieux — il nous a payé à boire à tous, et il dit que la vue du marchand de vin lui a donné une soif que la bière ne peut pas étancher.

— Vous avez laissé ces messieurs satisfaits, j'espère ? demanda Luke, qui voulait être gentil.

— Oui, oui, répondit M. Bunce. Je les ai laissés chantant les louanges de M. Weston. Chacun s'est imaginé que M. Weston peut faire, bien mieux qu'eux, tout ce qu'ils savent faire. « Weston », a dit Kiddle non sans jalousie, « promettrait toutes les vaches du Paradis » — (c'est ainsi que s'appelait le champ de M. Kiddle) — à un pauvre diable pour empocher dix sous ! » Ensuite, c'est Vosper qui a parlé : « C'est dommage », a-t-il dit, « que ma bonne femme ne connaisse pas la ville de M. Weston, car alors nous entendrions quelque chose sur ce qui s'y passe ». « Lord Bullman ne pourrait pas boire comme lui », a dit le Squire Mumby.

Le patron Bunce éclata de rire.

— Nous avons vidé deux barils, cria-t-il, et Kiddle a bu autant que le taureau dont il parlait. Mais qu'est-ce que tu fais dans la nuit noire ?

— Moi, répondit Luke Bird, je vais au puits tirer un peu d'eau pour M. Weston.

— Il ne boit pas d'eau, s'écria Bunce, et s'il y a du vin dans ton puits, tu peux mettre Jenny dans ton lit ce soir même !

— Mais est-ce que Jenny viendra ? demanda Luke.

M. Bunce leva la main dans l'obscurité.

— Tu es un homme, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

— Oh oui ! répondit Luke vivement.

— Et Jenny ? demanda M. Bunce, qu'est-ce qu'elle est ?

— J'ai des raisons pour croire, dit Luke, à voix basse, que Jenny est une jeune femme.

Le patron Bunce éclata d'un rire bruyant.

Luke le conduisit au puits. Luke lentement souleva le couvercle. Il se baissa et remplit la cruche.

A peine la cruche eut-elle touché l'eau, qu'une merveilleuse odeur de vin frais, à peine débouché, mais d'un cru ancien et bien à point, embauma l'air humide du soir.

M. Bunce demanda la cruche. Il la porta à ses lèvres, et but à longs traits. Luke replongea la cruche dans le puits. Le puits était plein de vin.

Luke Bird s'en retourna à sa chaumière. Il trouva M. Weston en train de lire *l'Exhortation* de Law. Comme il entrait, le marchand de vin lisait à haute voix, d'un ton plutôt désapprobateur :

« Pourquoi un jour nous paraît-il négligeable ? Parce que nous avons les années à lui opposer. C'est la durée des années qui nous le fait paraître si peu de chose ».

— Je ne suis pas de cet avis, dit M. Weston, car je considère qu'un jour vaut bien dix siècles. Et, dans mon livre, je donne à chaque jour de la semaine son importance.

Luke posa le vin sur la table, et, cela fait, il alla embrasser M. Weston. Le marchand de vin lui rendit sa politesse.

— Un bon commerçant aime un client reconnaissant, dit-il.

Il prit Luke par la main, et le mena jusqu'à la Ford.

— Regardez là-dedans, dit-il.

Au lieu d'un tonneau de vin rouge, il y avait, derrière le rideau de la voiture, Jenny Bunce, profondément endormie. Luke n'hésita pas une seconde ; il la souleva dans ses bras, la porta dans sa maisonnette, et la déposa sur son lit. Là, elle s'éveilla à demi, et se blottit contre lui.

M. Weston ferma doucement la porte — il avait joint leurs mains dans le petit salon. Il monta ensuite dans sa Ford, et s'en alla.

XIX. — Martin Mumby raconte une courte histoire.

Les deux fils de M. Mumby, John et Martin, fumaient des cigarettes dans la salle à manger de la Ferme du Chêne. Ils n'avaient pas songé à poursuivre Jenny ce soir-là, et ils étaient rentrés chez eux pour se raconter leurs aventures.

Mme Mumby, dont la seule préoccupation dans la vie était de cueillir les œufs que ses poules pondaient (et elle était très contrariée lorsqu'elles perdaient leurs œufs dans les orties) avait, toute douceur et cheveux blancs, servi à souper à ses fils, puis elle était allée se coucher. Les domestiques, femmes d'âge mûr et respectables, que Mme Mumby avait sagement choisies pour leur laideur, étaient aussi montées dans leurs chambres de bonnes. M. Mumby était toujours au Cabaret de l'Ange. Toutes les pendules de la maison s'étaient arrêtées à sept heures.

Martin était assis à côté de la grande table de la salle à manger, se balançant sur sa chaise, et jouant avec un verre à vin vide, qu'il essayait de faire tenir en équilibre sur le bout de son petit doigt. Malheureusement pour eux, ces jeunes messieurs n'avaient aucune boisson pour accompagner leur cigarette, car la carafe de Xérès sur la desserte était vide, et leur père prudent fermait toujours à clé la porte de la cave, et, comme M. Grunter pour celle de l'église, il la portait toujours dans sa poche.

Les jeunes gens étaient assis, et leur humeur n'était pas des plus gaies. Ils n'avaient rien à boire. Ils étaient aussi contrariés, et à bon droit, du fait qu'un certain passe-temps, qui a toujours été l'unique amusement de l'homme, et qui engendre toutes les autres joies, leur était, pour le moment du moins, refusé.

Il y a des heures dans la vie, ils le savaient, où, par force, il faut bien s'adonner à des plaisirs de moindre importance que celui qui est le seul captivant pour les jeunes gens.

Mais, pour l'instant, une chose noire et sans visage était présente à côté d'eux, et ne manifestait pas autrement sa présence que par un sentiment d'affreuse dépression dans leur cœur.

Jamais de toute leur vie, John et Martin Mumby n'avaient désiré plus avidement un verre de vin que par cette soirée de Novembre.

Lorsqu'ils avaient quitté le chêne pour rentrer chez eux, ils avaient reniflé une odeur étrange, et, de toute évidence, certainement très inattendue dans un village aussi perdu que Folly Down : une odeur de vin dans l'air. Même à souper, il n'y avait rien eu à boire, et la langue de bœuf qu'ils avaient mangée n'avait fait que les altérer davantage, et ils étaient bien trop contrariés pour étancher leur soif avec de l'eau pure.

Les deux jeunes gens approchèrent leurs chaises du feu. Ils se mirent à parler mariage, à se moquer, à lâcher ces vues plaisantes et banales, longtemps de mise dans le pays, et auxquelles même John Bunyan fait allusion, à savoir qu'il est plus économique d'acheter le lait que de traire une vache, et autres propos de même acabit.

Ils parlèrent des talus en été, et du lit de mousse sous le chêne. Ils parlèrent du rivage couvert de galets, des flancs herbus d'un tumulus, où des vêtements sombres avaient entièrement recouvert, maint Dimanche après-midi, un blanc charmant d'un tout autre tissu.

Il n'y avait en vérité pas de grange, ni de coin dans

le voisinage, où la conversation des jeunes gens ne pût situer le tableau d'un modeste rapt.

La conversation tourna sur les Kiddle, et, non contents de se moquer des mésaventures des jeunes filles, les Mumby raillèrent aussi leur mère. Mme Kiddle n'avait plus quitté la maison depuis que sa fille Ada s'était noyée, et elle amusait de temps en temps le cabaret du village par ses tentatives de suicide, d'ailleurs sans résultat.

Mais parfois, même entre amis, le sujet de conversation le plus agréable prend une tournure bizarre, et voici que les délicieux talus ombragés, la jeune fille qu'on y prend au piège et qu'on déflore, sont balayés au loin, pour faire place à quelque chose de hideux. Quelquefois les femmes peuvent considérer l'honneur que leur font les jeunes gens aussi haut placés que les Mumby comme un peu trop gros de conséquences, et elles se plaignent amèrement ; parfois aussi, d'autres espèces de filles, dont l'éducation a été misérablement négligée, et qui, par nature, sont des hypocrites, peuvent se retourner contre les agresseurs.

Martin Mumby raconta à son frère comment, alors qu'il allait à motocyclette à Maidenbridge ce dernier Dimanche il avait rencontré une jeune fille à l'ombre du mur de la ville qui avait eu l'incroyable impertinence d'exiger un shilling de taxe pour ce qui s'y était passé. L'hôtelier du Lion et de la Verge, avait-elle dit avec une douceur exagérée, lui avait octroyé deux shillings pour le même service.

(à suivre) F. T. POWYS

Traduit de l'anglais par HENRI FLUCHÈRE

RÉFLEXIONS

Présences du Passé.

L'*Encyclopédie Française*, appelée couramment *Encyclopédie Monzie* fait précéder ses tomes XVI et XVII *Arts et Littérature*, d'une introduction historique où des collaborateurs éminents exposent tour à tour en quelques pages ce qui reste du passé humain, ou des époques essentielles du passé humain, dans la littérature et l'art d'aujourd'hui : Charles Maurras pour la Grèce, Jérôme Carcopino pour Rome, Joseph Bédier et Georges Huisman pour le Moyen-Age, Lucien Febvre pour la Renaissance, Paul Hazard et Paul Jamot pour le XVIIe siècle, Paul Desjardins pour le XVIIIe siècle, Jean-Richard Bloch pour le XIXe siècle. Il s'agit de coups d'œil et de sondages, qui ne prétendent pas être complets, et qui paraissent destinés surtout à rappeler l'existence du passé, des passés. Parce qu'ils sont des « essais » ils approchent ce but.

Et par ce qu'ils ne sont pas, c'est-à-dire complets et définitifs, ils en approchent un autre encore, qui est d'amorcer, immédiatement et sur le tas, le dialogue et la contradiction : soit, autour de l'Encyclopédie, le porto de l'Encyclopédie. M. Joseph Bédier, avec son esprit critique ordinaire, tient dans ce Porto le rôle de l'animateur. M. Bédier, en effet, prié d'écrire x lettres ou signes sur son Moyen-Age, n'a pas très bien su ce qu'on lui demandait, et, pour en être plus sûr, il a voulu connaître d'abord la copie des autres. Ce qui le frappa ce fut de voir le même mot reparaître obstinément dans toutes les études qu'il lui était donné de lire, le mot de miracle, un même thème, le thème du miracle : « Après le miracle grec, voici, nous dit-on, le miracle romain,

le double miracle romain, et voici, nous dit-on, le miracle de la Renaissance, puis le miracle du Classicisme, puis le miracle du Siècle des Lumières, puis... » Je vous dirais, entre nous, que je ne suis pas sûr que ces points de suspension ne fassent pas allusion à quelque miracle de Moscou. Quand M. Bédier rencontrera Brunetière dans un monde meilleur, il pourra réconforter ce militant en lui apprenant que le miraculisme de Bossuet est plus florissant que jamais. Pour lui, il est comme Malebranche, il n'aime pas les miracles. Evidemment le médiévisme, s'il le voulait, aurait son miracle comme les autres, le miracle du XIIe siècle. Mais même le XIIe siècle M. Bédier préfère le présenter dans les termes et les mesures d'une laïcité saine.

Tout cela d'ailleurs, M. Lucien Febvre, le conservateur du porto, et de l'esprit de ce porto, qui est le porto de l'esprit, ne laisse pas de l'approuver. Il remercie M. Bédier d'avoir apporté à l'*Encyclopédie* « une critique singulièrement avisée de notre entreprise même ». Et il rappelle que la fin de l'*Encyclopédie* étant d'éveiller les esprits à la réflexion critique, il est naturel qu'elle commence par se critiquer elle-même, par préparer l'inévitable *Bon à remplacer* sur ses fascicules.

Je soupçonne d'ailleurs M. Febvre d'avoir été le premier usager de la critique de M. Bédier, et d'avoir, sur les épreuves mêmes des pages qui concernent la *Renaissance,* ajouté et spécifié les deux premières lignes : « Dans notre langue d'historiens, miracle n'a qu'un sens, c'est le jet héroïque d'une volonté humaine. » Soit. Mais passer du dieu au héros ce n'est pas encore laïciser. Littéralement, et pour une bonne moitié, la Renaissance française c'est Rabelais et Montaigne. Je crois qu'on les dénaturerait d'une manière bien conventionnelle si on voyait en eux et en leur œuvre des jets héroïques de volonté humaine. Si j'avais à prendre la parole au porto du *Passé vivant*, il me semble que je supposerais que l'hypothèse de travail la plus avantageuse serait ici tout simplement celle de mutation brusque, qu'on trouve à pied d'œuvre dans les sciences naturelles, et en dehors de laquelle le renouvellement discontinu et l'inégalité d'invention des générations littéraires se comprend mal. Le XIIe siè-

cle français donne un exemple de mutation brusque aussi frappant que le ve siècle grec, ou la Renaissance ou le romantisme. Mutation brusque, d'ailleurs, n'est pas un fait irréductible, mais un accident de la durée, un point saillant de la vie, un rapide dans un courant, qui peut se situer dans une géographie, s'analyser, et auquel l'histoire trouvera des synchronismes et des raisons.

Mais enfin, puisque l'initiative de M. Joseph Bédier, approuvée par M. Lucien Febvre, donne à cette confrontation des époques cardinales (miracles, jets héroïques ou mutations brusques) figure de porto, nous ne saurions mieux faire que de suivre cet exemple, et de proposer, nous aussi, quand nous en aurons l'occasion, quelques remarques sur les discours de ce *Symposion*. La *Grèce* de Charles Maurras, ouvrant cette série de sept essais, ouvrira aussi celle de ces observations.

* * *

Si Maurras n'emploie pas le mot de miracle, c'est qu'en effet la Grèce est pour lui autre chose qu'un miracle, et plus qu'un miracle. Elle est la norme, elle est l'humain, l'humanité supérieure qu'avec leur nourriture particulière ont réalisée pareillement les meilleurs des hommes et des peuples.

L'alimentation, l'entraînement, peuvent différer, mais il n'y a pas pour l'homme physique deux manières d'être un athlète complet. Pareillement il n'y a pas deux manières de « transvaser dans l'éternité intellectuelle la mystérieuse fleur de la Vie. » Il n'y en a qu'une, la manière humaine, celle que les poètes, artistes, penseurs grecs, ont trouvée les premiers, et qui n'est pas plus grecque que n'est grecque la géométrie euclidienne, géométrie naturelle de l'esprit humain. La géométrie euclidienne n'existerait pas sans son postulat, et comme ce n'est qu'un postulat on a pu construire d'autres géométries, qui le nient, et qui ne sont ni plus ni moins relatives que celle d'Euclide. Mais les polytechniciens n'ont pas besoin de ces géométries, tandis qu'ils ont besoin, à Tokio comme à Paris, de celle d'Euclide. Or il y a un humanisme comme il y a une polytechnique. Cet humanisme est,

dans son principe et dans son fond, un hellénisme. S'il n'y a pas de miracle grec, il y a ce fait, que les Grecs ont formulé les premiers, en termes excellents, les essentielles valeurs littéraires, intellectuelles, esthétiques, dont nous vivons. L'hellénisme est pour nous un principe. Notre civilisation ne peut que se diminuer et se dérégler en abdiquant ce principe. Voilà la thèse maurrassienne.

Je remarque que plus de la moitié de l'essai de Maurras sur la Grèce est consacré aux Latins, sert à montrer que « les plus latins des Latins », les cinq ou six plus grands poètes latins, l'ont été précisément parce qu'ils ont été les plus dociles à la Grèce. Sur ce point particulier, et bien que certainement il doive se trouver des latinistes « miraculeux » pour protester, pour faire valoir aussi de justes remarques, je crois que Maurras a raison. Je crois surtout qu'il aurait eu l'assentiment des meilleurs des Latins. Et même il l'a.

Il l'a, car la question était posée à Rome au Ier siècle avant J.-C. à peu près comme elle l'est aujourd'hui dans nos disputes au sujet de l'humanisme vrai, et des « humanités modernes ». On lit dans le *De Oratore* un curieux paragraphe (III, 24), où Crassus raconte que durant sa censure il a fait fermer les écoles des rhéteurs latins. Entendez par écoles de rhéteurs latins les écoles sans grec, et donc l'équivalent de nos humanités modernes. Et quelle raison donne Crassus ? Que cette éducation n'arrive qu'à étouffer le génie naturel des jeunes gens, et à accroître leur impudence, *ingenia obtundi, corroborari impudentiam.* Il voit dans la culture grecque d'abord l'acquisition de la langue des grands écrivains, ensuite un contenu positif, et enfin et surtout une *humanité* digne de la science. « Præter hanc exercitationem linguæ, doctrinam aliquam et *humanitatem dignam scientia* » Il faut prendre ici ce beau mot d'*humanitas* comme le contraire de l'*impudentiæ ludus*, de l'école d'impudence, qui est l'école latine, c'est-à-dire l'école moderne, où, selon Crassus, on ne gagne qu'une confiance ridicule en soi-même. Et voilà toute la question des primaires, des *humanités* sans latin ni grec, alors vaine prétention à une *humanitas* sans grec. Voilà même, si l'on veut, la critique de la petite révolution qui introduisit la sociologie dans le programme des écoles

normales, et d'où est sortie l'école primaire marxiste. J'ajoute, pour être impartial, que les écoles latines formaient probablement des tribuns du peuple, qu'on y mettait sans doute en prose vigoureuse les revendications du prolétariat, et que les Crassus étaient des réactionnaires. D'ailleurs tout cela est plus ou moins arrangé, sinon inventé, par Cicéron.

Ce passage, auquel on en pourrait ajouter beaucoup d'autres de Cicéron et de Quintilien, nous montre en tout cas que la question était posée, mais non qu'elle était résolue avec l'unanimité que laisserait entendre le développement maurrassien. Dans la mesure où Cicéron n'a pas inventé cette histoire, le censeur Crassus a bien dû être suivi de quelque censeur catonien qui a pu trouver d'aussi bons arguments pour vexer les écoles de rhéteurs grecs. Et il y a eu une littérature vraiment latine, elle, la satire. Restrictions qui n'empêchent pas le cas des Latins de garder, en ce qui concerne la tradition grecque, figure de cas privilégié.

Mais de ce cas privilégié, peut-on conclure à un privilège général, celui d'après lequel dans toutes les littératures, et d'abord dans la française, qui ici est surtout en question, les plus grands auraient été nécessairement les plus dociles à la Grèce ? Il faudrait alors donner à Ronsard, Racine et Chénier (peut-être Fénelon, mais ce serait un cas à discuter) une situation tout à fait hors de pair dans la littérature française, ranger les autres par rapport à eux, comme des planètes autour du soleil. On garderait près d'eux Rabelais, bien que les Grecs ne fussent pas sa seule nourriture (mais de quel appétit il les a assimilés !) et certainement Montaigne, qui avait beau ne pas lire le grec, il lui a suffi de Plutarque et d'Amyot (j'entends celui des *Œuvres morales*) pour se trouver ou se faire un carrefour des valeurs et des pensées grecques. Mais Descartes, Corneille, Pascal ? Comme on aurait peu de peine à montrer à quel point ils furent tous trois des anti-grecs ? Dans les quatre de 1661, il y a un attique, La Fontaine, et je suis bien certain que le climat vif et vrai de la comédie nouvelle d'Athènes n'a été retrouvé que par Molière. Mais pourquoi Boileau n'a-t-il jamais pu parler des Grecs, sans dire une sottise ? Bossuet,

pur latin, ne touche à la Grèce que par Isocrate. Il serait impossible de faire tenir en une ligne le cas très complexe de Fénelon. Mais un atticisme entre par La Bruyère, un lucianisme par Fontenelle, dans la littérature française. On sait trop peu que le XVIIIe siècle est celui de la découverte de la Grèce réelle et que Chénier n'apparaît pas comme un miracle inattendu. On pourrait, avec un peu d'artifice, tourner tout le XVIIIe siècle, même Voltaire et Rousseau, et bien plus que le XVIIe, en un mouvement pour retrouver des valeurs grecques. Il n'en irait pas du tout de même du XIXe siècle, où l'hellénisme ne donne plus dans la littérature qu'un élément secondaire, où le romantisme et le roman, qui sont anti-grecs et non-grecs, recouvrent tout, où vraiment les cîmes, Hugo, Lamartine, Stendhal, Balzac, sont loin d'être marqués par une docilité à la Grèce, où au contraire cette docilité à la Grèce appartient à une école d'Epigones, les Parnassiens. Mistral ? C'est un grand Latin, c'est l'écolier de Virgile plutôt que l'écolier d'Homère, et je ne méconnais pas d'ailleurs le quartier grec du mouvement provençal ; ni ce qu'y a apporté Maurras lui-même, ni la fonction de Moréas. Reste qu'il faut voir dans la littérature française une littérature moderne, qui n'a pas été hellénisée en bloc, réduite en province grecque, comme l'a été l'unique littérature latine, et que c'est avec la ruse du serpent de Minerve que l'enfant subtil des Martigues a fait porter sur la littérature latine le vif de sa démonstration.

Et si hellénisme signifie, comme le pense bien Maurras, simplement les cadres, ou les catégories d'un humanisme général qui fut mis en œuvre pour la première fois par les Grecs, le mieux serait peut-être d'en définir les directions et de dresser un tableau de ces catégories. On en tirerait une sorte de charte de l'humanisme. Parmi les catégories possibles, et sans donner à cette liste la moindre figure limitative, j'en proposerais provisoirement cinq.

1° La pratique, l'habitude et la théorie de la référence à l'homme. Les Grecs ont mis au centre de la vie ce groupe qu'est l'homme devant sa destinée. Il y a dans le mythe d'Œdipe, si pur, si clair, si plein, une partie assurément absurde : l'énigme posée par le Sphinx. Que le mot d'ordre

donné à l'intelligence humaine : « Deviner ou être dévoré » ait pu dépendre de cette devinette d'enfant sur l'animal à quatre, deux et trois pieds, quelle humiliation ! Mais précisément ce n'est pas la question qui importe, c'est la réponse. Avant même que la question soit posée, le héros grec sait qu'il n'y a pas d'autre énigme que l'homme. Il répond à la Sphinge : « L'homme ! » et il n'a pas de peine ensuite à déduire des raisons, un pourquoi. Et que l'homme soit l'énigme, l'énigme du destin à assumer, à connaître et à surmonter, la vie et la mort d'Œdipe viendront ensuite en donner la représentation intelligible. Quand nous disons que la Grèce et le legs de la Grèce, dans ses lettres et dans ses connaissances et dans ses arts, c'est la référence à l'homme, nous n'avons presque pas besoin d'y ajouter rien pour que chacun comprenne, pour que ce terme, l'homme, subisse une cristallisation, passe du particulier au général, du charnel au sculpté, de l'*homo* à cette *humanitas* dont parlait Crassus. L'histoire du génie grec dans sa naissance, sa vie, sa survie, son immortalité, sa fonction, c'est l'histoire de la référence à l'homme. L'épopée d'Ulysse, la tragédie d'Œdipe, la philosophie des Idées, la comédie nouvelle, les mesures du temple grec, le point de perfection de la sculpture, multiplient sur des terrains divers ce même système de références transmis à la culture oratoire de Rome, et que Montaigne adapte à la conscience moderne.

2° En quoi l'*humanitas* apportée par le génie grec s'oppose-t-elle, dans le discours de Crassus, à l'*impudentia* autochtone des primaires latins que sa censure a pourchassés ? En ce qu'elle va du particulier au général, de Callias à l'homme en tant qu'homme, qu'elle répond à une exigence de cité, tandis que l'*impudentia* n'est que l'expression non contrainte d'une nature, d'un tempérament ou plutôt d'une intempérance personnels. Qui lit l'histoire romaine du Ier siècle avant J.-C. n'a d'ailleurs pas de peine à y reconnaître dans la vie politique les éclats de l'*impudentia*, et à sentir à quel point l'*humanitas* (ce que les sophistes grecs, qui l'ont niée, appelaient l'ἀνθρωπίνη σοφία) était nécessaire pour l'amortir, pour civiliser le Caliban autochtone du Latium. Ne croyons pas cependant qu'à la littérature l'*humanitas*

suffise nécessairement et de droit. L'*impudentia* latine est aux origines du genre tout latin de la satire. La poésie de Lucilius, dont la perte est si regrettable, paraît bien, d'après ce qu'en dit Horace, à base d'*impudentia*. Nous devons à l'*impudentia* Pétrone et Juvénal, et à la peur scolaire de l'*impudentia* la destruction de ce qu'il y a eu de plus populaire et de plus succulent dans la littérature latine. Que serait notre littérature moderne sans l'*humanitas ?* Mais que serait-elle aussi sans l'*impudentia ?* A *l'impudentia* nous devons tout ce qui descend de Rousseau; nous devons la littérature personnelle, nous devons le roman moderne. Et si Rabelais et Montaigne sont des figures de l'*humanitas*, sont-ils moins des figures et des produits de l'*impudentia ?* De la modération et du scepticisme conviennent ici à l'*humanitas*, et la déraidissent. N'oublions pas Gelu à côté de Mistral.

3° Mais précisément l'*humanitas* telle que l'ont formée les Grecs implique une société des formes, une société des idées. Je veux dire que les Grecs nous ont laissé leur littérature et surtout leur philosophie à l'état d'expression et de pensées coexistantes, divergentes, complémentaires et non à l'état de principes ou de modèles uniques. L'humanité est une, mais elle est multiple, et il n'y a pas d'*humanitas* si cette multiplicité n'est pas satisfaite, si des contraires ne s'équilibrent pas en une société d'idées. La philosophie grecque a eu son expression la plus haute dans le dialogue. Mais de Thalès à Porphyre elle a toute été un dialogue, où tout le champ du possible a été couvert, où les principales réponses à la grande interrogation ont été formulées, et ce n'est pas par telle réponse déterminée comme l'aristotélisme, qu'elle a fécondé la pensée moderne, qu'elles s'est trouvée coïncider avec la pensée moderne, c'est par tout le champ, par tous les personnages du dialogue. La philosophie moderne est pareillement une société de systèmes et d'idées, les littératures modernes des sociétés de pensées qui sont produites par couples dans la simultanéité, par antithèses dans les générations successives, et qui ont besoin de cette atmosphère et de cette condition de couples et d'antithèses. Cet intérieur social de la philosophie et de la littérature, cette contrainte qui oblige les formes de l'esprit à vivre à l'état

de cité, voilà un vestige de la Grèce et une forme de l'*humanitas*, qui ont fourni jusqu'à présent la substance de la civilisation, et que menacent aujourd'hui les mystiques totalitaires.

4° Il semble qu'une loi parallèle ait fait que la Grèce de l'hellénisme ait ordinairement tiré son efficace de sa fonction dans un doublet ou dans une symbiose. Quand Victor Bérard voyait dans l'*Odyssée* le poème du doublet gréco-sémitique, cela allait loin. Et comme nos efforts pour retrouver une Grèce pure sont souvent vains et trompeurs ! Il y a bien l'atticisme, mais qui définira l'atticisme ? En revanche nous comprenons, presque comme des réalités de droit, toute greffe du rameau grec sur un tronc étranger. Qu'est-ce, humainement, que la religion chrétienne, sinon un autre doublet gréco-sémitique, le grand ? La littérature classique c'est d'abord le doublet gréco-latin. Les littératures européennes, c'est le doublet de l'antique et du moderne. Que serait une Grèce pure ? disions-nous. Mais dès qu'elle entre dans un mélange, elle vit. Les Parnassiens échouent quand ils tentent une Grèce pure, Ronsard et Racine réussissent avec une Grèce incorporée et digérée. L'hellénisme vrai, c'est cela. Je ne veux rien exclure de ce que Maurras exprime dans cette phrase : « Tout homme vraiment homme tient à s'exercer à une discipline où son bel animal exalté et dompté approchera le dieu, non par l'acquisition de caractères postiches sur quelque fonds de barbarie, mais par une sorte de renaissance et de régénération intérieure où la raison conduit les forces de l'être sensible à concevoir, ordonner et exécuter un ouvrage qui ne meurt pas. » Mais cela revient à décentraliser le miracle grec, l'éternel miracle grec, dans une sorte de présence réelle, d'eucharistie du beau, qui reparaît dans tous les lieux et dans toutes les occasions où un homme exécute un ouvrage immortel. Notre connaissance de ce qu'est réellement, humainement, pratiquement l'hellénisme se trouve-t-elle accrue par cette profession de foi ? Il y a un hellénisme, une tradition grecque, un passé grec vivant parce que de patients Romains se sont attachés d'abord à acquérir d'Athènes ces « caractères postiches », les ont appliqués sur leur « fond de bar-

barie ». L'hellénisme est une chose qui dure ; n'y voyons pas seulement un cristal intelligible.

5° M. Bergson a, dans des pages suggestives, et trop courtes, montré que les Grecs ont créé l'un des ressorts essentiels du monde moderne : la précision. Sans le concours de circonstances qui ont permis chez eux l'étude de la mathématique pure et désintéressée, l'esprit humain aurait pu ignorer longtemps la précision, il s'en serait passé, et la civilisation moderne eût été autre. Mais en partant des Grecs on ferait pareillement une histoire de la précision dans les arts et dans les lettres. Les architectes modernes ont reconnu à quel point incroyable le Parthénon était de l'architecture de précision, au sens où il y a une horlogerie de précision. Les miracles de précision auxquels la sculpture grecque doit d'avoir approché de si près la vie ne sont pas moins étonnants. Les sophistes grecs ont inventé aussi, quitte à le dépasser, un style de précision dans la prose, celui de Gorgias et de Prodicus. Il y a une précision dramatique dans Sophocle et dans Ménandre. Et qu'est-ce que le dialogue socratique de Platon, au point même où il semble le plus fatigant et le plus vain, sinon une recherche éperdue de la précision ? La fine pointe de la précision dans l'art moderne on la trouve dans Racine. Mais d'autre part on n'imagine absolument pas que le poète de la précision ait pu être autre chose qu'un hellèniste, un élève des Grecs et, comme Oreste, leur ambassadeur.

ALBERT THIBAUDET

NOTES SUR JULIEN GREEN

A travers les créatures sauvages et recluses qui lui servent de truchements, Green dénonce une présence accablante. Elle règne et toute chose décline comme aspirée par son propre néant. Le désir s'ensable dans des voies détournées et la vie tarirait si des orages de colère n'en ranimaient la source. Ainsi contemplée, la réalité n'offre plus à l'esprit que le spectacle de son impossibilité. A force d'être lourde, proche, irréfutable, elle perd soudain le prestige de son évidence et ne retrouve de signification que reconstruite à l'échelle du fantastique.

Dans « la zone de silence », entre le rêve et la veille, où il est tout à soi-même, le héros greenien est assiégé d'images, lourdes « du poids des choses réelles », qui lui dévoilent sa destination secrète. Mais ce « don de voir », cette faculté de connaître « par les yeux de la chair » une vérité refusée à l'esprit, ne lui valent jamais qu'une imparfaite libération.

Pour pénétrer dans cet univers de la privation essentielle et du manque, il faut se résoudre à partager l'exil des créatures qui l'habitent, admettre que leur délaissement n'a rien de fortuit. Ces êtres, dont la convoitise désespérée fait de la joie un au-delà inaccessible vers lequel gravitent vainement leurs passions, ne possèdent que la certitude de la mort où leur vie est déjà toute engagée. Ils ne cessent d'épier le cheminement souterrain de l'angoisse qui les livre, démunis et désarmés, à la fascination de la peur. Il faut qu'un trouble persistant chasse Philippe [1] de sa maison pour qu'il découvre enfin l'abîme de sa lâcheté. La peur s'empare de lui à la

1. *Epaves.*

faveur d'un malaise sans nom. Que celle-ci s'évanouisse, l'angoisse, dont le motif est « le seul fait de vivre », n'en subsiste pas moins, indépendamment des prétextes qu'elle se donne.

L'amour, chez Green, est-il rien d'autre que la distraction inguérissable d'un être se fuyant lui-même et, dans sa fuite, poursuivant obstinément un objet qui se dérobe ? Le désir, ici, se fortifie de toute la violence que l'existence met à se perdre. Adrienne, Eliane, Guéret, trouvent une dernière ressource contre eux-mêmes dans cet attachement absolu. Ils s'éprennent de n'importe qui : tout leur est bon dont puisse s'emparer la force de désespoir qui les habite. Adrienne en convient : « Je ne vous ai pas choisi », dit-elle au Dr Maurecourt. « Je ne l'ai pas choisi », s'avoue Eliane, songeant à son beau-frère. Et Guéret, pas davantage, n'a choisi Angèle, la blanchisseuse toujours auréolée de l'éblouissante blancheur du linge frais. Nulle liberté, nulle préférence ne président à ces inclinations, et nulle fatalité charnelle. Quelque chose et n'importe quoi pour boucher les fissures qui donnent sur le néant. Jamais ici la passion n'atteint la cime où, dans son déchaînement même, elle domine son tumulte. Aussi bien n'y a-t-il chez Green qu'un tragique de la passion avortée, de l'existence acculée à l'extrémité.

*

En dépit de quelques crimes, il ne se passe absolument rien dans ces romans. L'événement est absent des régions où la mort seule a le pouvoir de dénouer des situations inextricables qui s'éternisent. Ce n'est donc pas un hasard si le meurtre et le suicide, dictés par la rancune et l'effroi, forment le pivot de l'action dans la plupart des œuvres de Green. Point d'autre issue à une situation qui n'en comporte aucune que d'infliger la mort ou de se la donner.

D'emblée, le paroxysme de la souffrance est atteint : au-delà, rien. Le vent de la peur, dont une angoisse étouffante décuple la violence, dévaste les êtres qu'il courbe sous ses orages. Dans l'impasse où elle s'est jetée, l'Existence aux abois se débat férocement.

*

Les visions et les cauchemars des personnages de Green possèdent, comme le rêve même, la propriété de résoudre l'enchevêtrement insaisissable des impulsions, des désirs, des regrets, en images révélatrices qui font connaître le jugement secret de l'homme sur soi. Dans le cauchemar d'Eliane, l'horrible vision d'Adrienne pendant sa fugue, la vérité éclate en ce qu'elle a d'atroce. Il n'est nullement question de refoulement : au contraire, cette connaissance de soi que toutes deux désavouent, aucune digue n'en peut contenir le progrès. Le cauchemar leur rend une clairvoyance qu'elles cherchaient vainement à désarmer et les contraint de l'exercer. L'hallucination dissipe en elles l'illusion de continuité rassurante inlassablement entretenue par le sens commun, cet allié si précieux lorsqu'il s'agit de voiler, d'atténuer la signification trop précise de ce que le destin nous donne à entendre. Ce n'est pas une énigme de l'inconscient que le rêve leur propose, mais une vérité élementaire, trop connue, dont elles étouffent le cri. Environnées de mort, toutes issues coupées, elles ne peuvent plus feindre de l'ignorer.

*

La monstruosité de l'existence quotidienne à l'état d'isolement exerce sur Green une sorte de fascination. Il ne peut détacher son regard de la brutale nudité de la vie intérieure. Les monstres dont il peuple son univers découvrent sans ménagements l'intime complicité qui les unit à nous dans la routine haineuse des jours. A ses grimaces, à ses excès, à sa démesure, nous reconnaissons dans le monstre la démente qui nous habite et ne cesse, jusqu'à notre mort, de ronger avec une infatigable frénésie les barreaux de la cage où nous la confinons.

Etrangement voyante, à sa façon, et toujours aux aguets, cette démente est informée bien avant la raison des moindres altérations, des plus légères variations de notre être. Pour tromper sa vigilance, l'homme harcelé cède aux sollicitations de la cruauté et de la curiosité, l'une à l'autre

mêlées. Ces instruments de la vie jeune et belliqueuse, avide de possession infinie, deviennent les armes défensives de la vie déclinante, proche de l'épuisement. Mme Londe, Mme Legras, Miss Gay, larves monstrueuses dont une certaine parenté physique accuse encore l'anonymat, ne travaillent qu'à donner pâture à une curiosité vorace. La cruauté patiente de Mme Grosgeorge, insatiable comme l'ennui qui l'engendre, est le dernier refuge d'une existence terrassée par le néant. Cette femme empoisonnée de rancune, qui passe plusieurs heures de « satisfaction parfaite » à la nouvelle du crime, ne goûte l'oubli de soi que dans la seule brutalité. Il importe que le mal qu'elle inflige fasse réparation au mal qu'elle subit afin que le destin tienne droite sa balance d'iniquité. « Ce serait un soulagement que de faire le mal à son tour et d'engendrer la souffrance car elle supportait un poids trop lourd » — nous dit Green, éclairant ainsi la malfaisance humaine. La méchanceté sadique d'un Mesurat ou d'une Grosgeorge, lorsqu'elle s'exerce aux dépens de leurs propres enfants n'a d'autre origine que l'intolérable fardeau, « ce poids trop lourd » *dont ils ne savent pas qu'ils sont accablés*. C'est cependant pour l'alléger que le premier oblige sa fille mourante à se lever, que la seconde gifle son fils, que Mrs Fletcher marchande des bûches à Emily transie et malade, que tous ils refusent d'être inquiétés par autre chose qu'eux-mêmes. Chez Eliane, un sadisme timide encore, dont le fils de Philippe fait les frais, apparaît et s'affirme à mesure qu'augmente son désespoir.

Les victimes de cette monstruosité finissent elles-mêmes par en être contaminées. Le corps chétif et malingre d'Emily est tout secoué de venimeuses colères, de fureurs homicides. Le mépris devient l'unique volupté de ces impuissants. Ce mépris, cependant, les lie à leurs bourreaux par d'étranges liens. Délivrés d'eux, ils perdent toute raison de vivre : Emily périt atrocement, Adrienne devient folle. Bourreaux et victimes souffrent du même mal, de la même oppression qui en fait des créatures dissimulées et violentes. Vivant les uns et les autres dans l'isolement définitif des êtres constamment acculés au mensonge, feignant d'ignorer le juge-

ment sans appel qu'ils ont eux-mêmes prononcé, ils s'arment de sournoiserie.

*

Voués à la réclusion, les personnages de Green ne sont pourtant jamais seuls. La famille est la geôle dans laquelle se débat leur solitude, la cellule où on la séquestre. Dans la haine, comme dans l'amour, ils s'en prennent au premier objet venu, au « prochain » par excellence, butent contre cet obstacle et ne réussissent plus à s'en dépêtrer. Le milieu familial n'est pour eux qu'une organisation de haines qui rôdent, et entrecroisent leurs traits, dans une atmosphère empoisonnée d'inguérissable plaie. Il s'y développe un goût de l'humiliation, poussé au paroxysme, qui leur procure on ne sait quel poignant contact avec la vie. Ils portent à la fois le poids de l'isolement et les chaînes de la promiscuité familiale.

Ici l'ennui, la peur, la sournoiserie, la colère, la haine, la cruauté, ne sont que les avatars d'une passion outragée et frappée d'impuissance. Incapable de soulever l'existence au-delà d'elle-même, cette passion se fait complice de ce qui la détruit et appelle sur soi tous les tourments. Défigurée, elle ne l'est pas au point que l'on ne devine, à travers les masques dont la réalité l'affuble, quelque trait de son vrai visage. Cela suffit pour que la liberté bannie devienne l'axe même d'un univers où tout ramène à son absence.

*

Dès les premières lignes des livres de Green, nous subissons le climat lourd et uniforme de la souffrance, et nous n'y échappons plus.

« Le premier espoir du matin s'évanouissait : après avoir souhaité l'apparition de cette lumière qui grandissait par-dessus les têtes des tilleuls, elle n'avait de cesse à présent que la nuit ne vînt l'engloutir à nouveau. Quel supplice n'était-ce pas d'être astreinte à suivre les heures dans leur interminable voyage alors que tout en elle bondissait et voulait courir », dit encore Green de Mme Grosgeorge.

L'on pense ici aux paroles de l'Écriture : « L'Éternel rendra ton cœur agité, tes yeux languissants, ton âme souffrante. *Ta vie sera comme en suspens devant toi*, tu trembleras la nuit, et le jour *tu douteras de ton existence*. Dans l'effroi qui remplira ton cœur et en présence de ce que tes yeux verront, tu diras le soir : puisse le matin être là. »

La fuite du temps, pour Green, s'identifie à l'angoisse. Astreintes à suivre le cheminement des heures, ses créatures souffrent de contenir vainement en elles le bondissement d'une liberté à jamais enchaînée à une durée finie. Fermées à leur avenir authentique, indisponibles pour les possibilités réelles de leur être, elles s'épuisent à attendre du futur l'exaucement d'un désir insensé. Cependant, chacune d'elles *sait* que cette attente est vaine et a déjà — et définitivement — désespéré. Adrienne pressent qu'elle n'obtiendra jamais l'amour de Maurecourt. Emily n'ignore pas que la possession de Mont-Cinère ne la guérira ni de sa laideur ni de sa disgrâce. Guéret devine qu'Angèle ne l'aimera jamais. La durée qu'ils connaissent finie et mortelle, perpétuellement se dérobe à eux. Ils vivent moins qu'ils n'achèvent d'expirer dans le piège où ils sont pris.

*

« Il me semble, dit le jeune garçon des *Clefs de la Mort*, que ma vie est prise dans je ne sais quel enchantement obscur et familier. Cet « enchantement » qui tient la vie en suspens permet à la durée d'apparaître dans sa nudité primordiale. Les fausses perspectives d'infini que lui prête l'affairement quotidien s'évanouissent : l'être est sur le point de s'effriter, de se dissoudre dans le néant... Que l'enchantement se dissipe et le mirage d'un temps éternel reprend consistance, l'accroc fait au voile uniforme qui recouvre la durée est réparé. Il a suffi cependant de cette déchirure pour que la tare originelle de la durée fût divulguée. Il se révèle qu'une possibilité d'être essentielle n'a pas été saisie, qu'elle est à jamais manquée, que de toute manière et de plus loin qu'on ne se l'imagine, l'Existence s'est fourvoyée irrémédiablement, s'est engagée dans des chemins sans issue.

Cette révélation peut-elle être tolérée, acceptée ? L'homme prendrait-il la peine de se concevoir autre qu'il n'est s'il ne se concevait très exactement *tel* qu'il est ? L'existence acculée au refus, à l'impossibilité d'accepter ce qu'*elle se sait être*, tel est encore une fois, l'unique thème du tragique greenien.

*

Les éléments qu'emprunte le romancier à notre univers pour construire le sien, ne servent pas à reproduire, avec plus ou moins de bonheur, une réalité rebelle à toute transparence. Il a le droit de choisir ceux que les moyens de son art lui permettent de transmuer en un cristal dont le prisme décompose les rayons inconnus qu'il a su capter.

Humeurs fugaces, caprices, intermittences, tout ce jeu insaisissable, en nous, d'ombres et de lumières qui s'affrontent et se pourchassent inexplicablement, témoignent obscurément d'une ouverture sur l'être. Le plus souvent, cette connaissance immédiate demeure stérile, trouble et confuse comme la sensibilité qui lui a donné naissance. Mais il arrive qu'en se réfléchissant elle se précise et s'affirme. En certains cas, l'inépuisable faculté d'atteindre le réel et d'en être intimement affecté s'accompagne du pouvoir de l'exprimer, de le façonner au gré d'une lucidité créatrice. Tel est celui du romancier, qui en ceci ne se distingue pas du poète. D'où l'importance, chez lui, des premières sensations et impressions de l'enfance et de l'adolescence. Chargées d'une vie, d'une énergie inconsommables et intarissables, elles constituent en lui un passé toujours actuel qui conserve indéfiniment son caractère explosif. Certaines visions d'enfance, semble-t-il, ont à jamais marqué Julien Green. Elles sont à l'origine des sombres mythes dont son œuvre garde l'empreinte. Si ces moments vécus formaient une expérience hermétique, strictement subjective, incommunicable, leur signification, dans l'œuvre du romancier, demeurerait incompréhensible. L'on ne s'explique pas par quel prodige l'écrivain en découvrirait, dans son art, l'équivalent qui nous les rend accessibles. Mais si cette expérience ne s'épuise pas en affectivité pure, si la connaissance

qu'elle renferme peut être dégagée de sa gangue, l'art n'est que l'initiation aux sortilèges qui réussissent à la capter et à la manifester, et s'intègre ainsi au phénomène primordial de l'existence dans sa totalité.

*

Une image, dit Baudelaire, est un miraculeux voyage, une minute de salut. Telle est bien, chez Green, la signification de l'image. D'où son retentissement prolongé à travers notre propre durée, et cette vibration insolite en quoi réside son pouvoir.

Certaines lumières — l'enseigne lumineuse dont les rayons se glissent à travers les fentes des volets de la fenêtre d'Eliane, la bande de « lumière dévastatrice » qui s'étale sur le tapis au moment où Eliane va avouer à sa sœur son amour pour Philippe, le « soleil cerné de noir » vers lequel Henriette s'avance, aveuglée, hallucinée, au risque de se faire écraser, et dans le coin du chantier où se jette Guéret après le crime, les trois tas de charbon violemment éclairés par la lune qu'un « immobile ruissellemment fait palpiter d'une vie mystérieuse et terrifiante » — certaines lumières fascinent irrésistiblement et procurent une espèce de transe aux êtres qui les contemplent. Aveuglantes, il semble cependant qu'elles soient sur le point de dessiller nos yeux. L'éclairage implacable et inusité qu'elles projettent sur les objets les nettoie de leur patine d'utilité, les arrache aux routines quotidiennes. Green le dit lui-même quelque part : « Les choses transfigurées par un violent éclairage n'appartenaient plus à ce monde et participaient d'un univers inconnu à l'homme ». Cet univers méconnaissable, dont l'étrangeté, soudainement, nous étreint est précisément celui qui surgit lorsque les mécanismes qui règlent la vie quotidienne, éminemment rassurante et protectrice, se détraquent et nous laissent *interloqués* devant un spectacle déroutant. C'est pourquoi la description des « terrains vagues » joue chez Green un rôle si important. Ce sont des lieux de *dépaysement*. La trame des paysages connus s'y défait et révèle ses défauts. Les nœuds qui en maintiennent si solidement les parties se relâchent. Et dans ces interstices apparaît, transparait une

Présence que l'éternelle agitation de l'action et du rêve nous dissimule. Les quais déserts de la Seine nocturne, un sous-sol peuplé de statues, un chantier abandonné, une construction inachevée, tels sont les décors déshumanisés, indispensables à la mise en scène des visions de Green.

Joignons-y la petite ville de province dont le visage anonyme revient si souvent dans son œuvre et qui a l'accablante tristesse d'une banlieue. L'ennui stagnant et pesant qui suinte de toute part dans ses rues vides n'est-il pas le climat greenien par excellence ? Les bords de la Seine et les quartiers parisiens eux-mêmes, chez Green, distillent, à la longue, cet indéfinissable ennui provincial. En ces lieux où ils viennent errer, ses lamentables héros atteignent au point culminant de l'angoisse : les sorties sans but de Philippe, la promenade nocturne d'Adrienne à Montfort-l'Amaury sont des fuites désespérées qui ne les ramènent qu'à leur détresse.

▪

Une fois, cependant, Green, dans les *Clefs de la Mort* a entrevu l'horizon musical où se délivre l'angoisse. Ce récit est composé classiquement comme une pièce de musique. Les trois thèmes exposés au début — le cri dans la prairie, l'Arbre, le tapis et ses personnages — reparaissent à la fin, repris tous trois dans la tonalité initiale qui est celle de la mort : c'est le cri mystérieux qui cloue Jean sur le point de tuer Jalon, le sapin qui veut revoir Odile avant de mourir, le grand homme noir qu'elle y découvre avec son arc et ses flèches.

De loin en loin, à travers les livres de Green, certaines inflexions nous laissent en suspens. Un « hélas » d'Angèle, quelques instants avant d'être assommée, a l'accent d'un « lamento » qui prélude à la scène du guet-apens.

La plainte de Jalon à la mort d'Odile — « la belle petite fille... » — met en jeu une pédale de basse dont la tenue se maintient jusqu'à la fin du récit. Les quelques lignes de coda qui terminent *Léviathan* en prolongent à l'infini les résonnances.

Sur les chemins qui mènent à la musique, Green n'a fait encore que des pas chancelants. Peut-être est-ce le plus précieux de son œuvre...

*

A de rares instants, Green a l'intuition d'un état qui d'une autre manière, mais à l'égal de l'angoisse, met en cause la condition humaine comme telle. Nous en percevons l'écho dans la contemplation d'Henriette sur le balcon où, regardant fuir un nuage, il lui semble voyager vers les pays lointains de son enfance, dans le profond *ravissement* qui la submerge au moment même où la tentation du suicide la saisit. Ce bonheur sans raison qu'elle retrouve intact, elle l'a déjà connu autrefois devant ce coin de tapis usé qu'atteignait le soleil d'été et qui lui faisait dire : « ne bougeons pas d'ici, tout est tranquille, je suis heureuse ».

Un texte d'*Adrienne Mesurat* est à rapprocher de celui-ci : « Par un subit retour sur elle-même, elle se souvient de certaines journées d'enfance. Il y avait des heures où elle avait été heureuse, *mais elle ne s'en était pas rendu compte et il avait fallu qu'elle attendît cet instant de sa vie pour le savoir ;* il avait fallu que sa mémoire lui rappelât cent choses oubliées... » Ces « choses oubliées » attendent pour ressusciter le point d'orgue intérieur qu'amène une sensation pleine, non pas émoussée avant d'être vécue ni recouverte de ce crépi de vie affective et superficielle qui masque ordinairement l'absence de réactions spontanées. Ce qui résonne alors, c'est un passé qui n'a jamais cessé d'être et nous est restitué dans son intégrité dès que nous nous sommes rejoints. Le choc de la sensation nous rend à notre identité existentielle. Il nous délivre de l'attente et nous arrache à l'espoir d'un avenir qui n'ait pas la figure de notre destin.

Et qu'est-ce donc de si précieux qu'Adrienne et Henriette retrouvent dans leur passé en ce court instant de répit enchanté que leur dispensent les rayons du soleil déclinant ou la fraîcheur des étoiles « dans une petite portion de ciel » ? Le souvenir de quelque surprenante aventure ? Nullement... Une chanson d'enfance, le soleil d'été sur un coin de tapis usé, un moment de vie qui n'avait rien de remarquable ni d'important, dans toute son humilité. Quelque chose d'opaque et d'obscur qui résistait, se brise dans la lumière, atteint la transparence.

Éternellement projetés au-devant de nous-mêmes, nous demeurions sourds au chant de cette basse profonde qui soutient l'enchevêtrement des voix innombrables. Soudain, à la faveur du ravissement, le souvenir nous le rend perceptible et dénonce la présence du bonheur à la racine même de l'existence dépouillée. C'est cette révélation qui fait hésiter Adrienne sur la place envahie de nuit « couverte de grandes mares dans lesquelles la lune voyageait lentement ». C'est elle encore qui s'impose à Henriette avec une persuasion déchirante.

Henriette a d'ailleurs je ne sais quoi de léger, de ténu, de frémissant qui bat de l'aile et veut se délivrer. Elle reste fidèle au jeu de son enfance qui consiste à « s'appuyer sur le vent ». En cette transe, Henriette dérive, toutes amarres détachées. Entraînée par un invisible courant, elle ne se détourne plus de la mort. La vision du fini ne suscite en elle qu'une plénitude sans nom, une adhésion totale d'une simplicité parfaite.

Sans doute cette délivrance est-elle fugitive. Les créatures de Green ne connaissent du bonheur qu'un écho douloureux. Si la lame de fond du souvenir ne les submergeait, ils en ignoreraient jusqu'à la possibilité. Qu'importe ? Le ravissement, ce don que l'Existence se fait à elle-même, ouvre sur la durée mortelle des horizons trop tôt refermés. Et le désir incoercible d'en perpétuer la trace n'est-il pas à l'origine de toute nostalgie créatrice ?

■

La poésie de Green anime les espaces muets où gisent les corps mutilés des passions. Ses images nous font hésiter au seuil d'un silence que blesse un cri si aigu, si ténu qu'à peine il nous parvient, à travers quelles distances...

Le contraste du ralenti de la souffrance avec le rythme accéléré de la catastrophe donne à cette poésie son caractère essentiel : *une course traquée au sein d'une immobilité massive.*

D'un livre à l'autre, chez Green, il n'y a pas, il ne peut y avoir de progrès. Dans *Mont-Cinère,* il était déjà tout ce qu'il est, obéissant aux voix alternées qui se répondent à

travers son œuvre. Tout au plus perçoit-on un danger dans *Epaves*. Il est à craindre que la substance des personnages au moyen desquels il guette et dépiste inlassablement l'existence, ne se fasse de plus en plus mince. Ce ne sont plus que des écrans irréels. Il y a là un équilibre à garder qui ne peut être compromis sans que l'œuvre en pâtisse [1].

Peut-on souhaiter que Green pénètre plus avant dans les régions qu'il nous laisse entrevoir en certaines pages où l'angoisse et le ravissement, à travers le souvenir, se délient dans le chant ?

R. BESPALOV

Note. — Loin de se dissimuler sous la fiction, le mythe intérieur qui détermine l'invention romanesque rompt, dans le *Visionnaire*, la trame serrée du récit et révèle hardiment sa nature secrète. Situations, décors, images, à la ressemblance d'un destin singulier, en laissent paraître les contours immuables. L'imagination lyrique prolonge et renouvelle le mythe issu de l'effroi que fait sourdre la rêverie d'un être retiré dans sa nuit. Elle recrée le drame originel, dont les acteurs masqués sont les prototypes des personnages qu'elle anime, en soumettant à ses desseins, à ses hasards, la fabulation monotone du désir. C'est ce passage de l'inavouable à l'avoué, *de l'obsession à la vision*, que rend manifeste le dernier roman de Green.

1. Ces notes étaient achevées en 1932, avant que Green eût publié le Visionnaire.

NOTES

Jacques Bainville.

Qu'il écrivît un entrefilet, un article, une étude ou un livre, il s'imposait en journaliste, se faisant toujours lire jusqu'au bout et sans effort. Une parfaite clarté, un style agile et sobre, une extrême souplesse dans la discussion, le souci et l'art de simplifier, de sérier les idées, une mesure et une aisance de bonne compagnie, une culture et une mémoire toujours prêtes à lui fournir l'anecdote ou le « mot » topiques, enfin ce qu'on nomme « de l'esprit », tels étaient les dons et les moyens de Jacques Bainville, journaliste excellent.

On hésite à dire qu'il ait été ou même qu'il ait voulu être historien. L'histoire n'intéressait en lui que le politique. Il n'attendait du passé que des avertissements et des leçons pour le présent. Son goût allait à une sorte d'algèbre historique, à des séries d'élégantes mises en équation où les faits, vidés de leur substance, s'ordonnaient en séquences d'une logique impeccable en apparence, mais dont les principes et les postulats étaient fournis par les tendances profondes de Jacques Bainville, — par sa nature de bourgeois juste-milieu, cultivé, sceptique, apeuré, par son horreur du peuple, du désordre. Et tout naturellement, dans le monde chaotique d'après-guerre, Bainville a entendu jouer un rôle de frein, d'avertisseur, maintenir certaines valeurs considérées par lui comme fixes. Mais s'il niait avec une obstination souvent troublante, on chercherait en vain, dans ses études de politique étrangère, une vue constructive qui se puisse adapter aux réalités du jour présent. Sa remarquable intelligence se refusait à s'exercer sur le monde d'aujourd'hui, si ce n'est pour le rejeter en bloc. Son admirable lucidité s'est exercée en marge, hors du vrai jeu humain. Travaillant sur le « souhaitable », bien que nourrie de détails authentiques, elle n'engrenait pas sur le réel. Il est vrai qu'on en peut dire autant de Machiavel faux réaliste : Jacques Bainville était de sa descendance.

BENJAMIN CRÉMIEUX

LA POÉSIE

PEAU D'AME, (Editions R. A. Corrêa) ; POÈMES (Mesures), par *Catherine Pozzi.*

Peau d'âme : Ce n'est pas un passe-temps pour gens distraits. Cet ouvrage réclame d'abord des actes : acte d'abandon, acte de recueillement, après quoi vous êtes entraîné par la force de sympathie qui émane de ces pages brûlantes et vous aspire au faîte de l'étroit édifice d'apparence sybilline dont tous les accès sont gardés par des citations perçantes et pleines d'éclat. C'est d'abord un journal de métaphysique profondément platonicienne, où l'auteur nous fait partager cette sorte de vision par où elle assiste à un « amincissement du monde » dans laquelle elle prend conscience d'être en exil dans un « univers fallacieux » et dangereusement encerclée, envoûtée par un « idéalisme magique ».

Mais l'extrême sensibilité de Catherine Pozzi ramène aussi avec assiduité son attention, sa tension d'esprit vers les rapports de l'âme et du corps, vers les liens mystérieux qui les unissent subtilement, victorieusement l'un à l'autre, problème qui intriguait tant les philosophes Alexandrins. Cette femme intellectuelle qui a horreur, comme du vide, de toute notion abstraite, nous montre le corps devenu un instrument idéal de connaissance métaphysique, une boîte de résonance, un trésor de vibrations, un accumulateur d'énergie, l'intermédiaire sacré par où la souffrance et la joie filtrent jusqu'à l'âme.

C'est la seule excuse des femmes savantes de pousser la curiosité jusqu'à ses dernières conséquences. C'est l'unique façon dont une femme puisse prétendre aux fruits de la science, paraître un bas bleu, et tenir son rôle auprès des esprits virils, sans embrouiller les pistes. Catherine Pozzi interroge inlassablement, comme un enfant mal élevé, interroge en pointes, en étincelles. Elle veut savoir jusqu'où *tout cela* mène. Son esprit ira jusqu'au bout, fût-ce à travers l'angoisse pascalienne ; l'ardeur de sa curiosité ne se laissera pas attendrir. Eve ne se contente plus de croquer une pomme.

L'allure de Catherine Pozzi, sa vitesse légère, sa démarche noble, sa lumineuse désinvolture donnent un prix inestimable

à ce testament si particulier, à ces fragments d'un cahier intime qui n'était pas fait pour la publication. Les poèmes confirment le témoignage de ce recueil. Mais la ferveur de C. K. s'y montre plus abandonnée, plus nostalgique, sa vaillance plus grave, son invincible désir de la survie s'y fait plus solennel.

La ligne de ces poèmes est un peu roide, un peu trop accomplie, sculpturale, héroïque à la Vigny, mais frémissante, jaillissante, d'une précision et d'une mesure admirable dans l'élan. Si l'on veut une image sonore, la plénitude des vibrations simples y alterne avec des retombées de silence d'un effet saisissant.

L'astre enchanté qui portait hors d'atteinte
L'extrême instant de notre seule étreinte
Vers l'inconnu
.... Je revivrai notre grande journée
Et cette amour que je t'avais donnée
Pour la douleur.

. . . .

Rochers, le chant, le roi, l'arbre longtemps bercé,
Astres longtemps liés à mon premier visage,
Singulier soleil de calme couronné.

JULIEN LANOE

*
* *

L'ENFER, par *Patrice de la Tour du Pin* (Mirages, Tunis).

La solitude est le diable omniprésent de cet Enfer qui, sauf erreur, se résoud par la plus grande absence. Solitude, diable et absence se confondent donc en un seul et grand vent continu qui porte le poème.

Sur ces ailes ventesques (je ne dis pas dantesques) le poète brûle successivement toutes les étapes de sa mémoire. Ventre à terre par dessus les vivants, de damnation en damnation, il monte, — car, autre curiosité, c'est d'un enfer aérien qu'il s'agit, tout percé de rayons inconnus que d'autres pourraient dire stratosphériques. On se souvient d'oiseaux étranges

Avec des reflets bleus sur la pente des ailes.

Au-dessous, la terre est une grande sécheresse de sommeil, où de rares flaques attendent, prêtes à s'envoler :

Ces plans d'eau sont taris qui recueillaient la grâce.

Il semble bien que l'auteur ait voulu, en tentant ce grand raid, trouver dans son Enfer le compagnon de solitude. Ce compagnon se dérobe, et c'est *comme un voleur* que le poète redescend,

Comme un désespéré pour créer d'autres morts.

Le poème tout entier se passe sur un plan surhaussé, s'étale comme un grand jardin stérile, parfaitement monotone, sans soubresaut d'amour et de germination. Il apparaît comme une confession où l'on cherche l'humain, ne trouvant que le vent de l'esprit selon sa moindre pente. A quoi l'on répondra que tout poème est une confession d'un homme selon sa moindre pente. Seulement il y a des hommes dont la moindre pente suffit pour confesser le monde.

GEORGES PELORSON

*
* *

CHANSONS GITANES, par *Federico Garcia Lorca* (Cahiers de Barbarie, Tunis).

Jamais encore on n'avait pu toucher de si près la véritable chair du style que dans ce petit recueil de poèmes de Barbarie. Quand on dit chair on veut dire pulpe aussi bien, et tout ce qui est substance de vérité.

Autant de vers, autant d'instants juteux et parfumés, autant de formes pleines appelant tour à tour la réponse du corps. On lit :

Un parfum de citron
emplit l'instant immense,

et l'on a aussitôt envie de faire son mea culpa.

Deux choses à tout le moins vaudraient d'être citées en entier : le diptyque d'Antonito El Camborio :

Des voix de mort retentirent
auprès du Guadalquivir,
des voix antiques environnant
une voix fraîche d'œillet mâle...

Ma taille s'est brisée
comme canne de maïs...

Trois coups de sang il eut
et mourut de profil.
D'autres au teint plus fatigué
allumèrent une veilleuse...

traduit par Armand Guibert, et cette *Femme Adultère*, prodigieusement restituée par Jean Prévost,

Sa poitrine pour moi s'ouvrit
Comme des branches de jacinthes...

Et tout un horizon de chiens
Aboyait loin de la rivière...

Ses cuisses s'enfuyaient sous moi
Comme des truites effrayées
Une moitié tout embrasée,
L'autre moitié pleine de froid...

Sale de baisers et de sable,
Du bord de l'eau je la sortis...

GEORGES PELORSON

*
* *

LE ROMAN

LA SCÈNE CAPITALE, par *Pierre Jean Jouve* (N. R. F.).

Ce livre est d'un tel style, aux plis simples et somptueux, parfois soudainement dérangés, de magnifique façon, par un vent de fureur, qu'en dire le contenu, c'est presque forcément le dénaturer. Je me risque toutefois à en donner une idée schématique, qui ne prétend pas l'épuiser, qui prétend même ne pas l'épuiser.

Les deux récits qui composent la *Scène Capitale* s'éclairent l'un par l'autre. Le hasard m'a fait lire au moment où j'allais rédiger ces quelques lignes une phrase du *Journal* de Kierkegaard : « Tout véritable amour repose sur ceci, qu'on s'aime

dans un troisième, et cela depuis l'étage le moins élevé, jusqu'à la doctrine chrétienne suivant laquelle les frères doivent s'aimer l'un l'autre dans le Christ ». Pour Jouve, outre la personne qui aime et celle qui est aimée, il y a l'intermédiaire, l'intercesseur, (et en même temps le censeur), disons aussi l'entremetteur, aimé par les deux, haï par les deux. Parfois d'ailleurs cet intermédiaire se dédouble ; c'est le cas dans le deuxième récit. L'un est le devoir et il est la mort, l'autre est le plaisir et il est la mort aussi. Pour chacun, le héros éprouve une sorte de haine et une sorte d'amour. Ainsi la personne qui aime, ce n'est plus une personne, c'est elle et les intermédiaires qui la guident, la regardent sans cesse, qu'elle sent et qu'elle repousse.

Ce n'est pas tout. La personne qui aime, c'est aussi la personne aimée. L'homme qui aime la femme est un peu, est beaucoup la femme. Il est « mâle et femelle à la fois ».

Ce n'est pas tout encore, il faut faire intervenir le temps, ce temps qui se marque dans le deuxième récit par la différence d'âge des deux héros. La femme, c'est aussi la mère, la nourricière. L'amour est un retour vers l'enfance.

Mais il est aussi lié au temps d'une autre façon, car l'expérience de l'amour est expérience de la mort, et d'abord parce que ce qu'il cherche, c'est cette interruption de la conscience, dont parle Pauliet, un des deux intermédiaires du deuxième conte (interruption incomplète, car un morceau de conscience reste là, pour voir, surnageant au dessus de l'abîme), et ensuite parce que le plaisir nous tue, est réellement la mort. Dans chacun des deux contes, nous assistons à la mort de l'héroïne. Le comble de la vie amène à la mort.

Mais tandis que la mort de Dorothée est horrible, que son cadavre dégage une odeur atroce, que toute la première histoire est une histoire du diable, la deuxième est une histoire de Dieu. Toutes les complications de l'amour sur lesquelles il a fallu insister d'abord, se sont peu à peu dissipées au contact d'une dialectique brûlante. Les intercesseurs, les entremetteurs sont rentrés dans l'ombre. Par son amour pour Hélène dont les circonstances paraissent d'abord si bizarres, si complexes, le héros a été simplifié et grandi. Il est délivré de la pensée de son infériorité et de son impuissance. C'est qu'Hélène s'est sacrifiée, a renoncé, et a fait ainsi vivre celui qu'elle aimait. La

mort apporte maintenant un comble de vie, alors que nous avions vu d'abord le comble de vie amener la mort.

Ces pages par lesquels Jouve semble conjurer autour de nous toutes sortes de démons, ou si on veut, de complexes, apparaissent finalement comme des tentatives d'exorcisme, dont le deuxième réussit.

Pour ces récits, et particulièrement pour le second, Jouve a créé, — ou plutôt il s'est créé dans l'esprit de Jouve, un « paysage idéal », mi-Bergell, mi-Tessin, où les montagnes étincelantes, la verdure, la chaleur et la mort composent une atmosphère qui tour à tour exalte et étouffe l'esprit, le tend et l'opprime à l'extrême. Le paysage et ces héros ne peuvent être séparés : « Tout cela, je le nommais Hélène ». Le son éclatant de ce rire, c'est elle, mais c'est aussi parfois l'éclat de la montagne. Il n'y a pas seulement dans cet amour intervention décisive du temps, de ce vallon où nous sommes, entre le berceau et la mort, mais aussi de cet espace palpitant, dans ces hautes vallées.

JEAN WAHL

*
* *

LITTÉRATURE ET PHILOSOPHIE

LE SABLIER, par *Maurice Maeterlinck* (Fasquelle).

De poète qu'il était à l'époque des *Serres Chaudes* et de l'*Oiseau Bleu*, Maurice Maeterlinck est devenu, selon une courbe rigoureusement décroissante de sa pensée, le vulgarisateur d'un panthéisme éclectique, après avoir vécu la phase intermédiaire de l'entomologiste amateur. Si bien que trois catégories de public, parfaitement ennemies entre elles, se partagent le privilège de l'admirer, sans qu'on puisse affirmer que leurs suffrages s'adressent absolument au même homme. Il ne serait pas indifférent d'étudier quel rapport existe entre ses livres à ambition philosophique et ses premiers drames. Si l'on n'aboutissait à conclure à une curieuse scission de la personnalité chez cet auteur, on en serait réduit à regretter que le poète des *Douze Chansons* ait précisé, au détriment de sa poésie, la nature d'un mystère dont le vague nous permettait à son encontre les plus pures certitudes.

Le Sablier se situe à l'extrême pointe de la courbe dont je parlais, et représente le livre de vulgarisation philosophique le plus accessible de Maeterlinck. Tout entier consacré à l'angoisse de la mort, il est constitué de pensées que l'on sent notées au jour le jour, sans que l'auteur ait eu souci de les agencer en système. De sorte qu'il n'est point rare que ces pensées se contredisent, ou que certaines d'entre elles n'aient d'autre valeur que celle de ces lieux communs que l'on énonce au cours d'une conversation familière, lorsque, dans un salon, la fin dernière de l'homme devient pour un moment prétexte à bavardage.

Par exemple cette phrase : *Si le créateur ne pouvait prévenir, éviter, empêcher l'injustice, le malheur, la douleur, pourquoi ne s'est-il pas abstenu ? Pourquoi nous a-t-il donné des nerfs qui ne servent qu'à souffrir ? Etait-il obligé de créer ? Et si tout avait été créé depuis toujours, la question reste la même. « Toujours » aurait les mêmes responsabilités et devrait répondre aux mêmes questions que le Créateur.*

Maeterlinck ne propose fermement aucune solution aux problèmes que pose la mort. Simplement un reflet des théories d'Einstein sur l'espace-temps ou de celles du Dr Osty sur le rôle de l'inconscient et sa possible pérennité, lui deviennent au passage des hypothèses très vite effleurées.

C'est moins par sa teneur, que par l'angoisse physique de la mort qu'on y sent peser, que ce livre nous retient. Lorsque l'auteur ne la transpose pas en effets littéraires, cette angoisse passe tout entière dans telle phrase qui nous saisit. Je pense très particulièrement à la suivante : *Du jour où nos parents sont morts, il n'y a plus rien entre nous et l'inconnu. Nous nous sentons exposés sans défense non seulement aux dangers de cette terre, mais surtout aux dangers invisibles d'un autre monde. Nous sommes au premier rang en face de la mort et de ce qui l'escorte ; nous sommes nus devant l'éternité.*

A. ROLLAND DE RENÉVILLE

*
* *

DICTATURE DE LA LIBERTÉ, par *Robert Aron* (Grasset).

« J'aime les titres mystérieux ou pétard » disait Baudelaire. Celui d'Aron unit ces deux vertus, par une sorte d'ellipse tout

à fait révélatrice du mouvement de sa pensée, et à certains égards, du contenu de la doctrine qu'il défend.

Dictature et liberté, le monde moderne se débat tragiquement entre ces deux nécessités dont la première exprime notre condition matérielle, et la seconde notre mission spirituelle. La dictature tue la liberté pour assurer l'ordre et le pain du corps (c'est le principe !). La liberté condamne la dictature, mais dès qu'elle la supprime pratiquement, elle perd tout point d'appui, son élan meurt en anarchie. La solution de ce conflit est évidente, c'est peut-être pourquoi bien peu l'ont vue jusqu'à présent : elle « crève les yeux ». Il faut *organiser la liberté*. Mais c'est encore là une ellipse ; l'on dira qu'une liberté organisée n'en est plus une. Expliquons-nous : il faut organiser le matériel — la dictature [1] seule y parvient — mais au profit de la liberté, et à seule fin de la laisser s'épanouir. Il faut soumettre la dictature à la liberté, il faut une dictature *pour* la liberté — une dictature de la liberté. Ce serait le plus beau « titre » du siècle.

Ceci admis, et comment ne point l'admettre — mais c'est admettre la révolution — se posent toutes les questions « pratiques » ; celles qui passionnent les hommes d'action et qu'ils estiment purement techniques parce qu'ils en ignorent les fins. Cette erreur des fameux techniciens nous vaut les tyrannies actuelles. Considérant le désordre où nous sommes, ils prétendent nous en tirer en parant, comme ils disent, au plus pressé, c'est-à-dire en organisant l'Etat, l'économie et les rapports sociaux selon les nécessité de l'heure, à leurs yeux « matérielles d'abord ». Cette vue des plus courantes à Rome, à Berlin, à Moscou, nous vaut diverses dictatures, lesquelles, pour n'avoir pas été soumises dès le début à une volonté perspicace et fanatique de libération, ne tardent pas à se retourner contre les hommes, et à brimer *nécessairement* leurs vocations, leurs libertés réelles, leur personne.

Si la personne n'est pas *déjà* au début d'un calcul pratique, on ne la retrouvera jamais au terme ; et la rigueur même du calcul s'opposera à son intrusion. Comme le prouve toute

1. Entendue au sens large de discipline rigoureuse des activités automatiques, ou « indifférenciées », et non pas au sens purement politique de tyrannie exercée par un seul homme dans tous les domaines.

l'histoire moderne, qui est celle des révolutions étranglées par l'état et sa police.

Telles sont les bases — algébrisées — des recherches de l'*Ordre Nouveau.* Robert Aron les a décrites avec une sobre et nerveuse précision [1] qui tranche sur le verbiage technico-humanitaire de tous nos fabricants de « plans d'urgence ». Précision qui d'ailleurs n'exclut pas une éloquence qu'on dirait jacobine si un humour très personnel ne venait sans cesse la rabattre au concret. On peut reprocher à l'auteur d'avoir passé trop rapidement sur certaines questions dernières (le sens dernier de la liberté humaine, par exemple). Mais si l'on considère l'ampleur du dessein de l'Ordre Nouveau, et la difficulté de le résumer à l'usage d'un public qu'il faut sans cesse prévenir contre les pires malentendus, l'on jugera mieux de la qualité de tension et de décision spirituelle que supposait un tel ouvrage.

M. Thibaudet réclamait ici-même une critique qui « contingentât » l'importation des mystiques étrangères. Oui, mais on ne se défend qu'en attaquant. Sachons gré à ce livre de poser enfin les questions que la France se doit de résoudre pour l'Europe, et de les poser sous la forme concrète d'une série de tensions qu'il s'agit d'orienter et de rendre fécondes : solutions nécessaires et solutions d'urgence ; coutume et loi abstraite ; création et automatisme ; libéralisme et discipline ; fédéralisme et étatisme ; enfin, personne et individu. Cette dernière « tension », à laquelle se ramènent toutes les autres, est ent rain de devenir une sorte de pont aux ânes de nos philosophies politiques (Berdiaeff, Maritain, Dandieu, Mounier, préface de Malraux à son dernier ouvrage, etc.) J'ai quelques raisons de m'en réjouir. L'O. N. en a tiré, le premier, des conclusions pratiques dans le domaine du travail. Et sa première expérience de *service civil*, organisée l'été dernier, a fait voir que les ouvriers savent apprécier les conséquences concrètes d'une distinction que bien des clercs estimaient « trop philosophique ».

DENIS DE ROUGEMONT

1. Particulièrement efficace dans la polémique : voir les pages du dernier chapitre sur le colonel de la Rocque, « cet *en avant* qui ne sait pas où aller. »

*
* *

L'HOMME, CET INCONNU, par le *Dr Alexis Carrel* (Plon).

Cet ouvrage traite avec une médiocrité affligeante un sujet qui méritait mieux. Peu, sans doute, sont aussi persuadés que moi des avantages décisifs qu'on pourrait tirer de l'étude biologique approfondie de l'être humain. Rien, pas même la psychanalyse, ne sera jamais capable d'en apporter de plus fondamentaux, de plus susceptibles d'ouvrir à l'investigation des voies à la fois plus novatrices et mieux assurées. Il est, en conséquence, déplorable que le premier travail exhaustif consacré à cette question se montre d'une telle grossièreté de pensée qu'il semble plus destiné à décourager l'intérêt qu'à le susciter : à quoi bon vouer tant de papier à rappeler que la loi de Weber n'est pas tout à fait exacte, que les convalescents se trouvent bien d'un changement de climat, que l'espérance engendre l'action et toute espèce de propositions en comparaison desquelles la sagesse des nations prend soudain des allures de suggestions énigmatiques et de paradoxes insondables.

L'objet de la dernière partie de l'ouvrage n'est rien moins que la réforme de la civilisation et de la société. Il faudrait sur ce point louer une certaine liberté d'esprit si celle-ci ne devenait trop aisément licence. Ici (p. 361) l'auteur écrit : « Ceux qui sont aujourd'hui des prolétaires doivent leur situation à des défauts héréditaires de leur corps et de leur esprit » *(sancta simplicitas)*, et propose que des mesures appropriées viennent accentuer cet état de choses afin que les inégalités sociales soient plus nettement concomitantes d'inégalités biologiques. La société serait alors dirigée par une aristocratie héréditaire formée par les descendants des Croisés, des héros de la Révolution, des grands criminels et des magnats de la finance et de l'industrie (p. 360). Quelques pages plus loin, sans paraître avoir conscience de la mutation brusque, il envisage au contraire de supprimer le prolétariat en faisant faire à tous les jeunes gens un temps de service de travail obligatoire dans les usines (p. 385).

Il suffit. On regrette presque l'imprimerie quand on la voit

ajouter à la diffusion d'opinions déjà trop reçues celle de pareilles fantaisies qui n'ont même pas le mérite de la convenance réciproque. L'ouvrage a été, en général, accueilli avec une grande faveur, mais les raisons de cette faveur ne sont de nature ni à faire réviser un jugement sévère, ni à être prises elles-mêmes en considération. Que, dans ce livre, les uns aient découvert la biologie et les autres des ressources de propagande politique ne prouve rien pour sa valeur et ne prouverait rien contre elle. Car en ces matières ni l'enthousiasme de l'incompétence ni celui de l'intérêt ne sont recevables. Après tout d'ailleurs, il est possible que l'ouvrage attire l'attention sur le conditionnement physique de l'homme et donne le goût d'étudier plus avant le jeu des forces biologiques élémentaires qu'implique l'individualisation de tout organisme animé dans un milieu inanimé, et qui, comparables aux lois qui régissent l'équilibre des fluides, déterminent les tendances qui concourent à sa genèse, à sa croissance, à sa reproduction et à son retour à l'équilibre initial. On attend encore cette *théorie générale des instincts*, amorcée çà et là par Moll et Weissmann et qui s'avère déjà capable de rendre compte des *travers* psychologiques les plus déroutants en apparence, ne faisant appel cependant qu'à des principes aussi simples que la contraction et la dilatation, la tumescence et la détumescence, le paroxysme et la détente par exemple. Le titre de l'ouvrage du Dr Carrel promettait peut-être plus des études de cette sorte qu'un vain ornement de connaissances élémentaires. On regrettera qu'il soit seulement publicitaire.

ROGER CAILLOIS

*
* *

LA CONSCIENCE MYSTIFIÉE, par *N. Guterman* et *H. Lefebvre* (Editions de la N. R. F.).

A la fin de cet essai de philosophie militante, les auteurs ont ainsi formulé leur dessein : « Nous avons tenté d'élargir la théorie de la mystification, d'en tirer les linéaments d'une théorie sociologique de la connaissance, et de l'appliquer à quelques problèmes actuels ». La théorie de la mystification, parfois étouffée dans les œuvres de Karl Marx sous la pression d'autres idées, se trouve ici abstraite en quelque mesure, systématisée,

puis vérifiée par l'expérience « actuelle ». Au moment où la « marge entre la conscience et la réalité » ne fait que s'élargir pour le plus grand profit de la mystique, les auteurs s'obstinent à comprendre, refusent de se laisser duper par le fétichisme et les mythes capitalistes.

S'ils sont durs parfois, et tranchants, s'ils condamnent sans appel ceux qui cherchent encore à étreindre des idées pures, si le souci de la forme les touche moins que celui de l'efficacité, c'est qu'ils ne jouent ni à penser, ni à écrire. Bien que Nietzsche autant que Marx ait prêché la pensée pratique, et le « sens de la terre », tous ceux qui, de nos jours, se réclament du nietzschéisme refusent de penser la terre ; ils ne pensent que la race, l'honneur et autres fariboles. Tout en espérant, par leur analyse des effets de la mystification et des procédés employés par les mystificateurs, apporter à l'étude des « superstructures » — *id est* des valeurs spirituelles — une efficace contribution, MM. Guterman et Lefebvre ne se perdent point en des discussions byzantines sur la « conscience du moi-du-toi-du-soi ». Leur livre ne flatte pas le narcissisme intellectuel, mais il sert mieux la conscience que tel traité spiritualiste (celui de Lavelle, par exemple) qui, sous le prétexte de sauver la pureté notre esprit, en dissimule les défauts.

Que ceux qui préfèrent être dupes ne lisent donc pas cet ouvrage.

ETIEMBLE

*
* *

LETTRES ÉTRANGÈRES

UN DE NOS CONQUÉRANTS, par *G. Meredith,* traduit de l'anglais par *Christine* et *René Lalou* (Editions de la N. R. F.).

C'est un plaisir, un peu étrange, avouons-le, de relire *One of our Conquerors* dans une version française digne de son inimitable original. Pourtant, c'est bien la même œuvre, car les traducteurs font preuve d'une fidélité émouvante et presque passionnée, d'une probité intellectuelle qui confine à la chasteté, au milieu des tentations sans nombre que leur causent les exercices d'équivalence, d'explication ou de substitution néces-

saires pour rendre cohérent et intelligible le texte de leur auteur. L'étrangeté viendrait plutôt des excellences mêmes de la traduction : les allusions, les énigmes, les épigrammes, les sautes d'idées y sont si bien amenées ou éclaircies (parfois même par des notes !) qu'on a l'impression de suivre quelque route nationale, aux rampes atténuées, aux virages élargis, là où zizaguait hier encore, comme un invraisemblable sentier de montagne, la prose vertigineuse de Meredith.

Quel pot-pourri en effet que ce livre, ou, pour continuer la métaphore vicinale, quel carrefour ! *Meredith of the crossways !* On dirait que Sterne y a collaboré avec George Sand, Proust avec Mademoiselle de Scudéry. S'y retrouvent les thèmes et les procédés les plus crus du roman victorien, romantique, chevaleresque : apostrophe au lecteur, épigrammes, portraits, digressions littéraires, politiques ou sportives, pédantisme et préciosité outrés (« le nuage violacé comme une joue souffletée »), intermèdes « comiques », et, pour le fond, situations mélodramatiques, coïncidences, grands effets déduits (sans vraisemblance) de petites causes, passages « à thèse » qui font penser à Dumas et rêver à Hugo (place de la « femme tombée » dans la société), etc. Et à côté de cela des pages imprévues, d'une technique toute moderne, d'un réalisme psychologique incroyable. Témoins les deux chapitres d'exposition où l'effort que fait Victor Radnor pour retrouver le fil de ses pensées interrompu par une chute dans la rue nous fait pénétrer, par un long « monologue intérieur », jusqu'au centre de l'action et jusqu'au cœur des personnages. Témoin encore le passage où Meredith analyse avec une acuité et une poésie toutes proustiennes l'attirance sexuelle dont le deuil investit les veuves : « Les veuves endeuillées .. incitent le bras viril le plus proche à arracher à cette ténèbre des fleurs qui s'épanouissent si pathétiquement... Compassion, sympathie, instinct ; gratitude, instinct encore, tiédeur vivante, désir de tout l'être d'affronter le Roi des Terreurs, de ravir à l'ombre où elle est à demi-plongée l'Eurydice d'un autre Orphée ; soif aussi soudaine qu'irrésistible ; souci, souci bien défini d'apposer sur une chose son sceau et d'en faire un fait accompli pour l'émerveillement des biographes ; révolte de notre folle jeunesse qui cogne dans son cercueil... » A les

lire aujourd'hui, ces pages semblent de véritables anticipations.

Ce qui apparaît dans l'ordre et la clarté relatives de cette traduction mieux que dans l'original trop dense, c'est l'*histoire*, qui demeure après tout le fond même du roman. Style, descriptions, caractères rachètent mais ne remplacent pas la vérité ou l'originalité d'une situation. *Un de nos conquérants*, c'est essentiellement la peinture de la faiblesse d'une femme, Nataly, que torture et finit par tuer sa fausse position de compagne illégitime d'un homme en vue, Victor Radnor. C'est aussi, mais accessoirement, la peinture de l'égoïsme et de l'aveuglement du conquérant. Malgré la vigueur et la subtilité de l'analyse, on peut douter de la réalité du thème. En tout cas, dans *Lord Raingo*, récemment traduit en français, Arnold Bennett nous a présenté de façon bien convaincante une situation absolument inverse et peut-être conçue par antithèse. Delphine, la tendre maîtresse du « conquérant » Raingo, se suicide lorsque son amant, rendu libre par un accident, veut lui imposer les soucis et les responsabilités du mariage. Le parallèle Bennett-Meredith éclaire d'un jour intéressant le fort et le faible de chaque romancier. Par la vérité des situations, par le réalisme extraordinaire des caractères, le couple Raingo-Delphine triomphe de l'équipe Radnor-Nataly. Mais il reste à Meredith la vérité plus profonde et plus délicate du moraliste et le réalisme plus ardent de la poésie.

GEORGES LAFOURCADE

*
* *

LES ARTS

SUR L'ORIGINE DE LA MINIATURE PERSANE.

« Celui qui veut contempler la gloire de Dieu, qu'il contemple une rose rouge » (Wâsiti).

Vénération esthétique dédiée à tout objet retenant notre attention, à toute idole excitatrice, ainsi admirée jusqu'à l'extase, — telle est la floraison cristalline de sensibilité, transparente comme l'arc en ciel, que des artistes musulmans firent jaillir, en composant leur palette, d'une notion manichéenne assez dramatique : celle de l'emprisonnement des parcelles de lumière divine dans la gangue démoniaque de la matière.

Avant l'Islam, qui établit l'imagination artistique iranienne dans la sérénité, l'Iran avait connu deux visions du monde opposant violemment leurs définitions de la lutte entre la Lumière et les Ténèbres : mazdéisme et manichéisme. Pour le mazdéisme, encore naïvement matérialiste, il n'y a d'infini que l'espace et le temps ; Dieu, l'être saint, est fini, et ses émanations, les yzeds, peuvent se localiser dans les êtres purs ; le Mal, également fini, ne provoque qu'une souillure externe et de surface ; durant la lutte entre le bien et le mal, la hiérarchie des êtres bons reste fixe, et leurs propriétés restent intactes ; les étoiles fixes (spécialement les zodiacales) sont bonnes, tandis que les planètes sont des démons. L'eau est sainte. La procréation chez les hommes, imitée du khvêtukdâs chez Ormuzd, est œuvre bonne ; et le feu, qui purifiera le monde, en restaurera la vie cyclique saisonnière.

Le manichéisme, lui, est antimatérialiste (pour lui toute matière est mauvaise) et infinitiste. Le mal, illimité comme le bien, s'est infiltré partout dans la masse de lumière qu'il a capturée à l'origine, y opérant un cloisonnement qu'il faut détruire ; pour délivrer, en détruisant les cellules séparées où elles souffrent prisonnières, les âmes, parcelles morcelées de la lumière, qui est le bien. Les étoiles fixes sont des démons, tandis que les planètes sont bonnes, spécialement la lune, dont les phases rythment la libération et ascension des parcelles de lumière. La sexualité humaine est mauvaise, car elle n'est qu'une caricature démoniaque de la libération des âmes. Il est criminel d'user de l'eau et du feu, pour léser la lumière incluse dans les animaux et les plantes. Les cycles astronomiques de l'évolution du monde cesseront quand le feu détruira l'univers pour jamais. Le manichéisme conseilla la mise en commun des biens périssables de ce monde, et même le renoncement à ces biens par l'ascèse, — en cette Perse où la société mazdéenne, basée sur une hiérarchie de castes, honorait l'agriculture et le commerce.

C'est l'échelle de valeurs picturales manichéenne, et non mazdéenne, qui est à l'origine de la miniature musulmane en Perse. On sait, en effet, que, pour toute la tradition musulmane, Manès demeure l'initiateur et le maître en matière de peinture. Selon une source chrétienne du quatrième siècle,

relevée par Cumont, Manès *assignait à la peinture un but apologétique :* « faire admirer les Fils de la Lumière, et détester les Fils des Ténèbres ». Il est donc permis de penser que l'essor notoire de l'enluminure liturgique chez les manichéens est dû à une traduction symbolique effectuée par leurs peintres de leur doctrine de la « délivrance » de la lumière. D'abord, dans les fresques où cette délivrance se marque par l'emploi du halo qui auréole les saints, « exhale »[1] leur sainteté vers le ciel, — contrairement au nimbe chrétien, qui circonscrit en eux la visitation de l'Esprit. Puis dans les enluminures, en représentant la Lumière par les métaux nobles, or et argent.

L'art de la miniature persane, sans atmosphère, sans perspective, sans ombre et sans modelé, atteste par la splendeur métallique de sa polychromie native, que ses initiateurs s'étaient proposé une espèce de « sublimation » alchimique des parcelles de lumière divine incluses dans la pâte picturale : les métaux nobles, or et argent, montant à la surface des franges et des couronnes, de l'offrande et de la coupe, comme dans les miniatures des IXe-Xe siècles retrouvées par von Lecoq à Turfan : pour s'évader hors de la gangue des couleurs ; par une « délivrance » toute manichéenne, inverse de la « transfiguration » chrétienne des icônes byzantines, où dans les fonds d'or s'immerge et s'incarne la clarté.

Sur cette enluminure liturgique manichéenne, opposant la révolte de la lumière à l'obscurité tyrannique des couleurs, visages « sidérés » d'ascètes explosant en parcelles d'or, — le calme résigné de l'inspiration musulmane s'est surimposé ; méditation sereine du Covenant des esprits, de la gloire primordiale des prédestinés, souvenir sans regret ni espoir, fidélité paisible de la pensée ; les couleurs « impures » se sont éclaircies et « ennoblies », tandis que les métaux nobles s'immatérialisaient ; les attitudes crispées se sont détendues et inanimées, leurs silhouettes amenuisées se sont doucement et également estompées avec le paysage, derrière un même lustre léger d'or, irréel, tel le reflet qui cuivre les faïences hispano-moresques.

Ainsi, dans le rite musulman canonique du « rêve provoqué », ou *istikhâra*, le croyant musulman qui s'endort après

1. Se rappeler, aussi, le portrait d'un des immortels taoïstes, T'ieh Kuai par le peintre chinois Yen-Hui.

avoir prié pour connaître un d'entre les arrêts de la volonté divine le concernant, voit les objets évoqués s'estomper sous une irisation apparue, révélation du décret divin, primordial et souverain.

LOUIS MASSIGNON

*
* *

LES INDÉPENDANTS. — *Fred Uhlman.*

Pour avoir voulu introduire l'égalité dans le seul domaine peut-être où elle ne puisse exister, celui des choses de l'esprit, le Comité du Salon des Indépendants a failli ruiner cette société qui a droit à notre gratitude, pour tant de belles raisons.

Grâces soient rendues à Apollon, l'esprit démagogique a quitté ce Comité, revenu à un plus juste sentiment de ses devoirs. Nous l'avons aidé de notre mieux, et nous remercions ici les grands aînés, Bonnard, Matisse, Marquet, d'avoir bien voulu se rendre à notre appel, et d'exposer aux côtés des compagnons plus jeunes ; certains d'entre eux ont tellement besoin que le public découvre leur existence ! Perdus dans l'interminable colonie des exposants rangés par ordre alphabétique, ces inconnus de talent étaient voués à l'oubli. C'est cette peur, justifiée, qui a retardé la rentrée massive, et que je prédis *totale* pour l'an prochain, de tous les artistes qui doivent leur existence morale à ce Salon. La moitié de ceux-ci s'est abstenue, pensant : « On me promet le placement par tendances, par affinités, mais par quels amendements va-t-on adultérer ce projet, par quelles ruses va-t-on me noyer dans la foule anonyme et sans caractère des déments du pinceau ? »

Ces peintres méfiants verront que l'on a fait pour le mieux, répartissant l'intérêt sur quelques points cardinaux où s'épanouissent les tendances (et les âges) les plus dessinés et établissant le passage entre eux par des « dégradés » savants. Chaque école caractérisée a ses salles propres ; et dans les salles voisines son halo d'influence. Si le public veut bien regarder, il pourra enfin se livrer à cette « auscultation de notre temps », préconisée par notre ami René Huyghe. Il lui faudra tenir compte, dans ses approximations d'aujourd'hui, du fait que les éléments « surréalistes » et « art abstrait » font presque entière-

ment défaut, jugulés qu'ils sont par les règlements draconiens du Salon des Surindépendants, aux termes desquels toute manifestation en dehors du sein de la société est interdite sous peine de radiation. Le plus simple et le plus avantageux pour les Surindépendants et les Indépendants, serait que ce dernier absorbât son fils prodigue — en le laissant libre de s'organiser dans un nombre de salles proportionné à son importance numérique. Cette combinaison implique, hélas, une souplesse dont les peintres sourcilleux paraissent assez démunis. Si cette rêverie prenait corps, le Salon des Indépendants deviendrait ce fameux « *Salon Unique* » dont on a tant parlé, proposant au public un panorama complet de toute l'activité artistique contemporaine. La présentation des œuvres devrait alors se faire sans sauts, par une progression très surveillée, partant de l'Académie, pour aboutir à l'art abstrait. Que dirait-on d'une telle entreprise, jamais encore réalisée, si son éclosion coïncidait avec l'exposition de 1937 ? Je lance à tous les artistes soucieux de montrer au monde que la France est bien, actuellement, le pays de la peinture, un vibrant appel en l'honneur du grand rassemblement des énergies, que l'Etat est absolument incapable de réaliser.

Comment l'Etat accorderait-il, par exemple, quelque attention à ces humbles peintres — je ne dis pas « instinctifs », (quel artiste authentique ne l'est pas ?) mais candidement irresponsables que sont les peintres du dimanche, ces artisans du folklore les plus attendrissants du monde ! La souriante sollicitude des placeurs des Indépendants a recueilli, dans la salle 11, les plus gentils exemples de cet art si spécifiquement français. D'autres ont été admis à figurer aux côtés de quelques peintres notoires, opposant aux ruses de ces derniers leur émouvante fraîcheur. Si nous avions des entrailles, chacun de nous devrait être le « parrain » d'un de ces anges en chandail ou en jaquette. C'est à quoi je rêvais en acquérant à la Galerie « Le Niveau » un étonnant tableau où l'un de ces charmants artisans (il a nom Fred Uhlman), avait figuré une « annonciation » dans une rue de Paris, avec, comme témoins, des souteneurs et des filles publiques. La double « gloire » lumineuse de la Vierge et de l'ange scintille devant les façades noires qu'éclabousse le sang des corsages et l'enseigne d'un bal musette, cependant

que de longues fumées balaient un ciel lamentable. On voudrait avoir conçu ce tableau.

Pour revenir aux Indépendants, on trouvera, salle 25, l'antithèse de la salle 11. Elle pourrait s'appeler « l'hommage à Bouguereau », ce Gounod de la peinture. Elle mérite un regard. On peut y constater, bien mieux qu'ailleurs, à quel point certains manieurs de brosse peuvent être dénués de sens pictural.

La salle 3 est consacrée à la peinture de la jeune génération : Poncelet, Planson, Chapelain-Midy, etc. Ce qui caractérise l'activité de ces peintres, c'est un grand respect de la réalité extérieure, la justesse des lumières, transposées dans une gamme un peu étouffée, le goût de la pâte appliquée largement. La transformation géométrique, les déformations lyriques, l'invention et la fantaisie qui caractérisaient les recherches de la génération précédente sont rejetées comme l'exige la loi du flux et du reflux. Ce sont de calmes *constatations* d'après la Nature, auxquelles président les ombres de Courbet et de Manet. La plupart des jeunes peintres se rallient à cette tendance, la plus nette et la plus cohérente de toutes ; beaucoup d'entre eux le font avec talent.

La salle 8 est, de toutes les salles, la plus homogène. Elle abrite les Musicalistes, que Valensi guide et commente. Toute représentation du réel est bannie de ces toiles aux stridences aigrelettes, où tournoient et s'échevèlent quelques paraphrases plastiques de symphonies classiques.

On trouve de fort bonnes œuvres de jeunes, outre une excellente rétrospective de Signac, entre cette salle extrémiste et la salle 36, où sont accrochés les « peintres de la réalité » : Dufy, Gromaire, Desnoyers, Metzinger, qui essaient d'atteindre l'objet non plus directement, par un effort en quelque sorte musculaire, physique, mais par le détour volontaire et intelligent (qui n'exclut pas la spontanéité) de la métaphore colorée ou plastique. Des jeunes : Walch, Berçot, Basset, Muriel, Debuchy, Rivier, Juliette Deshayes, M[me] Debat-Ponsan, Caroline Hill, Elisa Zuloaga, Altcheh, A. Boissonnas, Magda Andrade, etc. les escortent, avec leurs « expériences » passionnées et pleines de trouvailles.

Durant le quart d'heure que dure, en marchant assez vite, le

parcours des cimaises, on rencontre bien des isolés de talent, comme ce Paul Colas, qui semble oublié dans le coin d'une immense salle. Car, sauf en ces enfers, où le visiteur le moins averti comprend qu'il faut laisser toute espérance, on trouve un peu partout, à l'inverse de ce qui se passe dans les salons officiels, des toiles remplies de défauts et d'insuffisances, mais qui contiennent malgré tout, *de la peinture.*

ANDRÉ LHOTE

* *

EXPOSITION COROT.

Il est assez rare que les peintres aient des légendes comparables à celles qui enveloppent les littérateurs ; je pense à des légendes valables seulement pour des milieux populaires et bourgeois, où souvent l'on se fabrique d'un artiste une image aussi fausse que naïve. Des grands auteurs du XIXe siècle, beaucoup ont leur statue. En ce qui concerne les peintres on pourrait citer les noms de Millet, Meissonier, Corot (Delacroix, Courbet, Manet, et plus près de nous Cézanne et Renoir, ne sont pas encore « gloires nationales »). Corot doit sa célébrité à une réputation de bon papa, fabriquée par les critiques et les journalistes du temps ; à ses paysages bien torchés et faussement poétiques, à ses aurores, à ses crépuscules, à ses nymphes, et même aux fameux étangs de Ville-d'Avray qu'il peignit souvent. On ne découvre pas au Musée de l'Orangerie la palette du bonhomme, sa pipe, son bonnet de nuit. Mais on se chargera de nous rappeler que son existence fut sage, de commenter les pensées simples qu'il formait sur son art, bref de nous livrer les secrets de son œuvre. Pour nous, c'est ailleurs que nous les chercherons.

A l'exposition de l'Orangerie on voit un ensemble de cent toiles, dont certaines, peu connues, proviennent de musées étrangers. Sur ces cent toiles, une trentaine pour lesquelles nous n'emploierons pas le terme de chef-d'œuvre, mais qui donnent de la peinture une idée précise.

Car les paysages de Corot (les meilleurs, ceux qui sont peints presque entièrement sur nature) ses portraits, ses figures (bohémiennes ou odalisques) ne témoignent jamais de grands soucis esthétiques. Les ambitions de Corot étaient bonnement et natu-

rellement celles d'un peintre, encore qu'il ait été quelquefois sensible à un enseignement académique et désireux de composer des sujets historiques ou des paysages dans la manière du Poussin. Le plus souvent, devant un modèle ou devant un paysage, Corot n'a eu de désir que celui d'exprimer la vie. Désir qui, on le sait, conduit un artiste à toutes les aventures et mésaventures. Par bonheur, Corot était « peintre ».

Inutile de chercher à classer l'œuvre de Corot dans une histoire de l'art. Sans doute, à la manière de Chardin et de quelques hollandais, Corot est-il un petit maître. Ce n'est là qu'une question de « sujet », d'ambitions intellectuelles qui ne sont justifiées chez un peintre que lorsqu'elles prennent une existence picturale. Il n'est pas une toile de Corot — une de ses toiles sérieuses — qui ne soit la peinture même, dans son essence ; qui ne fournisse une démonstration claire, savante, sensible, des règles, cependant peu saisissables, de cet art. Qu'on parle de la science des valeurs ? Certains paysages de Corot, ceux de son premier séjour en Italie, notamment, fournissent des preuves de cette science. De matière ? Telle *Vue de Venise*, ou de *Villeneuve-les-Avignon*, des figures comme *La Femme à la Perle*, *La Lecture Interrompue*, expliquent de quoi est fait le grain, le tissu même de la peinture, sans qu'on ait à insister sur des questions de technique : empâtements, frottis, glacis. Parlera-t-on du dessin ? Celui de Corot est sensible, plein, humble en même temps qu'expressif. De composition ? Rien, chez lui, n'est livré aux hasards de l'improvisation. De la couleur ? On rencontre chez Corot un rouge, un rose, un bleu, un jaune, des blancs, des noirs ; certains portraits nous le montrent utilisant ces couleurs avec une économie savante qui rappelle Vélasquez — dont Corot, je crois, ne vit jamais l'œuvre.

Que Corot ait peint la pipe à la bouche, avec un amour infini de « la Nature », il n'en fut pas moins, toujours, un homme lucide devant son art. A sa naissance, il reçut quelques dons précieux. Mais, d'année en année, on le voit développer ces dons. Il a eu devant son art la simplicité, la jeunesse, la gravité, qui sont particulièrement le fait des peintres. Il s'est attaché à résoudre les problèmes de la peinture, à l'exclusion de tous les autres. Enfin, il a eu à se découvrir lui-même, à

connaître ses richesses et ses impossibilités. Besogne difficile car, à ses débuts, Corot eut contre lui une tradition où le culte de l'art italien et de la littérature latine devait être la nourriture des artistes. On a oublié les noms de ceux qui se sont mis à ce régime. En Italie comme en France, Corot n'a pas cessé d'être un peintre et de ne recevoir de vraies leçons que de la vie. Cette vie, chez lui, n'apparaît pas riche comme chez Delacroix, ordonnée comme chez Ingres, brutale et forte comme chez Courbet, étrange et nue comme chez Manet. Qu'on n'en profite pas pour nous ressortir au sujet de l'art de Corot les formules habituelles sur la mesure et le bon goût français. L'œuvre de Corot témoigne de passion pour la peinture Mais, au-delà de la peinture, de passion pour la vie, une vie que certains hommes saisissent, non pas à l'aide de l'esprit, mais avec le sens de la vue, celui du toucher, ces hommes étant des peintres, et les facultés dont ils usent propres aux arts plastiques.

De l'œuvre de Corot on dit aujourd'hui — chose encore plus compréhensible à la suite de cette exposition — qu'elle a annoncé les impressionnistes. Je voudrais préciser. C'est-à-dire que cette œuvre a aidé à délivrer la peinture d'un contenu esthétique et littéraire, sans la précipiter pourtant vers un art réaliste, comme des réactions pareilles à celles du cubisme et du surréalisme ont pu parfois le laisser entendre Je voudrais répéter que cette œuvre si humaine n'en est pas moins pleinement : la peinture. S'il me fallait, pour conclure, indiquer la route que suivait Corot — entre plusieurs que propose l'art de la peinture — en fixer le but, qu'il n a pas été loin d'atteindre, je citerais le nom de Vermeer. Evoquer l'œuvre de Vermeer, c'est préciser aussitôt les limites de celle de Corot. Mais les mêmes raisons secrètes ont présidé à la naissance de telles œuvres. C est cela seulement qui importe à celui qui veut aimer et comprendre la peinture, et par elle recevoir une beauté et une vie que d'autres découvrent dans la poésie. C'est cette raison qui fera qu'une visite à l'exposition Corot sera plus nourricière que celles qu'on a pu faire au Petit-Palais, lors de l'exposition tapageuse de l'art italien.

EUGÈNE DABIT

*
* *

CHRONIQUES DE MA VIE (II), par *Igor Strawinsky* (Denoël et Steele).

Ce n'est pas parce que ces deux volumes se succèdent à une année de distance qu'il convient de voir entre eux une sorte d'opposition. Ils ont été conçus ensemble : ils sont l'élan d'un même jet. Ce qui peut être dit, c'est que, reflétant dans un tout homogène exactement les événements dans leur suite, le premier, en plus de généralités que contient également le second, concerne les événements et succès d'une période éblouissante, mais qui, dans l'esprit du maître, n'est que préparatoire, tandis que l'autre concerne la période actuelle qui est, à n'en pas douter, celle de la plus haute maîtrise.

On vient d'entendre le *Concerto pour deux pianos*, et aux *Annales* et en Suisse. Devant ce résultat étourdissant — rien ne laissait prévoir ces issues, ce lyrisme à tout rompre dans l'Adagio — l'on se demande comment il a pu trouver du temps pour mettre au net si bien ces pages, tout en ne portant pas préjudice aux espaces impliquant aussi beaucoup de temps qu'il lui fallait dans un tout autre domaine qui est le sien propre, pour mettre en acte de si fortes stratégies.

Le public s'est-il rendu compte ? Tout autant et pas plus qu'autrefois quand il avait acclamé *L'Oiseau de feu*, *Petrouchka*, le *Sacre* et *Noces* :

Je pense qu'il y a rarement eu communion entière entre nous. S'il est arrivé — et cela arrive encore — qu'eux et moi nous aimions les mêmes choses, je doute fort que ce soit pour les mêmes raisons.

A bon droit, comme quelqu'un qui porte de l'or ne se fâche pas si on l'acclame en croyant qu'il porte du cuivre, Strawinsky est reconnaissant aux foules de cet hommage inapte peut-être au discernement. Ce discernement cependant, il le veut. Pas pour lui, ni pour nous : pour la vérité. Pas davantage que Pouchkine, il n'a jamais fait de folklore (de nationalisme ethnique) que celui qui *découlait spontanément de sa nature*. Tandis que pour d'autres — Rimsky, Glazounow, Balaïeff — une tendance similaire et voulue avait vite dégénéré en académisme :

Ce que l'on doit considérer chez ces derniers comme du reste chez les

folkloristes espagnols tant peintres que musiciens, c'est précisément cette naïve, mais dangereuse velléité qui les porte à refaire un art déjà créé d'instinct par le génie du peuple, tendance assez stérile, et mal dont souffrent nombre d'artistes de talent.

Pourtant, ajoute-t-il, car il en a beaucoup profité et il les aime, *l'occidentalisme perçait aussi bien chez les uns que chez les autres.*

Que veut dire occidentalisme dans ce cas émouvant bien curieux à surprendre ici ? Rien d'autre que le grand art. Nous autres — disons Delacroix, disons Ingres — nous ne faisons pas que je sache de folklore ni ne jetons de la couleur locale pseudo-celtique ou pseudo-provençale ou pseudo-wallonne quand nous voulons faire de l'art. Tout cela existe, et chez nous comme chez les Russes, à un point achevé. Mais achevé veut dire ce que cela veut dire : *qui ne peut pas être dépassé.* Notre nationalité n'est plus celle-là ; notre nationalité quand même à nous est celle de l'histoire, laquelle a un grand corps. Occident est dit pour civilisation. Les Russes autant que nous sinon plus que nous — Dostoïevsky — en font partie (n'en déplaise peut-être à Massis). Notre authenticité est de la Renaissance, et pas tant par l'esprit ni les lettres (ce que l'on appelle un tour latin) que par la musique. Il faut penser à Bach d'abord comme au continuateur de l'Italie sévère (Bach qui est allemand), avant de songer à délimiter d'après plus ou moins de panthéisme (qui existe aussi chez nous) ce que pourraient être des frontières raciales.

C'est en ce sens que Strawinsky est un grand occidental.

Révolutionnaire ? Oui, mais l'occidentalisme tout entier est traditionnaliste-révolutionnaire. Il n'a jamais continué sans s'insurger, sans apporter. Dans tous les domaines. Ce n'est pas pour rien que les historiens saluent dans l'humanisme l'apparition d'une nouvelle puissance entre le pape et l'empereur, qui est le monde de l'opinion libre. Monde, il reste par je ne sais quoi de romain qui est international, qui est de ses origines deux fois, la seconde à la Renaissance ; libre il l'est du fait que, comme le feu brûle, il s'épand où il veut, même très loin, sa forme la plus authentique n'étant pas celle d'un lieu (où souvent il n'est plus) mais celle du rendement. Voulons-nous dire les Flandres en peinture, voilà ce que fut l'Occident à une

très grande période. Mais pas toujours. L'Occident fut Bach, l'Espagne. Rien ne peut faire qu'il n'ait été la Russie en des temps qui durent encore, où toutes ses productions se sont imposées.

Ce n'est dès lors que l'air d'une grande lignée impliquant de formidables espaces, qui est celui que Strawinsky respire : et où il est chez lui, tout jeune, divinement prompt, ayant une multitude de choses qui en engendrent d'autres encore à signifier.

Mais pourquoi est-ce que je m'irrite pour lui ? Ce ne sont pas les musiciens qui formulent ces regrets. L'on ne veut pas qu'il fasse du grand art parce qu'on avait salué en lui ce même grand art que les musiciens appréciaient, mais dans des productions imbues de couleur locale et accompagnées de spectacles où la foule peut-être ne saluait que cette couleur et le spectacle. Le contre-poison de ces mésaventures — légères — il l'a assez dans la certitude qu'il exprime si bien qu'une génération a toujours rendu justice à l'incompréhension d'une autre :

Je me demande si ce n'est pas là simplement une question de génération. Il est fort douteux que Rimsky-Korsakoff eût jamais pu admettre Le Sacre et même Petrouchka. Comment s'étonner alors que les aristarques de nos jours restent le plus souvent interdits devant un langage où ils ne retrouvent plus les traits de leur esthétique ?... L'on ne me verra pas sacrifier ce que j'aime et à quoi j'aspire pour satisfaire aux revendications de gens qui, dans leur aveuglement, ne se doutent même pas qu'ils m'invitent simplement à faire marche arrière...

Un beau passage sur l'inspiration. Ce n'est pas une muse de square avec des voiles d'on ne sait quel résidu sorbétique autour d'un buste. Elle vient quand on travaille. Bien plus pour une composition lyrique que pour une autre, une discipline rigoureuse est stimulante :

Il serait opportun de citer à ce propos les paroles d'un compositeur considéré comme un lyrique par excellence. Voici ce que dit Tchaïkovsky dans une de ses lettres : « Depuis que j'ai commencé à composer, je me suis posé pour but d'être dans mon métier ce qu'avaient été les plus illustres maîtres, c'est-à-dire d'être, comme eux, un artisan à la manière d'un cordonnier... (Ils) ont composé leurs œuvres immortelles exactement comme le cordonnier fait ses chaussures, c'est-à-dire de jour en jour, et le plus souvent sur com-

monde. Combien il a raison ! En effet, Bach, Haendel, Haydn, Mozart, Beethoven, pour ne citer que les noms de dictionnaire les plus courants et sans même parler des vieux Italiens, n'ont-ils pas tous composé de cette manière ? »

De Beethoven, à ce propos, l'on a trop dit qu'il ne faisait aucun cas, le considérant comme une musique amplificatrice du poème, donc de structure intellectuelle. Il rectifie. Ce qu'il désapprouve n'est pas Beethoven, n'a jamais été Beethoven, mais un usage fait contre lui, parce que contre sa réalité qui est musicale pure, par les intellectuels-sociologues-poètes.

Il est temps de faire triompher ce point de vue, d'arracher Beethoven au monopole injustifiable qu'ont pris sur lui les « intellectuels » et de le laisser à ceux qui ne cherchent dans la musique que la musique. Mais d'autre part, il est temps aussi — et c'est peut-être encore plus urgent — de le garantir contre la bêtise et la mufflerie de sots, qui en ricanant, s'amusent à le dénigrer, croyant être à la page. Faites attention ! Une page est bien vite tournée.

On aimera ce qu'il dit, à une époque d'urbanistes où le latin n'est sans doute « plus à la page », sur la nécessité d'une langue fixe, donc dans ce cas particulier — il s'agit d'*Œdipe-Roi* — du latin, pour établir la voix sur des syllabes. Mais pas rien que pour cela. Parce qu'il y a un langage qui convient à l'ordinaire et un langage qui convient au sublime. Même les nègres ont des langues mortes (une ou plusieurs) qu'ils emploient selon certaines circonstances. Nous sommes fous, nous, d'avoir tout vulgarisé : de nous croire très forts d'avoir la Bible dans un de ces patois orthographiés que sont nos langues. Saint François qui était italien ne craignait pas d'user d'une autre langue — le provençal où le français, langues étrangères, qui avaient pour lui rang de langues mortes — dans les occasions solennelles. Ainsi, pour composer *Œdipe*, Strawinsky cherche un langage non immédiatement émotif et qui ne soit pas celui de tous les jours :

Je m'arrêtai au latin. Ce choix présentait cet avantage que j'avais à faire à une matière, non pas morte, mais pétrifiée, devenue monumentale et immunisée contre toute trivialisation.

C'est agréable d'être célèbre pour imposer ses volontés contre le gré de tout le monde. *Œdipe-Roi* est en latin, *Psaumes*

est en latin. Il est bien dommage que *Perséphone* n'ait pas été chanté et déclamé en latin. Vous comprenez, on ricane. Langue de curés, disent les urbanistes à plantes grasses. « *Mais qu'un morceau de jazz s'intitule* Alleluia *ils trouvent cela tout naturel* ». Du coup c'est protestant. Ce qui est protestant fait riche en France — riche et exotique — et a aussitôt droit de cité.

Très remarquables aussi les passages sur Hindemith, sur le piano, sur le trac (des virtuoses), sur l'utilité didactique au point de vue du *tempo* des enregistrements au gramophone.

CHARLES-ALBERT CINGRIA

*
* *

REVUE DES LIVRES

L'HOMME-SEC, par *François Barberousse* (N. R. F.).

L'auteur nous prévient que les épisodes de ce récit sont authentiques et qu'il s'est contenté de les coudre ensemble. A la couture on voit certes le fil, un peu gros, et les personnages ne rendent pas tous le même son de vérité. Mais les vrais paysans (Gaucher le violent, Millet qui n'aime que son travail et ses chevaux, Georgette qui donne son fœtus aux porcs, l'Homme-Sec, enfin, dont les femmes n'ont jamais voulu) nous sont montrés avec une force, une patience, une probité d'autant plus remarquables que ces qualités n'excluent pas la sympathie ni, par endroits, une sorte de rude finesse.

M. Barberousse, parce qu'il parle bien de ce qu'il connaît bien, est trop modeste : ce n'est pas une simple photographie qui pouvait nous livrer ce dosage singulier de sincérité et de calcul que nous voyons chez l'Homme-Sec. Même les passages où nous sont peints l'amour du paysan pour sa terre et son apparition aux gens des villes gardent le ton juste : mérite rare dans un récit de ce genre.

JEAN VAUDAL

■

ALIAS, par *Maurice Sachs* (N. R. F.).

On trouve dans ce livre un tour passablement proustien. Ce n'est pas une ressemblance, à peine une allusion et tout extérieure. A travers ces histoires de pédérastes, de fantoches mondains et de religieux, l'auteur ne tient pas à dépasser le pittoresque. On voit bien pourquoi on lit ce livre, puisqu'il amuse ; on voit plus difficilement pourquoi il a été écrit. Dans cette difficulté tient peut-être son secret, s'il faut lui en supposer un.

JEAN VAUDAL

■

LES CINQ FEMMES DE LA MAISON, par *Michel Davet* (Plon).

Cinq femmes, leurs jeux, leurs aventures : une galante et précieuse

bohème. De jolis corps, de jolis babils, de jolis soupirs. On songe à un Alain Fournier plus menu ; on songe aussi à *Tessa*. C'est charmant et un peu irritant à la fois.

JEAN GUÉRIN

■

LE VILLAGE EN FÊTE, par *Elie Rabourdin* (N. R. F.)

Les meilleures pages de ce livre sont tout aussi fines que *Le marchand de sable*. Mais cela s'étire, cela traîne. Le délicat y devient gracile, et la poésie, romance. On n'est pas sûr enfin que M. Elie Rabourdin, qui a une sensibilité particulière, ne soit pas quelque peu prisonnier d'une attitude.

J. G.

■

CONNAIS TON CŒUR, par *Jacques Chenevière* (Calmann-Lévy).

Une œuvre de lignes subtiles, nuancée, discrètement sentimentale, une des meilleures de M. Jacques Chenevière. L'art de M. Chenevière n'est pas sans analogie avec celui de Maurice Baring. Il excelle à suivre la courbe d'un sentiment. Plus encore qu'au drame, on est sensible, dans ce livre, à l'atmosphère de lac et de maisons claires.

J. G.

■

LA FLAMME SAUVAGE, par *Ludovic Massé* (Grasset).

C'est la lutte de la montagne et de la vallée, ou de la vie dure et de la vie facile. Et c'est, bien entendu, l'apologie de la montagne, dans sa rudesse et dans sa flamme. On retrouve dans ce nouveau roman le même accent direct, un peu brusque, et la même foi qui faisaient le prix du *Mas des Ombelles* et d'*Ombres sur les champs*, et qui apparentent un peu M. Massé à M. Chamson.

J. G.

■

LE RENDEZ-VOUS, par *Henri Duclos* (Grasset).

M. Henri Duclos a le goût des thèmes simples et dramatiques. Après le *Prieur de Pouilles*, *Tenu par Espejo* et l'*Abbesse*, il en donne une nouvelle preuve dans *Le Rendez-vous*. C'est, à la fois un peu lente et un peu brusque, l'histoire d'un amour défendu, ou plutôt de ses réactions chez les deux héros. Elle est contée avec une sobriété qui n'exclut pas certaine allure oratoire.

J. G.

■

BÉCAGRUN, par *Raoul Stéphan* (Albin Michel).

Bécagrun est un enfant trouvé, qui se plaît à faire le berger, mais que l'amour et les circonstances transforment en vigneron. C'est l'histoire d'un nomade qui accepte le joug, et cette histoire est contée sobrement. Mais c'est aussi la peinture d'un milieu : celui du vignoble nîmois, et le récit d'une

double lutte : l'homme contre la terre et l'homme contre les hommes. — Un bon livre, rude, plein, très près de la terre.

M. A.

*

SAIT-ON JAMAIS ? par *Vicki Baum* (Stock).

Le mari, la femme et l'amant ; et la même histoire contée tour à tour par chacun d'eux. C'est une sorte de pari, et Mme Vicki Baum le gagne. Son livre est vif, plaisant, parfois piquant. Un jeu très habile.

J. G.

* * *

REVUES ET JOURNAUX

JEAN GUÉHENNO QUITTE « EUROPE »

Une singulière « note des éditeurs », dans le dernier numéro d'*Europe*, « remercie M. Guéhenno pour la collaboration qu'il a apportée » à cette revue.

Mais Jean Guéhenno a fait bien plus que collaborer à *Europe :* il lui a donné une âme, un sens et une raison d'être ; et son départ, qui nous donne de grands et vifs regrets, ne nous laisse pas sans inquiétude.

Je l'entends pour ce qui touche à l'avenir d'*Europe*. La note des éditeurs ajoute qu'*Europe* demeurera honnête, et indépendante. Il faut l'espérer.

* * *

ROMAIN ROLLAND A SOIXANTE-DIX ANS

Il entre, dans les éloges que l'on assène à Romain Rolland, de la confusion, et peut-être un peu de mensonge. Hier, Barbusse. Aujourd'hui Rolland. Demain, Victor Margueritte, s'il vient à mourir. Cela fait trop d'apothéoses intéressées.

Mais le témoignage d'André Gide, qu'a publié *Vendredi* (24 janvier), me semble parfaitement juste et droit :

Je me souviens du jour où je fis sa connaissance. C'était nombre d'années avant la guerre. Romain Rolland faisait alors un cours sur la musique ancienne, au Collège de France. Je souhaitais le voir et l'entendre, et me laissai très volontiers entraîner par Verhaeren avec qui j'étais intimement lié. Tous deux nous écoutâmes avec recueillement, ainsi que le nombreux auditoire, la voix chaude et vibrante du maître, jeune encore, mais déjà célèbre, dont la grave et cordiale autorité s'exerçait comme involontairement,

par le simple effet d'une conviction profonde et d'une dignité naturelle. Son cours était coupé d'exemples qu'il donnait lui-même au piano, avec une éloquence grave et persuasive. Nul souci personnel de se faire valoir lui-même, mais bien seulement le musicien (je ne sais plus lequel) qu'il interprétait. A la fin du cours, Verhaeren et moi, nous nous approchâmes de lui. Il nous parla avec cette même simplicité qui, déjà, faisait de son cours une sorte de causerie amicale.

Je restai longtemps sans revoir Romain Rolland. La guerre vint. Il m'écrivit de Suisse, au sujet du séquestre de Rainer Maria Rike. Averti trop tard, je ne pus empêcher, hélas ! la dispersion de la bibliothèque et du mobilier de notre ami, ni même assister au simulacre de vente qui, comme furtivement, permit à des forbans et à des hommes de paille de s'emparer à vil prix d'objets précieux, de tableaux et de dessins de grande valeur, et d'une quantité de livres rares — que par la suite je fis de vains efforts pour rassembler. Je raconterai cela quelque jour. J'ai gardé tous les documents relatifs à cette farce tragique, au rôle complaisant du séquestre, et la correspondance que j'échangeai avec Romain Rolland à ce sujet.

Le temps passa. Il y a deux ans, me trouvant en Suisse, appelé à X..., non loin de Villeneuve, où je savais que vivait Romain Rolland, j'eus vif désir de le revoir. Je souhaitais lui marquer ma haute estime. Il me fit savoir qu'il me recevrait volontiers et je pense qu'il comprit avec quelle émotion, lorsque je le revis, je répondis à sa chaleureuse accolade. De l'entretien que nous eûmes alors, je ne trouve rien à rapporter. Dans ce qu'il me disait je me sentais en grande communion de cœur avec lui. La constance et la résolution de sa pensée avaient empreint de noblesse les traits creusés de son visage. Emerson dit dans un de ses *Essais* que la grandeur morale d'un homme se manifeste dans ses moindres gestes et que le rayonnement de sa personnalité est sensible aussitôt, dès la première approche. Je ne sais si cela est toujours bien vrai ; mais du moins je pensai ce jour-là que Romain Rolland ne faisait pas mentir Emerson.

L'attitude de Romain Rolland, prise au moment de la guerre et conservée durant toute sa vie avec une constance admirable, nous est d'un grand enseignement. Il était d'abord seul ou presque ; durant longtemps, il eut à supporter les blâmes, les moqueries, les injures. Ceux qui le méprisaient et, par patriotisme, le haïssaient le plus alors, doivent reconnaître aujourd'hui que la figure de Romain Rolland est de celles en qui s'incarnent l'honneur et la gloire de la France et de toute l'humanité.

*
* *

PERDUS DANS LES SABLES

Peu d'écrivains résistent au journal : l'hebdomadaire les affadit déjà, que dire du quoditien. Et pourtant, les souvenirs que donne Saint-Exupéry à l'*Intransigeant* contiennent quelques-unes des plus fortes pages qu'il ait écrites :

Je donne de temps en temps des chiquenaudes à la manette des gaz pour

bien maintenir deux mille cent tours. Je balaie d'un coup d'œil mes cadrans, et prends chaque fois possession de mon empire : mes sujets sont obéissants, chaque aiguille est bien à sa place. Je jette un coup d'œil sur la mer qui dégage sous la pluie des vapeurs, comme une grande bassine chaude. Si j'étais en hydravion je regretterais qu'elle soit si « creuse ». Mais je suis en avion. Creuse ou non, je ne puis m'y poser. Et cela me procure, j'ignore pourquoi, un absurde sentiment de sécurité. La mer fait partie d'un monde qui n'est pas le mien. La panne, ici, ne me concerne pas, ne me menace même pas : je ne suis point gréé pour la mer.

Un peu plus loin :

Au petit jour, nous avons recueilli sur les ailes, en les essuyant avec un chiffon, un fond de verre de rosée mêlée de peinture et d'huile. C'était écœurant mais nous l'avons bu. Faute de mieux nous aurons au moins mouille nos lèvres. Après ce festin, Prévot me dit :

— Il y a, heureusement, le revolver.

Je me sens brusquement agressif, et je me retourne vers lui avec une hostilité que je me reproche. Je ne haïrais rien autant, en ce moment-ci, qu'une effusion sentimentale. J'ai un extrême besoin de considérer que tout est simple.

Et du coin de l'œil j'observe Prévot, prêt à le blesser si c'est nécessaire, pour qu'il se taise. Mais Prévot m'a parlé avec tranquillité. Il a traité une question d'hygiène. Il a abordé ce sujet comme il m'eût dit : « Il faudrait nous laver les mains. » Alors nous sommes d'accord. J'ai déjà médité hier en apercevant la gaine de cuir. Mes réflexions étaient raisonnables et non pathétiques. Il n'y a que le social qui soit pathétique.

Et encore :

Plus que la soif, j'éprouve les effets de la soif. Cette gorge dure. Cette langue de plâtre. Ce raclement et cet affreux goût dans la bouche. Ces sensations-là sont nouvelles pour moi. Sans doute l'eau les guérirait-elle, mais je n'ai point de souvenirs qui leur associent ce remède. La soif devient de plus en plus une maladie, et de moins en moins un désir.

Tout est de ce ton-là : sobre, précis, sans fadeur ni fausse poésie.

***

Ce n'est pas dans une revue, mais sur des bulletins de souscription que nous avons lu les textes qui suivent. En d'autres temps, l'ouvrage de Chestov — comme d'ailleurs celui de Petitjean — eût aisément trouvé son éditeur. Il faut souhaiter du moins que les souscriptions parviennent nombreuses au vieux philosophe qui a quitté la Russie pour continuer à écrire librement.

Chestov écrit (et ce pourrait être la préface de sa nouvelle œuvre) :

KIERKEGAARD ET LA PHILOSOPHE EXISTENTIELLE

Les livres de Kierkegaard, de même que ses journaux, tous ses discours directs et indirects sont le récit ininterrompu de la lutte désespérée, de la lutte démente de l'homme contre le péché originel et les horreurs de l'existence issues du péché. La pensée rationnelle et la morale dont vivent et se satisfont les hommes, ont précipité Kierkegaard dans l'impuissance. Et il lui fut donné d'éprouver l'impuissance sous la forme la plus vile, la plus honteuse qui puisse exister sur terre : lorsqu'il touchait à la femme aimée elle se transformait en ombre. Pis encore : tout ce qu'il touchait se transformait en ombre. Mais ce désespoir l'éleva au-dessus de la pensée ordinaire et il lui fut révélé alors que son impuissance même était illusoire elle aussi. L'impuissance était et elle n'était pas. L'impuissance apparaissait comme l'angoisse devant l'inexistant, devant l'incréé, devant le néant. Le Néant qui n'existe pas s'est introduit dans la vie à la suite du péché, et a enchaîné l'homme. Kiergegaard ne pouvait accomplir « le mouvement de la foi », sa volonté était paralysée, « en syncope ». Mais il haïssait et maudissait son impuissance avec toute la passion dont l'homme peut être capable. N'était-ce pas déjà le « mouvement » de la foi ? N'était-ce pas déjà la foi ? la foi authentique ? Il a rejeté les vérités éternelles de la raison, il a ébranlé les formidables assises de la morale. Si la raison est « le suprême », si la morale est « le suprême », Abraham est perdu, Job est perdu, tous les hommes sont perdus : l' « immuabilité » qui a imprégné les vérités incréées étouffera dans ses anneaux tout le vivant et Dieu lui-même [1].

*
* *

IMAGINATION ET RÉALISATION

L'œuvre de M. Petitjean se présente sous le double parrainage de Jean Giraudoux et de Bernard Groethuysen. M. Armand Petitjean s'est d'ailleurs expliqué lui-même, dans le dernier numéro de *Mesures*, sur son propos. Il semble que la « Lettre de créance » annonce un curieux pamphlet où l'on joue des « découvertes métaphysiques » (et particulièrement des concepts heideggeriens) à la façon dont les surréalistes jouent des mots et des choses. Le ton, la subtilité, les retours y prennent un ton saisissant. Et l'obscurité parfois :

Comment l'Imagination, cette précipitation spirituelle de la vitalité,

1. Le Comité qui s'est chargé d'assurer, pour le soixante-dixième anniversaire de Chestov, la publication de *Kierkegaard et la philosophie existentielle*, a pour président M. L. Lévy-Bruhl, et pour membres MM. Berdiaeff, Paul Desjardins, Dobry, Eitingon, Jules de Gaultier, Jean Paulhan. Les souscriptions sont reçues par le secrétaire, M. Boris de Schloezer, 5, rue de l'Assomption (Paris, XVIe). Le prix de l'exemplaire ordinaire est de 25 francs.

nous fait apercevoir la Réalité ; comment d'autre part l'urgence de l'humanité nous oblige à la reconstruction de cette Réalité, à la Réalisation de l'Imagination, par là semble nous en sevrer ;

Comment l'Imagination, *qui ne tient pas à l'exclusivité*, veut pourtant inspirer et condamne, pervertit toute Réalisation qui ne vient pas s'y abreuver — voilà ce que je prétends montrer.

Il se trouve, par une coïncidence exceptionnelle entre l' « écriture » et une section de vie humaine — qui aura supposé, en l'espèce, la mobilisation et l'exercice inconditionnels de *toutes* les disponibilités spirituelles que peuvent consentir à un adolescent les nécessités vitales (entre 19 et 21 ans), par un véritable comble psychologique, une maturation absolue — que cette dialectique de notre recréation du monde a pu suivre exactement les lignes de moindre résistance de mon dégorgement propre, et sous-tendre avec constance l'émulation croissante entre mon être de connaissance ou de naissance même, et l'être des activités humaines...

Imaginer, réaliser, l'un, l'autre, — et jamais l'un sans l'autre, c'est là, à mon sens, le principe — bien plus que d'équilibre et plus que de salut — de courageuse santé humaine [1].

JEAN PAULHAN

* * *

CORRESPONDANCE

Paris, 24 *Décembre* 1935.

Mon cher Léautaud,

Je lis aujourd'hui seulement, dans la *N. R. F.* du 1er décembre, le fragment de votre *Journal* de 1905 dans lequel vous évoquez les circonstances qui m'ont amené à publier dans la *Revue des Idées* l'article sur Gobineau qui fut la préface des *Pages choisies* éditées par le *Mercure*. Comme l'a dit Gourmont, cet article et ce volume ont contribué à faire connaître Gobineau en France. Mais le récit que vous faites, s'il vous paraît amusant, bien qu'il soit assez désobligeant pour moi, est rempli d'inexactitudes à un tel point que, lorsque j'aurai rétabli la vérité, il n'en restera pas grand'chose...

D'abord Gourmont n'a pas pu vous dire que Marnold m'avait amené chez lui. Ceci a peu d'importance, mais montre que les paroles de Gourmont ne sont pas rapportées par vous avec fidélité. Je connaissais Gourmont depuis longtemps déjà quand je lui ai présenté Marnold.

Ce qui est plus important, c'est que ce n'est pas Gourmont qui m'a conseillé de m'occuper de Gobineau.

J'étais allé le voir à mon retour d'Allemagne et lui avais dit ma surprise de voir les Allemands considérer comme des auteurs classiques deux écrivains français inconnus en France, le comte de Gobineau et Claude Tillier, — l'auteur de *Mon Oncle Benjamin*. Le Gobineau que j'avais appris à connaître

1. L'on peut souscrire à l'ouvrage chez l'auteur, M. Armand Petitjean (Les Vallières, Ville d'Avray). Le prix de l'exemplaire ordinaire est de 30 francs. (Ajoutons, s'il faut être complet, que M. A. Petitjean ne doit pas être loin de sa vingtième année.)

à Leipzig était l'ami de Wagner : les pangermanistes se vantaient d'être ses disciples. J'avais lu en allemand des scènes de *La Renaissance* de Gobineau et noté l'influence qu'elles avaient eue sur Nietzsche. J'avais vu la critique allemande faire grand cas d'une tragédie en cinq actes et en vers de Gobineau, *Alexandre le Macédonien*, publiée en 1901 et représentée à Weimar en 1903. Je ne doute pas que votre ami Maurice Boissard eût accueilli avec sévérité cette manifestation gobiniste allemande. Je voyais Gourmont assez souvent et je lui racontais mes découvertes dans l'œuvre de Gobineau. Il n'a jamais pu vous dire que je lui avais apporté un article *contre* Gobineau, puisque je ne l'ai jamais écrit. Après avoir lu *les Pléiades, les Souvenirs de voyage, les Nouvelles Asiatiques*, je m'aperçus que leur auteur était très différent du Gobineau que célébraient les Allemands. Gourmont me proposa alors de faire paraître aux Editions du *Mercure* un volume de *Pages choisies*. Je vis la vieille comtesse de Gobineau qui me dit beaucoup de mal de son mari, puis sa fille, l'aimable baronne de Guldencrone, qui vivait alors retirée dans un vieux moulin, rue Nitot, près de la place des Etats-Unis...

Vous insinuez que j'aurais décidé d'être *contre* Gobineau « à cause de l'admiration des Allemands pour lui ». Là, vous m'offensez bien gratuitement : j'étais incapable d'un parti-pris si ridicule. J'admirais Gœthe et Schopenhauer, Bach et Wagner, sans oublier Nietzsche, et j'avais apprécié avec sympathie les efforts des professeurs de l'Université de Leipzig qui parlaient avec une si touchante maladresse de sujets qu'ils avaient laborieusement travaillés. Je vous assure que l'idée ne m'est jamais venue de reprocher aux Allemands d'être allemands. J'ai constaté ce qui est encore vrai aujourd'hui : la manière allemande d'admirer Gobineau ne peut pas être la nôtre. Ils voient en lui le *raciste ;* nous, le conteur.

Il reste un dernier point sur lequel il faut que je m'arrête, parce qu'il forme le nœud de votre histoire. En vérité, que d'*épilogues* Gourmont aurait pu écrire à l'occasion de cette seule page de votre *Journal* où vous parlez de moi ! Il s'agit de cet « exemple de conscience littéraire » que vous avez voulu voir dans la soi-disante volte-face que vous me reprochez au sujet de Gobineau. J'ai assez connu Gourmont pour savoir qu'il était plus subtil dans des problèmes de cet ordre. Pour ma part, je ne m'arrête à une conviction qu'après avoir autant que possible considéré toutes les faces du prisme derrière lequel se dérobe pour nous la vérité.

Ainsi, lorsque je lis les pages du *Journal* de Léautaud, il y a en moi tout un auditoire agité et j'entends des voix discordantes :

— Comme il est amusant !

— Mais il croit comme Bernard Shaw qu'il faut dire les choses d'une manière irritante pour qu'elles produisent leur effet...

D'autres voix s'élèvent encore que je n'ose entendre. Mais voici, sur ma table, mon chat Maxime qui me regarde de ses grands yeux. Il me dit :

— Attention, n'oublie pas que c'est un ami...

Agréez, mon cher Léautaud, mes meilleurs souvenirs.

JACQUES MORLAND

*
* *

M. Pierre Lamare nous écrit :

Monsieur,

Dans une lettre publiée par la *Nouvelle Revue Française* du premier avril mil neuf cent trente-cinq, M. A. Malraux, sans me nommer personnellement, mais en me visant de la manière la plus évidente, se plaint que j'eusse, selon lui, attendu qu'il fût en Sibérie pour publier trois mois après son raid en Arabie, un article tendancieux relativement à ce raid.

Cette affirmation est inexacte, c'est Monsieur Malraux lui-même qui s'est opposé à la parution de mon article aussitôt après celle de son reportage et dans le même journal. J'avais, en effet, dès le 27 avril 1934, adressé à la Direction de l'*Intransigeant*, une lettre où je présentais diverses observations relatives au raid de Monsieur Malraux.

Que ce dernier ait préféré ne pas voir insérer ces observations, je le comprends sans peine, car elles contestaient sa prétention d'avoir découvert la capitale de la Reine de Saba, en établissant que les photos, produites comme étant celles des ruines, se rapportaient à des villages situés dans les environs immédiats d'Amran, ville du Yémen septentrional.

L'*Intransigeant* me répondit à la date du 30 avril 1934 en déclarant : « Nous avons bien reçu votre lettre en date du 27 avril ; nous l'avons transmise à M. André Malraux auquel vous voudrez bien vous adresser, si vous le jugez utile. »

Mis en présence d'une telle fin de non-recevoir, j'ai proposé l'article aux *Nouvelles Littéraires* qui l'ont accepté, mais ne l'ont publié naturellement qu'avec un certain retard.

Ce retard, M. Malraux a-t-il le droit de me l'imputer comme une manœuvre déloyale ?

Que vos lecteurs veuillent juger.

Je vous prie d'agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de ma considération distinguée.

PIERRE LAMARE

* * *

M. André Malraux, d'autre part, nous communique la lettre suivante :

Cher Monsieur,

Je vous confirme bien volontiers et à toutes fins utiles que ni vous ni M. Coraiglion-Molinier n'êtes intervenus à aucun moment, personnellement ou par une personne interposée, auprès de l'*Intran* pour lui suggérer ou lui demander de ne pas publier les lettres que nous envoyait de son propre chef M. Lamare.

Il est assez fréquent que des lecteurs éprouvent le besoin de rectifier, de leur point de vue, les articles de nos collaborateurs. Nous leur répondons courtoisement ; si nous devions faire davantage, où irions-nous ?

Agréez, je vous prie, mes sentiments les meilleurs.

GUY DE TRAVERSAY,
*Secrétaire Général-adjoint de l'*Intransigeant.

Haute Solitude, que l'on a lu plus haut, doit être un chapitre de la *Géographie secrète* de Léon-Paul Fargue.

L'AIR DU MOIS

LES QUATRE ÉLÉMENTS

Hier soir j'ai achevé les *Quatre éléments.* C'est le cinquième livre de Chamson que je lis. A chaque fois je suis, d'abord, saisi par le ton si particulier de sa voix : je n'en connais pas aujourd'hui qui sonne plus juste. Il y a, dans les rapports secrets entre les sensations, les sentiments, les pensées et les mots, une sorte *d'honnêteté,* à laquelle je me laisse prendre aussitôt. Chamson me prend et ne me lâche plus. Oui, j'aime le son de sa voix : rude, âpre parfois, sans être jamais rauque, avec de subites tendresses comme involontaires et tempérées par une sorte de virile pudeur. Et, de ci de là, de sauvages frémissements de passion : amour ou haine — mais une haine toujours prête à redevenir de l'amour. Les phrases alors se font courtes, s'essoufflent et sous les mots, on sent battre le cœur...

Mais ce qui me plaît surtout, peut-être, dans ce livre, c'est le choix des sujets. Et je ne parle pas du motif apparent qui n'est, dans chacun de ces quatre récits, somme toute, qu'une anecdote assez mince ; mais chaque fois doublée, étoffée d'un enseignement profond, secret : le vrai motif. Dans « la bête blanche » en particulier, il n'est question, en apparence, que du meurtre d'un petit animal des montagnes. Mais, là-dessous, ce qui importe, c'est que l'enfant meurtrier, qui vient une fois de plus de céder à l'entraînement et à son instinct de chasseur, prenne soudain conscience, devant sa victime, de la faiblesse et petitesse de celle-ci qui l'instant précédent lui paraissait énorme, toute dressée contre la mort ; conscience de sa force à lui et de l'abus de cette force ; indistincte conscience aussi des droits de chacun à la vie. Le vrai sujet du récit, c'est le passage d'une illusion complaisante à la morne et tragique réalité ; le glissement de la sensation au sentiment, et d'un sentiment à un autre, le mélange, la confusion ; tout cela réservé, préservé, caché, montré avec un tel art que je sens bien que je gâte tout à tenter de, si peu que ce soit, l'expliquer.

Dans ces quatre récits (l'*Ennemi* est celui que je préfère) la

justesse des propos enfantins est parfaite comme elle était déjà dans l'*Année des Vaincus*. Oui, Léopold Chauveau lui-même ne fait pas mieux parler les petits.

Malgré tant de qualités, et de si rares, je ne sais si ma prédilection ne va pas à la peinture de la montagne qui sert d'introït au volume. « L'air entrait en nous comme une lampée d'eau prise au creux d'une source fraîche ». Ah ! Chamson, lorsque je lis de telles phrases, lorsque je vous entends parler de « cette modulation spéciale, de ce chant intérieur, bloqué entre la nuque et la gorge » et dont j'entends en moi l'écho, quel regret m'emplit de n'avoir pas eu quinze ans en même temps que vous, de n'avoir pas couru avec vous, en vous tutoyant, par les sentiers abrupts de la montagne ! Mais quelle joie aussi de vous sentir aujourd'hui, tout près de moi, bon compagnon.

ANDRÉ GIDE

DE VRAIS CHEFS

Il y a vingt ans, devant la guerre de deux peuples, M. Romain Rolland déclara qu'il ne savait pas où était le juste ou l'injuste, qu'il ne voulait pas le savoir, qu'il détestait la guerre et méprisait également tous ceux qui la faisaient.

Aujourd'hui, l'auteur d'*Au-dessus de la Mêlée* ne pense plus de même ; devant les deux blocs qui s'affrontent en Europe, il estime qu'il en est un dont l'hégémonie serait le triomphe de la barbarie et il admet l'idée d'une guerre contre lui.

Il y a des gens que cette nouvelle attitude de M. R. Rolland gêne fort ; ce sont ceux qui l'ont porté aux nues pour son ancienne manière et qui continuent de refuser toute idée de guerre, quelle que soit la cause au nom de quoi on la ferait.

Cela ne les a pas empêchés l'autre soir, devant trois mille personnes, de chanter la gloire de leur « maître », en se payant de clichés humanitaires et ne soufflant mot du point qui les sépare de lui et qui, pour l'auditoire, est aujourd'hui la vraie question.

Allons, ces gens-là ont le signe des vrais chefs : le parfait mépris de leurs troupes.

JULIEN BENDA

DE L'ESPRIT INCARNÉ

« L'incarnation de l'Esprit, *c'est-à-dire Jésus-Christ* ». Tout le questionnaire de M. de Rougemont repose sur cette identité, qu'il tient pour évidente, et qui, en effet, ruinerait ma thèse. Il est clair que l'incarnation de l'esprit, telle que l'honore Barrès, n'a rien à voir avec celle de Jésus ; que, chez celui-ci, l'esprit

n'a jamais porté l'empreinte des intérêts terrestres sacrés pour nos nationalistes, et qu'il serait monstrueux de faire ici incarnation synonyme de trahison intéressée.

Je n'admets pas que la mission de l'esprit soit de « transformer le monde en vérité ». Elle est de servir la vérité, sans se soucier du monde. Libre au monde de profiter de l'exemple s'il lui plaît. J'ai écrit mes livres dans le désir de sauver l'esprit, de sauver le clerc, nullement pour sauver le monde.

Ut evacuata sit crux. J'accepte l'épigraphe. Jésus m'est un grand clerc pour son culte du divin et son mépris des biens de la terre, non pour sa mort. Toutes les causes trouvent des martyrs, y compris les moins pures. Au surplus, la cléricature, voire la plus haute, se rencontre en dehors de la croix : elle s'appelle Socrate, Marc-Aurèle, Spinoza.

JULIEN BENDA

LES FUNÉRAILLES ANGLAISES

Derrière le Comte Maréchal, le Surintendant de la Garde-Robe, le Maître des Chevaux, le Valet de Sa Majesté, le Sergent Valet de pied, le cercueil arriva, traîné et retenu par des marins : c'était le centre autour duquel tournait cette grande mise en scène répétée la veille comme un drame. La foule était déçue : ce n'était qu'un objet de bois après tous ces danseurs et tous ces musiciens, un objet insolite sous l'étendard royal décoré de léopards, avec le Sceptre, le Globe, la Couronne, les Insignes de la Jarretière et les fleurs de la Reine. Le cadavre d'un parent, d'un voisin qu'on a touchés vivants, on l'imagine à travers le bois et le plomb, et on pense au commencement de la pourriture. Un corps de roi, ça ne s'imagine pas facilement, à cause de tous ces uniformes et de ces gardes et de ces barrières derrière lesquelles il marchait, on ne pense pas plus clairement à son cadavre qu'à son corps vivant, on ne s'émeut guère du cadavre d'un fantôme. Les gens parlaient du roi. Et justement, comme d'un fantôme, comme d'un reflet. Comme de l'image qu'il donnait des bourgeois anglais, d'eux-mêmes. Personne ne parlait de lui comme d'un vivant irremplaçable. On répétait simplement sur lui la phrase de l'archevêque de Cantorbéry, que le roi n'avait été « remarquable ni par le corps ni par l'esprit ». Comme une louange.

Vinrent des rois, des princes, des fantômes casqués, les grands carrosses rouge et or de la Cour. Il n'y avait pas un drap noir, mais de grands flots de crêpe rouge. On pensait à des loges de théâtre en Italie, à des cabinets de Musée. Les cochers portaient

des tricornes rouge et or sur des perruques d'argent, les valets de pied des bicornes comme des maréchaux de l'Empire. Impossible de ne pas penser au Valet-poisson d'*Alice in Wonderland* dans toute cette féerie funèbre : un coup de vent et ces souverains de cartes s'envolaient avec le Loir et le Lézard. Dans son carrosse de glaces, la reine Mary, immobile sous des étoffes noires, un parapluie à bec courbe dans la main : les femmes la regardaient avidement pour voir la douleur d'une reine : justement, elles ne voyaient rien, elles se rejetaient en arrière. Ce n'était pas une femme qui passait, c'était peut-être la Reine de Cœur ou plutôt la Duchesse qui allait ouvrir la portière du carrosse, s'écrier : « Vous n'en savez pas lourd... » Mais elle disparut.

Le rideau tomba, la foule s'en alla, épuisée par ces heures d'opéra royal : les rues vides s'emplissaient, les taxis s'éloignaient. Dans les vitrines de Bond Street, il y avait des portraits du roi, avec de grandes poches sous les yeux.

A Paddington, le cortège avait quarante minutes de retard. Depuis soixante-dix minutes, le canon de Londres tonnait de minute en minute comme une grande porte claquant dans le ciel. A Windsor, personne ne savait que le cortège était en retard, les cloches sonnaient, le canon tonnait aussi, en vain. Les archevêques se regardaient. Dans l'allée qui monte à la chapelle Saint-Georges, un Horse Guard s'avançait, parfaitement seul, au pas de parade, entre les rires étouffés des O. T. C. d'Oxford. Le cortège arriva : les maréchaux, leur bâton sur la cuisse, avaient une démarche épuisée de vieillards. Les prières furent dites : sur un étrange ascenseur à bras, le cercueil du roi descendit dans la crypte.

A Londres, après le Silence de deux minutes, commençait une espèce de grand dimanche : de longues files attendaient l'ouverture des cinémas. A Hyde Park, il y avait sur le sol une purée de papier, de boue, de chaises brisées, de programmes, de petites grappes de raisins noirs ou mauves. Les boursiers écoutaient un office à Saint-Paul. Mille juifs, le chapeau en tête, étaient assemblés dans l'église anglicane de Whitechapel. Dans le Strand, un jeune homme vendait des allumettes, il portait sur le cœur une pancarte avec ces mots : « Ma dernière espérance ». Sur les trottoirs de l'Embankment, des chômeurs anciens combattants dessinaient au pastel le visage du roi. Dans l'East End, les usines tournaient. Un ouvrier disait : « On nous a trouvés bon à donner notre vie pour sa Gracieuse Majesté. Mais sa mort ne vaut pas un jour de congé. » A Fleet Street, les journalistes racontaient le scandale du masseur du roi de Roumanie qui avait défilé

avec les princes et les ministres, un chandail blanc sous son veston. Dans Shaftesbury avenue, les magasins où les filles de Soho achètent leur lingerie n'offraient plus que des chemises, des pantalons, des bas noirs : le deuil royal restaurait dans Londres les secrets d'un érotisme perdu.

PAUL NIZAN

NOËL-NOËL

C'est, de tous nos comiques, le plus fin. Son art ressemble beaucoup à celui de Jules Renard. C'est la même manière pointilliste, pointilleuse, de rendre la vie : découpages légers, menus ; prises de conscience aussi nombreuses que le pouls ; le mouvement est décomposé en ses infimes ressorts, se fige en tics. Tics serrés les uns contre les autres, s'accrochant l'un à l'autre par toutes sortes de barbes minuscules, comme de la paille. Les gestes de Noël-Noël me font toujours penser au chaume, aux fétus. Sa façon de faire le salut militaire, c'est un pauvre petit toit de chaume sous lequel il abrite son pauvre petit moi.

Adémaï a quelque chose de Jacques Bonhomme. C'est un humble paysan de la terre de France, taillable et corvéable à merci. Celui qui l'a créé a pris ce nom : Noël-Noël. Il a dû songer aux bergers mal enhardis des crèches de nos vieilles chansons et de nos vieilles images. Je n'ai jamais eu l'occasion de causer avec lui, mais je suis sûre qu'il a toute une mystique personnelle. Il m'avait transporté au Moyen Age bien avant que j'eusse vu annoncer son film *Adémaï au Moyen Age*. Je n'ai pas été voir le film ; on m'avait dit que ce n'était pas très réussi, et j'ai eu si peur d'une déception, j'avais si bien imaginé un film idéal, que j'ai préféré rester sur mes rêveries. Je me souvenais de l'état d'affaissement dans lequel je me trouvais en sortant de *Ferdinand le Noceur* avec Fernandel. Un acteur devrait se dire que, même avec tout le génie du monde, il ne peut pas relever un film ou une pièce inepte, c'est-à-dire bête avec des prétentions. Je suis assez d'avis, cependant, que ce sont les acteurs qui font la pièce. Mais les meilleures viandes peuvent être gâtées par de mauvaises sauces. C'est un grand problème qu'une réussite de théâtre.

Je me faisais ces réflexions, l'autre jour, en écoutant à l'A. B. C. le sketch de Paul Colline : *Adémaï*. L'intention était bonne, l'auteur avait bien tenu compte du tempérament de l'artiste et lui avait, semble-t-il, laissé le champ libre. Il s'était presque complètement effacé, mais le peu qu'il avait gardé de

lui, auteur, était gênant, parce que ce peu était faiblard. Il a pourtant de l'esprit, Paul Colline, mais cette fois-ci, il ne s'est rien cassé. Malgré son goût très vif pour Noël-Noël, le public riait avec difficulté.

Un auteur ne devrait jamais oublier qu'il fait rire dans la mesure où son œuvre est vraisemblable, dans la mesure même où elle donne l'illusion de la vie. C'est toujours en chargeant qu'on rate le coup.

Quand l'auteur écrit pour un acteur doué d'un bon tempérament comique, tout son travail doit porter sur les situations et non sur les mots, il doit s'abstenir presque complètement d'esprit. C'est avec les mots les plus ordinaires qu'un comique fait le mieux rire ; le « sans blague » de Grock est typique.

Avec quelqu'un comme Noël-Noël, comédien très conscient, très composé, qui ne laisse absolument rien au hasard et qui joue presque trop serré, il faut des circonstances aussi naturelles que possible, d'un sentiment large et facile, pour que, par contraste, ses moyens donnent tout leur effet. C'est quand il passe de la contraction à la détente (avec Dieu sait combien d'étapes) que sa drôlerie a le plus de saveur.

Souvenez-vous, dans *Adémaï aviateur*, du passage où il s'éveille de sa nuit de noces. Sa façon de sortir de la bourre du sommeil, de se souvenir, de s'étirer, d'aller à la fenêtre et de humer l'air frais du matin, son ravissement en voyant entrer « belle maman » avec le petit déjeuner sur les bras. C'était la perfection même.

Je crois que Noël-Noël peut faire quelque chose d'assez grand, s'il ne donne pas trop au pantin et s'il sait rester bien humain.

Il faut l'entendre, et surtout le voir, dans son tour de chant. Il s'accompagne lui-même au piano, à ravir, d'une manière presque invisible, comme une femme porte une gaine occulta. Sa figure, au naturel, est une petite merveille ; on ne peut rien imaginer de plus gentil ni de plus sensible. Toutes ses chansons ne sont pas également bonnes ; les airs et les paroles en sont souvent banals. Des choses comme *Le Gaffeur* ou *Le Coiffeur* ne dépassent pas le ton des illustrés amusants pour gosses et personnes simples. Mais la mimique de l'artiste est toujours admirable. On voit là combien, avant tout, Noël-Noël est un grand acteur de cinéma. L'écran le sert bien en amplifiant des jeux de physionomie si finement nuancés qu'ils vont jusqu'à l'imperceptible. Tout cela serait perdu sur une grande scène, mais dans le cadre charmant de l'A. B. C. c'est, comme on dit, un régal.

ADRIENNE MONNIER

Mlle SÉMENOVA A L'OPÉRA

Mlle Sémenova, étoile des théâtres de Moscou, avait choisi pour ses débuts à l'Opéra *Giselle*, *Divertissement* tiré de la *Belle au Bois dormant* de Petipa, et des fragments du *Lac des Cygnes*.

Le choix de *Giselle* pour le premier spectacle ne me paraît pas heureux. La technique de l'artiste est soumise à la plus stricte tradition où tout, jusqu'au port de bras approprié à chaque pas, demeure immuable; mais elle se sert dans les moments dramatiques d'une pantomime qui coupe brutalement le dessin chorégraphique. Dans l'épisode de la folie de Giselle elle va même jusqu'à crier « maman ! » chancelle, se jette dans les bras de sa mère, remplaçant ainsi la danse par un jeu de scène sans intérêt plastique.

D'autre part, sa technique brillante mais privée d'envol ne s'accorde guère avec l'image que nous nous faisons de Giselle. Mlle Sémenova est plutôt une danseuse « poids lourd »; il est vrai que l'auteur de *Giselle* ne prisait guère la maigreur et conseillait aux danseuses maigres de suivre un traitement pour engraisser. Le terme « impondérable » acquérait sous la plume de Gautier un sens péjoratif. Mlle Sémenova n'est pas impondérable et l'on s'en rendait compte dans les adagios. Cette santé juvénile, cette force vitale qui se déployaient joyeusement, surtout dans les tours d'une rapidité vertigineuse, prêtaient à la Giselle du premier acte une allure paysanne qui ne manquait pas de saveur, mais elles ne convenaient pas à la Willis du second acte. Le rôle de Giselle composé pour la Grisi dans l'intention d'enlever la couronne à la « chrétienne » Taglioni et à la « païenne Ellsler », réunit les grâces du ciel à celles de la terre et tend par là-même un piège à l'interprète; Mlle Sémenova qui se montre pleine de brio dans le premier acte, ne peut se transformer en ombre au second. A peine sortie de la tombe, elle tourne en « pirouettes en deuxième » avec un entrain et une vigueur bien terrestres. Sa Giselle ignore cet amour « plus fort que la mort », dont la douaient Pavlova et Spessivtzeva. Cependant, la pose (inspirée des gravures anciennes) de l'artiste inclinée devant la reine des Willis ne manque pas d'un certain charme dans son complet détachement. Le plié avec arabesque dans l'adagio du second acte est une des meilleures réussites de la danseuse; dans ce plongeon léger et profond il y a une grâce d'oiseau impassible extrêmement émouvante. Mais l'arabesque sans soutien trahit un certain effort et paraît ins-

table. Par contre, Mlle Sémenova excelle dans l'attitude où elle fait preuve d'une exquise précision et d'un parfait équilibre. Dans l'adagio du *Divertissement*, par exemple, elle se dresse sur la pointe rigide comme piquée dans le sol et tend la main sans hâte aux danseurs qui évoluent devant elle.

Les variations tirées du *Lac des Cygnes* de Marius Petipa et Léon Ivanov sur la musique de Tchaïkovsky, mettent particulièrement en lumière les dons de l'artiste : les attitudes avec larges mouvements des bras font déjà pressentir l'envol, les fouettés sont lancés avec netteté et vigueur ; seul rompt le charme de l'adagio son « écarté » trop ouvert jusqu'à devenir une sorte de grand écart exécuté en l'air. Ces variations qui figuraient au programme de la soirée d'adieux de Mlle Sémenova obtinrent un immense succès et effacèrent l'impression quelque peu décevante produite par sa Giselle.

Serge Lifar reprit dans *Giselle* le rôle de Loys qui est une de ses plus belles créations. Lifar, comme on le sait, possède au plus haut point le don de la danse expressive et il prête au duo d'amour du premier acte une tendresse profondément touchante sans jamais sacrifier la danse à la pantomime ; c'est ainsi que dans le finale de cet acte ses mouvements se développent en contrepoint plastique avec les gestes de désespoir de Giselle. Combien émouvante est au deuxième acte l'entrée de Loys miné par le chagrin, le pas glissant, la tête penchée, le corps incliné sous la longue cape princière ! Lifar exécute sa variation en battant les cabrioles avec une souveraine maîtrise, en planant en l'air avec une aisance qui tient du prodige. Cette danse éthérée alterne avec des attitudes suppliantes ; puis, c'est de nouveau l'envol qui doit finalement mener Loys à la mort. Dans le *Divertissement*, Lifar nous ravit par l'élégante finesse des battements brisés-volés de l'Oiseau Bleu, par la précision et la grâce des pirouettes dans la variation du prince.

Mlles Lamballe et Kergrist et M. Serge Peretti contribuèrent pour une grande part au succès de ces spectacles, et les ensembles et le grand pas final dont le *Divertissement* fut rehaussé pour cette reprise, lui prêtèrent un nouvel éclat.

JULIE SAZONOVA

LE GOUJAT

Certains voudraient faire passer ce film de Ben Hecht et Mac Arthur pour une œuvre originale qui s'adresserait — enfin — à l'intelligence des spectateurs et non plus à leur sensibilité. Il n'en est rien. L'idée, le raisonnement, l'abstraction qui

touchent l'intelligence ne s'expriment jamais à l'écran qu'en empruntant l'apparence concrète d'êtres et de choses — c'est-à-dire en s'incarnant sous des formes sensibles. (Quand Eisenstein annonce qu'il fera un film du *Capital*, il veut dire qu'il est capable d'inventer une série d'anecdotes qui illustreront la pensée de Karl Marx). Mais *le Goujat* n'est rien d'autre qu'une expression artistique du cynisme et le cynisme n'a pas de rapports plus étroits avec l'intelligence que la sensiblerie.

Ensuite, ce cynisme est de mauvais aloi. Les auteurs s'empressent de le désavouer par un dénouement mystique. Admettons qu'il s'agisse là d'une concession aux nécessités commerciales : oublions ce fantôme qui se promène avec un paquet d'algues à la main et qui met un mois à retrouver l'adresse d'une personne qui a déménagé. Mais rien ne peut excuser l'insignifiance du personnage lorsqu'il est en vie. Toute sa doctrine consiste à se montrer incapable d'émotion. C'est un peu court. Tout l'esprit qu'il dépense ne va pas au delà de la rosserie mondaine. C'est un peu creux.

Enfin, le film est mal fait. Quand un Lubitsch met à l'écran l'étincelant dialogue d'Oscar Wilde ou les répliques moins brillantes de Noël Coward, c'est par l'image qu'il traduit ces auteurs et qu'il exprime leur vision, courte mais plaisante, du monde : Nous avons alors des réussites comme l'*Eventail de Lady Windermere* et *Sérénade à trois*. Ici, le texte est enregistré avec une platitude qui étonne de la part de réalisateurs américains et l'on chercherait en vain une seule prise de vues, une seule séquence, qui méritent de retenir l'attention.

DENIS MARION

EN LISANT LES JOURNAUX

Quelle teinte prendrait notre humeur, si nous n'avions pour la tourner au beau les effets de comique involontaire, mais toujours renouvelé qui se peuvent savourer chaque jour dans les feuilles publiques ? Le vrai comique est celui qui s'ignore. A ce titre, rien ne me paraît plus digne de détendre un esprit glacé que le lyrisme dont les foules sont à tout moment sollicitées de s'abreuver par les journalistes. Déplier un journal, c'est ouvrir des écluses. Les cataractes de la bêtise et de la lâcheté qui se ruent à travers les grands quotidiens, portent en elles leur négation : je veux parler de l'énorme éclat de rire toujours latent dans le bruit qu'elles font. Pratiquer au hasard des coupes dans ce déluge équivaut à mettre à nu cet éclat.

Le sodium ne luit qu'autant qu'on le tranche. Il en est ainsi de l'esprit des journalistes.

De *Paris-Soir* du 1er février 1936, ces lignes extraites d'un entretien entre le reporter Luc Valti et le roi de Roumanie :

— *Votre Majesté, dis-je en scandant chaque parole, reste donc fidèle à tout ce qui est français?*

Il redresse la tête, me scrute le fond des yeux, Les siens sont devenus coupants, traversés de lueurs froides.

— *Quelle bizarre question!*

C'est tout. Un silence de plomb, pendant lequel j'entends le tic-tac d'une pendule. Le roi réfléchit, le visage fermé. Ensuite il lève vers moi ses yeux changeants, redevenus clairs et bons.

Il a retrouvé son sourire.

Ce petit morceau de prose n'a peut-être son équivalent que dans l'alexandrin qui sert de sous-titre à l'article de Robert Calais, à propos des obsèques du roi d'Angleterre, dans le même journal du 29 janvier 1936 :

Le garde qui pleurait et l'enfant aux yeux bleus.

Voici pour le garde :

A quelques pas devant moi, un gigantesque garde en bonnet de fourrures présentait les armes, raide, immobile, de lourdes larmes lui coulant le long des joues.

Et voici pour l'enfant (il s'agit de la princesse Elisabeth) :

La petit fille prit son mouchoir, sécha ses larmes, puis se redressant brusquement, s'avança les lèvres serrées, impassible, royale, vers son compartiment.

Ce roi d'Angleterre, comme on conçoit que le peuple l'ait aimé, puisque, *Paris-Soir* du 28 janvier 1936 nous l'assure dans un sous-titre exquis :

C'est par les petites choses très simples de sa vie de tous les jours, son poney favori, son perroquet Charloto, que le souverain se rapprochait des pauvres gens et qu'il était pareil à eux.

C'est toujours dans *Paris-Soir* que MM. Jérôme et Jean Tharaud nous donnent des nouvelles de Mussolini. Et voici tout d'abord une anecdote pleine de sensibilité à propos du don que les femmes italiennes firent de leur alliance sur les suggestions du Duce :

On m'assure que beaucoup de gens ont apporté les alliances de leurs parents défunts. Mais à mon goût le trait le plus touchant est celui de cette pauvresse qui regardant son anneau à son doigt disait avec mélancolie : « Hélas! je ne peux pas le donner car il n'est pas en or. »

(*Paris-Soir* du 1-2-1936).

Je ne vous ferai pas attendre plus longtemps l'entrée en scène du Duce. M. Jérôme Tharaud nous l'évoque en ces termes :

Je le reconnais bien, ce visage fortement dessiné que j'ai vu, comme tout le monde, sur l'écran du cinéma. Mais ce que je découvre avec plaisir, c'est une grande paix sur ces traits que les photographies nous montrent d'habitude tendus jusqu'à la frénésie.

(*Paris-Soir*, 4-2-1936).

Cette grande paix de M. Mussolini méritait d'être notée. Elle nous émeut.

Mais suivons M. Jérôme Tharaud dans son récit. La psychologie du Dictateur, telle qu'il nous la trace, oscille entre celle d'un bambin aux curiosités charmantes, et celle d'une jeune fille gonflée de pudiques désirs :

Puisqu'on était à l'optimisme (et c'est mon élément naturel), je me lançai dans une description enchanteresse du pays (l'Abyssinie) où j'avais fait, pendant quelques semaines, de si belles promenades à cheval, quand ce n'était qu'un vaste champ de fleurs, collines ruisselantes, gras pâturages, forêts d'eucalyptus, air frais, léger et montagnard.

— C'est si beau que cela? interrompit Mussolini en relevan légèrement le menton dans sa main.

— Imaginez l'Auvergne. Une Auvergne qui serait une fois et demie grande comme la France.

Alors, mon frère (j'ai oublié de dire qu'il était avec moi), me coupa la parole :

— Mais peut-être, fit-il remarquer, que le Duce ne connaît pas l'Auvergne.

— C'est vrai, répondit-il, je ne la connais pas, mais je connais un Auvergnat !

Et le sourire qui accompagna ces mots, montrait qu'il ne gardait que de bons souvenirs de... feu M. Laval.

— Eh bien, repris-je, imaginez la région des lacs italiens, les premiers plateaux avant les grandes Alpes.

— Si beau que ça ! fit-il encore, avec un air concupiscent.

Et de nouveau, mon frère crut devoir m'interrompre :

— N'excite pas le Duce à ce point sur l'Ethiopie : il deviendra tout à fait intraitable !

Pour terminer sur une note de chez nous, savourons la période finale de l'article que M. Maurice Reclus consacre à l'Encyclopédie Française dans les *Nouvelles Littéraires* du 25 Janvier 1936 :

En plantant, au faîte de ce bâtiment neuf qu'est le premier volume paru de l'Encyclopédie, le drapeau traditionnel, de Monzie fait flotter, à son accoutumée, les couleurs de la liberté. Il s'agit bien d'une Encyclopédie française.

A. ROLLAND DE RENÉVILLE

LES PROPOS DE M. POLYPHÈME DURAND

DÉPARTEMENT DU BONHEUR

— Monsieur, me dit M. Polyphème Durand, j'avais décidé de chanter ce mois-ci non point les armes ni quelque nouvel Enée, mais seulement mon loisir. Je me suis donc mis au travail, et si je ne crains pas de l'avouer, c'est parce que vous n'êtes point, je pense, de ceux qui, rêvant sans qu'ils dorment, se plaisent à croire que les poètes écrivent sans nulle peine. L'art des Muses, Monsieur, est fort laborieux, et j'ai mis parfois à tirer du fond de moi-même un mot, qui se trouvât en possession de me plaire, plus de temps qu'il ne m'en faut, à la belle saison, pour faire sortir un grillon de son souterrain par le moyen d'une paille patiente. Les mots, ainsi que les grillons, nous les logeons en des cages, nommées poèmes, et ils chantent parfois si bien, les uns et les autres et pour notre plaisir, que nous ne pensons plus qu'ils sont captifs. Au reste, et si je passe volontiers condamnation sur le propos des grillons que je n'ai plus garde d'emprisonner, ainsi que j'en avais coutume lorsque j'étais enfant, en cet âge cruel où je les nourrissais d'une feuille verte de laitue et d'un demi-biscuit trempé dans du vin rouge, afin qu'ils fussent enivrés et menassent ensuite si grand tapage que nos voisins en vinssent au point de prévenir la gendarmerie, je n'en dirai point autant des mots qu'on ne saurait tenir pour esclaves quand un poète les a noués à quelque belle cadence. Loin de souffrir, ils triomphent en cette aventure ; on dirait que soudain ils se prennent à vivre, et songez seulement s'il est rien de plus terne que cet assemblage de cinq mots : *Je ne l'ai point*, dont vous useriez sans doute pour répondre à quelque inconnu qui vous demanderait si, par mégarde, vous n'avez pas pris son parapluie au vestiaire, et comme ces quatre syllabes pourtant et tout à coup se mettent à palpiter de je ne sais quel souffle qui vous enchante quand vous dites :

Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui.

Le participe passé féminin pluriel du verbe *taire* : *tues* n'a rien

ı soi qui nous charme ; mais voyez toutes les saisons disparues u'il nous découvre, quand il est au bout de ce vers :

L'inflexion des voies chères qui se sont tues.

— Je crois, Monsieur, dis-je, que vous avez entrepris de me ire sentir qu'il est sage de distinguer entre un dictionnaire et n poème. C'est, je l'avoue, une assez grande hardiesse ; mais avais déjà comme une idée, ainsi que parlent les bonnes gens, ıe les mots sont faits pour jouer un rôle dans les phrases et ar conséquent dans les vers. — C'est en effet une conclusion où suis aussi parvenu et je me trouve très flatté, ajouta-t-il en ouriant, que vous jugiez sa portée si générale qu'il ne se puisse rouver aucune tête bien faite qui entreprenne de la com-battre ; et je vous disais donc, ayant essayé de lier des mots entre eux pour en former des poèmes, que c'était un labeur infini où je m'aperçus bientôt que je perdais précisément mon loisir à le chanter. — Il est vrai, Monsieur, que vous ne ressemblez pas aux poètes que nous connaissons et qui ont accoutumé de célébrer un loisir dont ils ne disposent point, de telle sorte qu'en le louant, ils perdent seulement des heures qu'ils eussent dû consacrer à d'autres travaux qui leur plaisent moins. — Vous savez ma belle indolence et devinez comme elle se put réjouir, s'il est vrai que de ne point composer un poème, mais de rêver à des vers soit la plus douce occupation d'un poète. Je décidai pourtant, en souvenir de ces méditations, d'improviser une petite pièce fugitive que je vous demanderai d'entendre avec faveur et où j'ai tenté de peindre ce bonheur de ne rien faire qui m'incite à ne même plus quitter ma maisonnette et mon jardin :

Ne me parlez point d'un voyage,
Fût-ce au navire des amours,
Quand la paresse endort mes jours
Sous les mille voix du feuillage.
Il n'est rien qui puisse valoir
La nonchalance ou nonchaloir
Dont je me berce en mon domaine,
Où je suis pareil à ce loir
De Loir-et-Maine
Qui se promène
En Maine-et-Loir.

— Eh ! Eh ! Monsieur, pardonnez-moi ! Nous connaissons le Loir-et-Cher, et l'Eure-et-Loir, mais le Maine-et-Loir...

Malgré votre loir, que vous avez si dangereusement logé à la rime, il faut écrire Maine-et-Loire... — Monsieur, répondit M. Polyphème Durand, c'est une finesse. Je crois que c'est le terme dont use l'auditeur en des cas semblables ! — N'entrez pas en courroux ! — N'est-il point heureux, ce loir qui ne veut plus sortir de son département, tant il y trouve d'agrément. C'est peut-être, pour cet indolent animal, un territoire un peu trop vaste, mais il n'importe et l'idée se montre assez éclatante. Que si d'ailleurs je chante en ces vers la paresse, mon premier soin ne devait-il pas être d'ignorer ou de feindre d'ignorer le nom véritable des départements ? Et si j'ai voulu joindre enfin dans cet ouvrage l'ironie au symbole, ne fallait-il pas, pour dire seulement la vérité, que je peignisse le bonheur en un lieu qui ne se trouve en aucune partie du monde ?

TRISTAN DERÈME

MONTÉE DE SÈVE

Les teintes vives du printemps vont submerger la grisaille hivernale par gradins successifs, depuis le sol jusqu'à la cime des arbres. La transformation s'amorce en profondeur, par les mois les plus froids, quand le végétal fait pénétrer ses racines un peu plus bas dans la terre ; avant même que l'herbe nouvelle n'en ait tapissé la surface, les perce-neige et les jonquilles la traversent déjà de leur pointe. A présent, mars plaque un carré de pré vert intense sur les pentes de fougères brunes et de bruyères noircies par les intempéries. Les blés d'hiver et les avoines semblent vernis de frais et, dans les prairies basses, les jeunes tiges des graminées sortent des gaînes flétries.

La terre est maintenant dans sa première joie et la communique d'abord à la plante naine qui vit en contact étroit avec elle. Sur les coteaux secs, les étendues dorées des épervières voisinent avec les nappes farineuses des pâquerettes et les taches bleues des véroniques ; quand le soleil brille, toutes les corolles se tournent vers lui. Les tiges minces des cardamines blanches délavées de lilas se dressent en foule dans les prés humides. Les primevères se groupent au revers des remblais et, sous les gaulis, les narcisses portent sur une hampe grasse leurs fleurs à coupe profonde, en deux tons de jaune, œuf et beurre. Les anémones sylvies ouvrent leurs pétales blancs autour d'un cœur verdâtre, en bordure des bois ; les violettes sauvages ont peine à se dégager des feuilles mortes.

Vers le milieu du mois, la verdure franchit un étage et monte du sol aux flancs des haies où l'aubépine déploie ses premières

feuilles luisantes près de celles, à l'envers cotonneux, du cognassier. Les arbustes et les buissons se colorent : saules en grosses touffes vert bleu, cornouillers mâles couverts de petites étoiles jaunes, chèvrefeuilles de bois qui parsèment leurs tiges de rosettes vert amande. Les prunelliers font aux chemins des clôtures d'un blanc d'abord teinté de crème.

Les couleurs printanières continuent leur ascension et du rose envahit les pêchers et les abricotiers. Les branchettes raides des pruniers s'éclairent de blanc de porcelaine. Quand l'hiver a été doux, les poiriers suivent aussitôt et la sortie des premières feuilles en même temps que celle des fleurs donne à leur tête une nuance vert d'eau. Sur les rameaux nus et noirs des cerisers, les bouquets sont d'un blanc pur et glacé.

En fin de mois, les chênes et les hêtres, les frênes et les châtaigniers semblent encore indifférents au réveil du sous-bois à leur pied, mais un brouillard bistré monte jusqu'à la pointe des fuseaux des peupliers italiens. C'est à présent que les arbres et les arbustes qui étaient restés verdoyants pendant l'hiver se voient humiliés par la fraîcheur des teintes nouvelles ; les pins perdent le vert clair et lustré de leurs aiguilles ; le feuillage des yeuses et des houx tourne au noir.

L'arrivée, en mars, des premières espèces d'oiseaux migrateurs signifie que le réveil des insectes accompagne celui du végétal. La huppe sonde le sol de son long bec pour se nourrir des larves qui se rapprochent de la surface ; le coucou se gorge de chenilles processionnaires dont les files, descendues de leurs nids au bout des branches des pins, rampent à présent sur la terre ; la fauvette à tête noire cherche les petits papillons et les araignées dans les buissons, et l'hirondelle attrape au vol les mouches et les moustiques. Les vents froids et les gelées de mars ne pourront qu'apporter un frein passager à la montée des sèves et à la poussée vitale qu'elle a libérée en offrant les tendres tissus végétaux au monde avide des insectes ; et ceux-ci vont à leur tour assurer la subsistance des légions d'oiseaux qui sont en train de remonter de leurs quartiers d'hivernage africain vers nos campagnes touchées par le printemps.

JACQUES DELAMAIN.

RENCONTRE

Devançant ses vaches, la petite monte par le pré en s'appuyant sur son long bâton. Elle arrive tout époumonnée. En guise de sac à provisions, elle trimballe une mallette de cuir dont elle paraît tellement glorieuse.

Elle me dit vite que son père va rentrer, qu'il est allé chercher « quelque chose »...

J'entre dans la pépinière, un enclos de quatre pas de large sur dix pas de long. Près d'une touffe de buis roussie par l'hiver poussent quelques romaines, repiquées pour utiliser le terrain : tout le reste est hérissé d'arbres serrés comme un gaulis. Des pommiers, surtout ; des poiriers ; des pruniers, des pêchers, entre quoi l'on hésite parfois à cause du tigré de l'écorce, du rouge des bourgeons ; des cerisiers, de peau plus argentée, comme polie...

— C'est des cerises de cœur, dit tout à coup derrière moi le marchand d'arbres. Grosses ! Une fait la bouchée. Demandez à la petite.

Il y a des pommes de reinette qui se conservent jusqu'à la Fête-Dieu ; et des poires, des beurrées : fondantes, et sucrées, et d'une eau...

Il a été jardinier dans un château. Là, il fallait voir les espaliers ! Les poiriers étaient rangés par ordre : on commençait à cueillir d'un bout, et on suivait, il n'y avait qu'à suivre, les dernières à cueillir étaient à l'autre bout... Dans le fruitier, toujours des fruits mûrs, de façon réglée, les uns après les autres. On avait préparé des variétés plus tardives, de chair plus ferme, en entant le même greffon, non plus sur poirier sauvage ou sur cognassier, mais sur aubépin.

— Il faut savoir, il faut y avoir la main, surtout. Celui qui n'y aura pas la main, il aura beau avoir appris...

Un tour de main inexplicable, voilà qui va avec les démarches cachées de la nature. On sait aux champs que les choses s'élaborent toujours de façon secrète et profonde.

Le grand secret, ici, serait de greffer alors que le pied est en sève et que le greffon commence à peine à partir. Aussi va-t-on chercher les greffons en montagne. Ou bien, l'hiver, on coupe des scions, on les conserve dans le sable d'une cave. Le marchand de sable a les siens, là, enfoncés en terre dans un coin où il a vidé un seau d'eau et où le soleil ne donne pas.

Du reste, il a installé sa pépinière à l'aspect du nord : un mur bas l'abrite du midi, en bordure de la route. Je sais que ce qu'il faut aussi, les greffes faites, c'est arroser sans plaindre sa peine. Dans les établissements horticoles, on inonde alors les terrains, on les laisse huit jours sous l'eau.

Mais inonder, ici, sur cette côte... Quelle vue ! On domine une fourche de ravins, tout un nœud de collines boisées, qui là-bas se rangent à la file, s'en vont, ne font qu'une échine

marquée par un fil de route et des échelonnements de villages, de plus en plus petits. Tandis que sur l'autre bord de la vallée invisible, semés aussi de villages, et tachetés de sombre par les forêts, courent les monts de l'autre chaîne. Que c'est gai, tout cela, peint par mars de vert frais, de chamois, de bleu léger, sous un air brassé de vent et peuplé d'alouettes.

Je m'aperçois que l'homme tient à la main six ou huit scions : voilà ce qu'il était allé chercher, sur un pommier choisi, dans quelque domaine ; — il ne dira pas où, il ferait plutôt ostentation de mystère. « C'était temps de les prendre, grandement temps ». Il comptait les enter tout de suite, et je le gêne sans doute.

Cependant il s'est décidé. Il repasse son couteau sur sa paume, retaille bien franc les bords du pied tranché, le fend en pesant sur la lame, — non pas au milieu, car mieux vaut ne pas toucher la moelle, cela offense moins l'arbre. Il donne à deux greffons un biseau long et net, et il les insère dans la fente. Que les écorces soient bien en contact, pour que la sève passe, soude et fonde si bien les bois que l'arbre se continue dans ce scion. Dans cinq mois, il y aura poussé sa vigueur, sa vie même, et le dilatant, il y lancera son jet, il y ouvrira son branchage.

— Le plus à craindre, savez-vous, c'est les oiseaux. Qu'un oiseau voyant cette baguette qui pointe vienne se poser dessus, il la fait basculer... Sans quoi je pourrais ne mettre qu'un greffon, je suis sûr de ma main.

Il y en a qui s'amusent à enter deux entes différentes, à faire porter à un cerisier d'un côté des cerises blanches, de l'autre des cerises noires. Ce n'est pas sérieux. Du reste l'espèce la plus vigoureuse prend d'ordinaire le dessus.

Tout en parlant, d'un brin de raphia il entortille sa greffe. Maintenant, il enduit le tout de mastic, — la petite tenait le pot à deux mains pour bien le réchauffer, — un mastic noir à transparences blondes qui coule en sentant bon le goudron. Les vieux paysans en fabriquaient un de glaise et de bouse et enroulaient des chiffons par-dessus l'emplâtre. Au printemps, à l'entrée des prés neufs de raponce et d'oseille sauvage, les jeunes arbres liés au tuteur par une torsade de paille portaient ainsi une poupée de linge d'où pointait une baguette grenat. Le dimanche, l'homme visitait ses entes, il venait voir si la reprise se faisait.

HENRI POURRAT

LE GÉRANT : JEAN PAULHAN.
ABBEVILLE. IMPRIMERIE F. PAILLART.